

ZORNproject Book #1

Nouvelles schizophréniques

Collectif



ZORNproject Book #1

Nouvelles schizophréniques

Collectif



Copyrights
ZORNosphere éditions
www.zornosphere.com

© 2012

Ces nouvelles ont été initialement publiées sur le site
[ZORNproject](#)

À tous les auteurs, illustrateurs qui ont accepté de participer à ce projet,
un grand merci.

Les textes et illustrations publiés ici sont la propriété de leur auteur.

À ce titre, toute reproduction, représentation, adaptation, traduction et/ou modification, partielle ou intégrale ou transfert sur un autre site sont interdits. La copie sur support papier à usage privé de ces différents objets de droits est autorisée conformément à l'article L122-5 du Code de la Propriété Intellectuelle. Leur reproduction partielle ou intégrale, sans l'accord préalable et écrit de l'auteur, est strictement interdite.

© ZORNosphere éditions, 2012.

ISBN : 978-2-9539975-1-4

Table des matières

Copyrights	2
Table des matières	3
Préface	4
Chambre 224	6
Au commencement, il y avait Elvis...	10
Billy	14
Une question de perfection	21
Vengeance	31
À la lettre	37
Another One Bites the Dust*	42
Progressif	49
L'inexistant	52
Le SONGE et L'existence	56
Gémellité	59
Vanille	60
Idylle massacrée	64
Les auteurs	68

Préface

ZORNproject est initialement un projet littéraire en ligne : une réunion de textes, fictifs, originaux, autour d'un thème : l'écriture schizophrénique.

Étymologiquement, le terme « schizophrénie » signifie « esprit fendu ». Il vient du grec schizein, « fendre » et de phrên, « esprit ». Cette maladie psychiatrique regroupe un ensemble de « psychoses délirantes chroniques qui peuvent être définies par deux ordres de symptômes » : les symptômes positifs tels que les délires et les hallucinations et les symptômes négatifs désignés par la spaltung : « discordance », « dissociation » en allemand. Cette conception de la maladie a été établie par Bleuler, mais Eugène Minkowski ajoute à cette définition le concept de « perte de contact vital avec la réalité » (Pierre GODEAU, Jean-Charles PIETTE et Serge HERSON, *Traité de médecine*, Tome 2, Paris : Flammarion, « Médecine-Science », deuxième édition, 1981, p. 3195.) qui va être capital pour le traitement artistique de la psychose. La schizophrénie reste difficile à définir avec exactitude, si bien que certains psychiatres parlent des schizophrénies comme d'un ensemble de troubles diverses tels que l'autisme, le délire et les hallucinations, les perturbations affectives, le détachement de la réalité ou bien encore l'ambivalence. Ces troubles ont tendance à s'amplifier avec le temps jusqu'à la dissociation totale ou partielle de la personnalité.

Néanmoins, intégrer la schizophrénie dans la littérature contemporaine n'a pas pour but de proposer des applications romanesques de concepts psychiatriques. Tel n'est pas le but de la littérature, tout comme la psychiatrie ne doit pas tenter de psychanalyser les héros de romans ni même leurs auteurs. Bien que Freud lui-même trouve intéressant de relever des symptômes psychanalytiques dans une œuvre littéraire comme celle de Jensen, il se défend d'un amalgame entre littérature et psychanalyse, tout en avouant l'importance que peut avoir la psychiatrie pour la littérature :

“ L'écrivain, d'après ce que nous entendons dire, doit éviter tout contact avec le psychiatre et laisser aux médecins la description d'états psychiques pathologiques. À la vérité, aucun écrivain digne de ce nom n'a jamais observé cet impératif. En effet, la description de la vie psychique de l'homme est bien son domaine le plus spécifique ; il a été de tout temps le précurseur de la science et par là aussi celui de la psychologie scientifique. ”

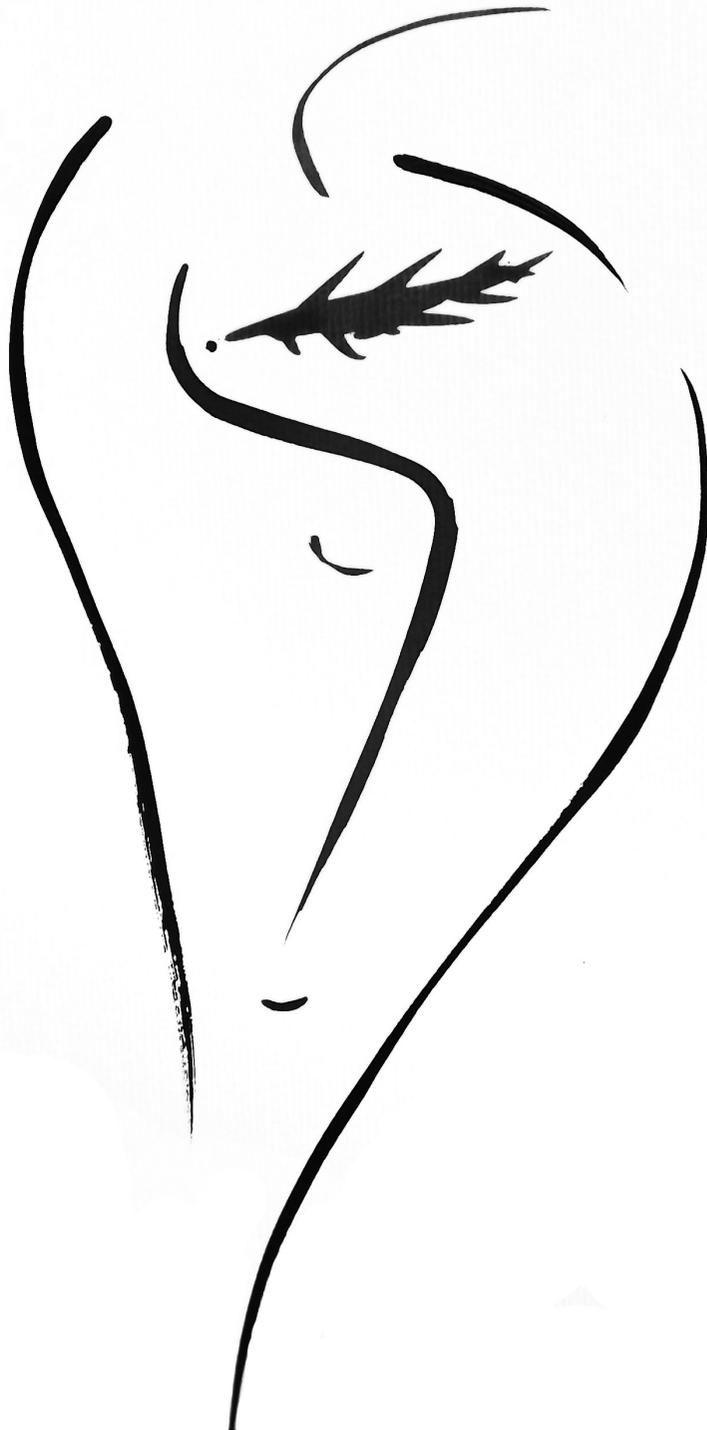
Sigmund FREUD, *Les Délires et les rêves dans La Gradiva de W. Jensen* ([Der Wahn und die träum in W. Jensen « Gradiva »] traduit de l'allemand par Paule Arbex et Rose-Marie Zeitlin), Paris : Gallimard, (1907) 1986, pp. 184 (coll. « Folio Essais »).

Les travaux de recherches sur la littérature et la schizophrénie qui ont précédé la création de ce site ont débuté avec les romans de Philip K. Dick, *Martian Time Slip* et de Maurice G. Dantec, *Babylon Babies*. Ils ont ensuite débouché sur une réflexion plus large englobant la littérature contemporaine et le cinéma inspirée de nombreux auteurs tels qu'Antonin Artaud ou Antoine Volodine. Le nom de ZORN, tout d'abord emprunté à l'héroïne de Dantec, et dont le nom commun en allemand («der zorn») signifie «colère» a été réutilisé ici, indépendamment de son évocation dantecienne mais toujours dans l'esprit deleuzien, pour généraliser l'idée d'une certaine esthétique schizoïde, une propagation rhizomique de la schizophrénie dans la littérature ou les structures narratives.

Cette réflexion s'articule donc aujourd'hui autour de la schizophrénie, en tant que maladie constitutive d'un personnage intégré à une fiction ou bien en tant que concept artistique. Notre projet : mettre en évidence les conditions et le processus selon lesquels une esthétique schizophrène pourrait émerger au sein de la littérature contemporaine.

Les textes réunis dans ce recueils ont donc été les premiers à être publiés sur le site ZORNproject.

Pour tous commentaires, vous pouvez nous contacter à l'adresse : contact@zornosphere.com



*La sagesse - Encre de chine (Noir, bleu et violet) sur papier 200g/m2, 24 x 32 cm
© 2011 Fabien Le Bihan. Tous droits Réservés.*

Chambre 224

Marc Legrand

On frappe à la porte.

Trois coups brefs.

Et une fois de plus, je sursaute sur ma chaise.

J'ai dû m'assoupir car mes yeux me piquent, ma langue est pâteuse et j'ai au fond de la gorge un arrière-goût persistant qui ne présage rien de bon. Nouvelle série de coups. Ma visiteuse s'impatiente. Je tarde à répondre.

- Entrez !

Mais elle est déjà à l'intérieur. Annabelle. La femme de ménage en charge du deuxième étage de l'hôtel.

- Voici, m'indique-t-elle en posant un sachet en papier de teinte beige sur la petite commode de bois d'acajou.

- Merci. Vous pouvez disposer.

- Bien. A demain, monsieur.

- C'est ça...

Je me redresse lentement et me lève enfin. Fatigué, je ferme un poing sur le vernis de la table de travail, comme si je cherchais un appui, et de l'autre main agite la souris sur son tapis. L'écran de l'ordinateur portable s'éclaire et je découvre mes dernières notes en vrac. Bien que je ne m'en souviens pas avec certitude, il semble que j'ai écrit aujourd'hui.

J'éprouve quelque difficulté à me concentrer mais ce que je lis me satisfait. J'en suis d'ailleurs le premier surpris. La plupart du temps, je n'écris pas si tôt dans la journée. C'est en effet le soir que l'inspiration et moi avons le plus souvent rendez-vous. J'appelle ce moment privilégié l'heure propice. Quand le crépuscule puis la nuit remplacent l'aveuglante lumière du jour. C'est là que ma tension retombe, que mes sens s'aiguisent. C'est durant ces heures que les idées m'assaillent. Les plus abouties. Celles qui enrichissent le récit.

Car c'est pour écrire que je suis ici.

C'est en fait l'un de mes bons amis, lui aussi romancier, qui a parlé de cet établissement à mon père. Situé en centre-ville, l'hôtel, de l'extérieur, ne paie pas de mine. Mais les chambres y sont bon marché et la clientèle assez calme.

Exception faite, peut-être, de Bruno.

Le garçon, âgé d'une vingtaine d'années, s'est établi juste à côté. J'ignore depuis combien de temps il est là et je n'ai pas encore eu l'occasion de le rencontrer. C'est un artiste lui aussi et, sinon qu'il est parfois un peu bruyant, je n'ai rien à lui reprocher. En tout cas, en soirée, il doit sortir car je ne l'entends jamais. Ou alors c'est un couche-tôt. Qui sait ? Courbaturé, je m'étire puis me porte jusqu'à la fenêtre. Dehors, l'horizon occidental se teinte de bleu mêlé d'orangés flamboyants et de pourpre. La nuit sera claire.

J'observe les immeubles alentour et tire les rideaux d'un geste sec. C'est idiot, je le sais, mais quand le jour diminue, je dois allumer la lampe de chevet qui trône près du lit. Or, la pénombre qui gagne ensuite la chambre me donne l'impression que l'on m'épie de l'extérieur. Bien sûr, je me déconcentre aussitôt et ce trouble m'empêche d'écrire.

Je me dois donc de remédier à cela en préservant les conditions favorables à la création. C'est seulement à ce prix que ma prose gagne en qualité.

En tout cas, cette nuit, je ne serai pas dérangé. La femme d'entretien de l'étage ne passera plus avant l'aube au moins. Me dirigeant vers l'entrée, j'aperçois le sachet en papier que ma visiteuse a déposé. Cela fait trois fois qu'elle passe aujourd'hui. Il était temps qu'elle me fiche la paix, quand j'y pense. De plus, comme à chaque fois, le sachet est vide. « Elle se fout de moi ! »

J'ai parlé assez fort. C'est à peine si j'ai reconnu ma voix. Je finis de pester en silence. Cela vaut mieux. Puis je me souviens avoir oublié de vérifier si j'avais du courrier. Le facteur – je crois qu'il s'appelle Charles – passe le matin. Sur les coups de onze heures. Peut-être a-t-il laissé quelque chose pour moi. J'hésite à descendre à la réception et me ravise.

Rien ne presse, après tout.

Quand je retourne à ma table de travail, l'écran de mon ordinateur portable est retombé dans le noir. Je suis nerveux. J'ai la gorge serrée. J'ouvre un autre fichier à l'aide du logiciel de traitement de texte. La fiche de mon personnage principal, en fait. Où j'ai rassemblé tous les détails relatifs à l'existence fictive de ce dernier. Cela m'aide beaucoup pour rédiger mon huitième roman. Ainsi je commets très peu d'erreurs et de redites. Cela rend mon récit cohérent. C'est d'ailleurs l'une de mes forces. La cohérence. Enfin, c'est ce que les critiques disent à propos de mes écrits et je les crois volontiers.

Daniel.

C'est le prénom que je lui ai donné. Il est le héros de cette intrigue percutante surgie des tréfonds de mon imagination débordante. Je l'ai créé à mon image, selon ma ressemblance. Sur le plan physique, c'est monsieur-tout-le-monde. Mais il porte un masque. Tous les jours. Un masque de normalité, selon l'expression consacrée par les psychiatres.

Je m'assieds à nouveau.

J'écris.

Et tandis que l'extrémité de mes doigts effleure le clavier, les mots dansent et défilent sur la feuille virtuelle. Balade ou sarabande, c'est moi qui décide. Je suis un démiurge. Je bâtis et détruis les mondes que je crée. À volonté. Que le texte soit de qualité ou pas, c'est ce que je ressens. L'inspiration est là. Le rythme d'écriture s'accélère. Je décolle. J'intègre le décor. Je deviens ce personnage, ce tueur en série déguisé en agneau. C'est l'heure propice.

Pour me donner du cœur à l'ouvrage et surtout pour rester dans l'ambiance noire de mon roman, j'écoute en boucle un morceau de musique. Ici, c'est Lux Aeterna, de Clint Mansell. Une mélodie lancinante de six minutes trente qui me fait entrer en lui. Le tueur. Celui que j'invente. Celui qui sommeille en nous tous. L'animal. Je le vois courir. Traqué, cette fois. Je peux presque sentir son souffle sortir de ma bouche.

Mais ça ne suffit pas. Ça ne suffit jamais.

Il me faut plus. Alors je me lève encore.

En un éclair, je suis dehors. Dans le couloir du deuxième étage, je me hâte. Au fond de mon crâne, la musique est toujours là. Crescendo. Le son des cordes me vrille les oreilles. Il me semble avoir bousculé quelqu'un. Peut-être s'agit-il d'Edouard, le vieux veilleur de nuit. D'ordinaire, il n'y a pas grand monde à cette heure tardive. Mais ce n'est pas bien grave. L'important, c'est que je sorte d'ici. Sans tarder.

Le long de la rue baignée du jaune blafard des éclairages publics, je marche à grands pas. Mes pieds frappent le sol en une suite de sons à peine audibles. Je me sens déjà mieux. C'est ainsi que je complète chacune de mes quêtes d'ambiance. Je sors la nuit. Je marche seul. De préférence dans des ruelles un peu sombres. Il m'arrive même de suivre quelqu'un. Au hasard. Histoire de savoir ce que l'on ressent dans ces moments-là.

D'aucuns se demandent pourquoi mes romans sont à ce point réalistes et fichent une peur bleue à bon nombre de ceux qui les lisent. À vrai dire, il n'y a pas de mystère. Je n'ai pas de don particulier. Je retranscris juste ce que je vois, entends et ressens. Si je dois décrire une scène de traque entre mon tueur en série et sa prochaine victime, je me mets à filer une personne de mon choix. C'est toujours ainsi que je procède.

Ces derniers temps, j'ai parfois du mal à planifier mes sorties, à l'instar de cette nuit où j'erre dans une ville que je connais bien pour avoir grandi un peu plus loin, en banlieue. J'ai repéré ma proie. Une femme. La trentaine. Seule. Bien fringuée et dont les hauts talons claquent sur le trottoir. Le bruit, dans ce cas précis, est un précieux allié. Il me permet de laisser un peu de distance à ma cible qui, du coup, sera moins à même de remarquer mon manège. Car c'est toujours un peu risqué d'agir de la sorte. Les gens en général et les flics en particulier ne pigent pas grand-chose aux artistes.

Dans le meilleur des cas, ils les prennent pour de doux dingues. Au pire, pour des fous dangereux. Si jamais cette femme dont le pas s'accélère soudain venait à donner l'alerte, je me retrouverais en garde à vue et passerais le reste de la nuit au poste de police le plus proche. Et qui, alors, écrirait le prochain chapitre de mon bouquin ? Il me faut donc demeurer discret. Je lui laisse encore un peu d'avance. Elle semble savoir où elle va. Le quartier vers lequel ma proie se dirige n'a pourtant rien de sûr. Il y a deux semaines, une jeune prostituée a été étranglée à deux pas de l'endroit où je me tiens. Je me dis que ce n'est pas très prudent de la part de cette personne. Mais les femmes sont ainsi.

Je crois d'ailleurs qu'elle m'a vu. Je jurerais qu'elle m'a aperçu et accéléré de plus belle. Pourtant ses pas font moins de bruit. S'est-elle immobilisée quelque part ? Dans un recoin de la ruelle qui file à droite, en contrebas de celle où je me trouve encore ? Incapable de voir où se dresse ma cible, j'ai envie de l'appeler afin d'apaiser ses craintes. Je préfère cependant me taire. À cet instant, je sais ce qu'un meurtrier en série connaît, en termes de sensation, lorsqu'il traque une proie. Cela donnera de la matière à mon bouquin. À bien y réfléchir, c'est presque aussi enivrant qu'écrire. Peut-être plus encore.

C'est alors que je me mets à courir.

Je redescends la ruelle à vive allure tout en faisant le moins de bruit possible, aussi agile qu'un félin sautant de gouttière en gouttière. Je tourne à droite. Personne.

« Je t'ai bien eu, n'est-ce pas ? »

Je regarde tout autour de moi.

- Qui a dit ça ?

« Qui a dit ça ? » répète-t-on dans mon dos.

J'ai mal au crâne. La tête qui tourne. Je suis seul dans cette rue. Seul. Je ne comprends pas.

- Où êtes-vous ?

« Ici, idiot ! »

Sur ma gauche, cette fois.

- Mais qui...

« Elle a filé, abruti. Qu'est-ce que tu cherches, hein ? Qu'est-ce que tu cherches, au juste ? »

Je transpire, tremblant comme une feuille morte ballottée par le vent. Je crois qu'ils m'observent. Car ils sont plusieurs. Toujours plusieurs. Une voix forte. À gauche.

- Je suis désolé. Elle était là.

« Elle t'a vu. Encore une fois. »

- J'ai été prudent, pourtant.

Ma voix résonne dans la ruelle.

« Certainement pas, imbécile ! »

Soudain, le souffle court, je me rends compte que je suis incapable de lui répondre. De leur répondre. Je n'arrive plus à articuler. Les mots qui sortent de ma bouche ne ressemblent plus à rien. Peut-être fais-je une attaque. Il me faut rentrer. Mais mes cuisses me font mal. Mes genoux fléchissent et je pose une main à terre. Je crois que je vais perdre connaissance. Je sens mon cœur battre sous mes tempes. Ma vue se trouble. De la neige tombe devant mes yeux. Blanche et scintillante à la fois. Des insectes bourdonnent à mes oreilles. La musique a cessé.

Je suis devant mon écran d'ordinateur. Il est noir. Ou peut-être pas. Je ne sais pas trop. Les violons reviennent. Je respire à nouveau. Je suis désorienté. Je ne me souviens plus très bien. Depuis combien de temps suis-je ainsi, interdit, devant cette grande page blanche ? Ai-je écrit aujourd'hui ? Il fait nuit, pourtant. Une nuit noire mais sans étoile. Je ne suis pas vraiment fatigué. C'est étrange que je n'aie encore rien écrit. La plupart du temps, c'est en effet le soir que l'inspiration et moi avons le plus souvent rendez-vous.

J'appelle ce moment privilégié l'heure propice.

Quand le crépuscule puis la nuit remplacent l'aveuglante lumière du jour...

- Suivez-moi, je vous prie.

- Merci, docteur.

- Appelez-moi Fabrice, je suis l'un de vos fans, après tout, répondit le directeur de l'hôpital, cependant que tous deux s'enfonçaient dans un long couloir aux grands murs blancs.

Gérard sourit, amusé. Romancier confirmé et auteur de polars à succès où se côtoyaient dans une joute mortelle, tueurs en série, flics aux nerfs d'acier et ravissantes victimes, il avait depuis longtemps rêvé de ce moment. Dans quelques minutes, il rencontrerait un cas d'école. Un homme qui le fascinait. Un meurtrier atypique dont la capture, six mois plus tôt, avait permis à la police française de redorer son blason auprès des populations. Un personnage terrifiant, possiblement coupable d'une vingtaine de crimes particulièrement sanglants perpétrés à l'encontre de jeunes femmes dont la plupart habitaient la région. Une personnalité hors normes qui ferait bientôt l'objet d'un nouveau roman. Une intrigue que l'auteur voulait magistrale.

Son grand-œuvre.

- Approchez.

L'écrivain obéit et, figé devant la porte donnant sur la chambre du patient, observa ce dernier à travers le petit écran de contrôle encastré dans le mur.

- Se sait-il filmé ?

- Je ne pense pas. Mais parfois il est sujet à de violentes crises de paranoïa, ainsi que vous avez pu le lire dans la presse. Hier, il a tenté de s'évader peu après que l'infirmière de garde lui a apporté sa troisième prescription de la

journée. Il va sans dire que nous devons constamment rester sur nos gardes.

Le visiteur acquiesça d'un mouvement de tête.

- Que fait-il, exactement ?

Le patient H, comme on le surnommait ici, était assis sur une chaise, accoudé à une table en bois sur laquelle trônait un morceau de carton imitant la façade d'un ordinateur portable.

- Il écrit.

- Excusez-moi ?

- Je pensais que vous étiez au courant, fit le directeur. C'est l'un de ses délires hallucinatoires. Notre ami se prend pour un romancier. Et vous savez quoi ? Le plus drôle, dans tout ça, c'est qu'il rédige des textes de qualité (Son interlocuteur n'en croyait pas ses oreilles et fixait l'écran de contrôle.) De temps en temps, par curiosité, nous lui subtilisons une feuille ou deux puis, après en avoir fait copie, nous les glissons à nouveau sous la porte. Regardez. Il va s'arrêter de faire semblant de taper sur son clavier imaginaire et écrire sur l'une des feuilles de papier que nous mettons exceptionnellement à sa disposition.

C'était incroyable. Au-delà de ses espérances.

- Je pourrai lire ce qu'il écrit ?

- Bien sûr, dit le psychiatre. Hier, il a achevé une nouvelle de quelques pages. Écrite d'un seul jet, si je puis dire. Encore une histoire de tueur. C'est son leitmotiv, évidemment. Il ne parle que de ce qu'il connaît, après tout. Chambre 224, si je me souviens bien. Pas inintéressant. Vous jugerez par vous-même.

- Volontiers.

« Pourquoi ce nombre ? » pensa-t-il à voix haute.

- Ça, je n'en sais rien. C'est vous l'écrivain, non ?

Ce dernier esquissa un sourire, ravi de l'aubaine. C'était pour le moins inespéré. Certes, rencontrer un tueur en série figurait une façon de savoir, par exemple, ce qu'il ressentait, ce qu'il entendait, ce qu'il voyait lorsqu'il traquait une proie, tuait ou torturait. Cela donnerait de la matière, du réalisme et de la consistance à son prochain récit. Avec ça, si un succès sans précédent n'était pas au rendez-vous, il n'y comprendrait plus rien. Et, de surcroît, quelle expérience humaine ! Ce n'était pas que les grands tueurs en série, qui plus est malades mentaux, le fascinaient dans le mauvais sens du terme, mais il fallait bien se rendre à l'évidence. Il était rare qu'un auteur ait un jour l'opportunité de plonger dans le cerveau d'un meurtrier aussi singulier. C'est en effet le mot qui convenait. Une plongée vertigineuse. À nulle autre pareille. À bien y réfléchir, c'était presque aussi enivrant qu'écrire. Peut-être plus encore.

Une heure plus tard, après que le personnel de l'hôpital a préparé le patient, le romancier fut introduit dans la cellule capitonnée de ce dernier. Se faisant passer pour un critique littéraire, sur les conseils du directeur de l'établissement, il put ainsi s'entretenir avec lui. Celui-ci lui parla de son nouveau texte. De ce qu'il avait voulu dire. La chambre, peu important le nombre qu'on lui rattachait, c'était ce petit endroit secret, dans notre tête, où nichait la folie que nous nous efforçons de contenir jour après jour. Cette voix intérieure qui nous dit ce que nous pourrions être si... Cette salle obscure où se projettent notre inconscient, ces images que nous feignons de ne pas reconnaître comme nôtres. Notre vrai nous. Notre identité. Celle qui se cache sous le vernis, derrière le masque. Une essence que l'interlocuteur de l'écrivain avait semble-t-il découverte. Une folie criminelle dans laquelle il avait sombré corps et âme.

« Quel sujet passionnant », songea le visiteur.

La journée avait filé à toute vitesse et, une fois assis au volant de son véhicule, l'auteur avait pris le temps de respirer. Éreinté par cette entrevue et la visite de l'établissement où il avait pu échanger quelques mots avec l'ensemble du personnel, l'homme attendait, la clef de contact dans la main droite.

C'est alors qu'on frappa à la vitre côté passager.

La nuit tombait doucement sur la ville, enveloppant peu à peu les grands immeubles cernant l'hôpital psychiatrique.

- Oui ? fit le conducteur, baissant sa vitre.

- Pardonnez-moi mais vous avez oublié ceci. Pour un peu, je vous ratais, soupira l'infirmière.

C'était moins une, en effet.

- Merci. Posez ça là.

- A demain.

- C'est ça...

Le romancier posa le petit sachet en papier de teinte beige sur le siège vide, démarra et salua Annabelle en partant.

Au commencement, il y avait Elvis...

Mathieu Croizet

De toutes les façons au commencement, hé ben, y'avait Elvis, oui mec, Elvis tu vois, tu piges, le Roi, The King, the one and only ? Et Elvis tu le mettais seul devant une foule en délire et ben je peux te le dire, oui, ça je peux te le dire directement, comme ça, hé ben, il n'avait pas peur, il avait de grosses couilles le Elvis comme celles d'un éléphant, c'est moi qui te le dis. C'est sûr ! Devant une foule en délire, une foule de communistes et il aurait pris une mitraillette et TAC TAC TAC, il les aurait zigouillés, Elvis. Il ne les aimait pas les communistes. Ça non, il n'a pas chanté « Love me tender, Comrade » non Monsieur ; Sers moi un whisky Dany !

Le Roi du Rock-n-Roll, Elvis le Pelvis, un vrai pistolet, un blanc qui fait de la musique de noirs, la musique du Diable, oui je te le dis du Diable, et tout, et tout, même qu'on m'a dit que c'est le Diable qui lui avait appris à jouer de la guitare. Quoi, c'est pas Elvis ? C'est un mec qui s'appelait Robert Johnson à qui c'est arrivé, t'es sûr que c'est pas Elvis ? Et puis c'est qui Robert Johnson ? Un noir qui joue du blues ? Ça existe ça ? Non, je déconne, je sais que les noirs y jouent du blues mais qui te parle de blues, je te parle de Rock, mec, le vrai celui qui sent la sueur. Bon, j'en étais où ? Du blues ? Merde, j'aime bien le blues finalement.

Enfin, et puis après y a eu Bill Haley, tu connais Bill Haley ? Quoi, tu connais pas Bill Haley, mais putain, t'es né où ? Où ça ? Je connais pas, c'est où ça, en Afrique ? Non, en Asie, pourtant t'as pas une tête de chinetoque. Merde alors, ça veut dire que t'es un étranger ? Tu entends ça Dany, Rasheed et ben, il n'est pas né ici ? Pourtant t'as pas la tronche d'un métèque. C'est fou ça. Bon que je t'explique, Bill Haley il a chanté une chanson du tonnerre qui s'appelait « Rock around the clock » un truc de dingue, quand c'est sorti, j'te raconte pas... Dany, tu te rappelles quand cette chanson, elle est sortie ? Quoi, t'étais pas né ? Mais tu la connais... Ton père a dû tellement écouter la chanson que tu as dû être bercé en l'écoutant quand t'étais petit... Très dôle Dany, très drôle, je me marre, oui c'est ça tu as été bercé dans les couilles de ton père, merde, mec un peu de respect pour ton vieux qui a fait le Viet-Nam. Le Viet-Nam, mec, un truc de ouf, le rock était au top à cette époque, Jefferson Airplane, c'est top ou Jimi Hendrix, merde, mec, le top, le type il avait de l'or à la place des doigts ? « Purple haze », le top du top, dommage qu'y soit mort dans son vomi, trop con... Mec, mon pote Rasheed, t'as pas idée c'te liberté musicale... Ah Woodstock !... Oui, Dany, je sais que t'étais tout petit lors de Woodstock mais, merde, tu as dû sentir les vibrations. Qu'est-ce que tu dis Dany ? « Vibration dans ton cul ». Très fin, mec, très fin, t'es drôle comme tout, t'as fait l'école du cirque, t'es un putain de comique... Si c'est comme ça, je vais me casser, non y'a pas d'excuses qui tiennent... Tu m'offres quoi, un double bourbon, tu crois que ça va être aussi facile ? Quoi, tu mets des cacahouètes, bon je reste mais bon, j'aime pas quand on me prend pour un con, non, ça j'aime pas !!!! Bon, tu me sers, tu veux quoi Rahseed, une bière ? Oui ? Tu sers Rasheed, où en étais-je ? Hendrix, ouais puis The Doors, Jim Morrison, The Lizard King, tu connais ça au moins ? MR MOJO RISIN' ? Non ? Oui ... Ha, tu connais... Quoi, tu connais parce que tu as vu le film... Ouais, mais, non, le film n'a rien à voir avec le truc, même s'il n'est pas mal, pas mal, mais bon Val Kilmer y ressemble pas à Jim, non, pas à Jim du tout. Jim, la seule chose conne qui l'a pu faire c'est de mourir en France, car maintenant il faut prendre un zinc pour se recueillir sur sa tombe.

Paix à son âme...

Putain, t'as mis quoi dans le juke-box Dany, c'est quoi c'te merde ? Bon Jovi ? Merde, si tu mets du Hard, mets du vrai pas du Hard FM pour midinettes en chaleur du New Jersey, t'aurais pas pu mettre, chais pas moi, « Born to be Wild » de Steppenwolf, ou mieux encore « Dazed and confused » de Led Zeppelin ... Quoi, je te parle de Led Zeppelin et toi Dany, tu me parles de Kiss, putain, tu me parles de ces rigolos avec leur maquillage de Drag Queen... Tu connais Kiss, toi Rasheed ? Oui, tu les connais, tu les écoutais quand t'étais dans la jungle ? Y pas de jungle dans ton pays ? Ha, bon, ch'avais pas...

En fait, je vais te dire, Kiss c'est pas trop mal finalement, j'aime bien « I was made for lovin' you babe, and you were

made for lovin' me .. » il fallait oser le rythme disco avec les riffs Heavy Metal. C'est pas mal mais ça ne vaut pas Led Zeppelin ou même Motorhead. Putain j'adore Motorhead. Tu sais on m'a dit un jour que je ressemblais au chanteur, Lemmy Kilmister, et là j'ai bandé, putain, Lemmy il est trop ce mec... Quoi, qu'est-ce que tu dis ? Tu trouves qu'il a une sale gueule, mais va te faire enculer Dany, Lemmy c'est Dieu. Ne l'écoute pas Rasheed, Dany c'est un con, allez sers moi un autre verre plutôt que de raconter des conneries.

T'es peut-être un con, mais ta gnole elle est top... Hé Rasheed, mon pote, où tu vas ? Tu pars déjà ? Merde tu peux partir maintenant. Tu dois rentrer sinon ta femme elle va faire la gueule ! T'entends ça Dany, il a peur de sa gonzesse, mais Rasheed, il faut faire comme moi, lui montrer que c'est toi le chef... Oui, je sais, je sais je n'ai pas de gonzesse en ce moment, mais laisse moi te dire que si j'en avais une, eh ben, elle marcherait droit c'est moi qui te le dis. Ça c'est sûr !!! T'as qu'à voir comment elle marchait droit ma meuf avant.

Dany, tu veux pas mettre un aut' morceau sur le Wurlitzer ? Un truc sympa, pas un truc à la con comme ton Bon Jovi. Bruce Springsteen...

Vas-y mec fais péter le Boss ! Tu mets quoi « Atlantic City » ? Génial.

Le Boss c'est l'esprit de la l'Amérique, Dany, c'est moi qui te le dis, l'esprit de l'Amérique, oui Monsieur. Springsteen. J'adore, y a rien à jeter comme Elvis d'ailleurs.

Quoi Dany ? Tu n'es pas d'accord ? Mais au fait, pas d'accord au sujet de quoi, du Boss ou d'Elvis ? Des deux ? Dany, mais qu'est-ce qui t'arrives mon pote, tu deviens tout bizarre, ta tête, elle gonfle ta tronche... Hé Rasheed ! Regarde la tronche de Dany, tu ne trouves pas qu'elle est bizarre. Rasheed ? Tu es où mon pote. Merde ! Qui a éteint la lumière ? Qui a arrêté la musique ?

Allez les mecs déconnez pas, j'aime pas le noir ! Rasheed, tu es où mon pote, allez vas rallumer la lumière, sois sympa et vas mettre une pièce dans le Wurlitzer ... Ha, merci, pour la lumière, c'est mieux comme ça, bon, il est où Dany ? Dany, t'es où mon pote ? Dany ! Dany !

Qu'est-ce qui se passe, putain, et le juke-box, pourquoi qui marche pas le juke-box ? Rasheed, c'est qui ces mecs qui viennent vers nous ? Tu les connais ? Merde ils me font peur....

Hé, Pourquoi ils m'empêchent de bouger...

Dany, aide-moi ! Rasheed !

Non, je ne veux pas, je ne veux pas...

Laissez-moi tranquille, je ne veux pas, laissez-moi bordel !!! Rasheed !!! Dany !!!...

- Allez Monsieur, il faut prendre vos médicaments.

- Dany, aide-moi !

- Monsieur, il n'y a personne qui s'appelle Dany, vous êtes seul ici.

- C'est pas possible, je suis au bar avec Dany et il m'a servi des verres de Whisky.

- Non, Monsieur, vous êtes à l'hôpital psychiatrique, vous le savez bien Monsieur, regardez- moi, vous me reconnaissez, je suis votre infirmier et je m'appelle Ra...

- sheed...

- Vous voyez, vous vous en souvenez maintenant. Prenez vos pilules Monsieur, vous irez mieux après.

- Vous êtes sûr ?

- Oui.

- Quel jour on est ?

- Le 18 avril 2011, Monsieur.

- Mon anniversaire, c'est le 8 janvier, vous le savez ?

- Oui, Monsieur, je le sais.

- Je viens d'avoir... 76 ans.

- C'est ça Monsieur.

- Ce n'est pas possible, je ne suis pas si vieux.

Le patient commença à tenir des propos incohérents.

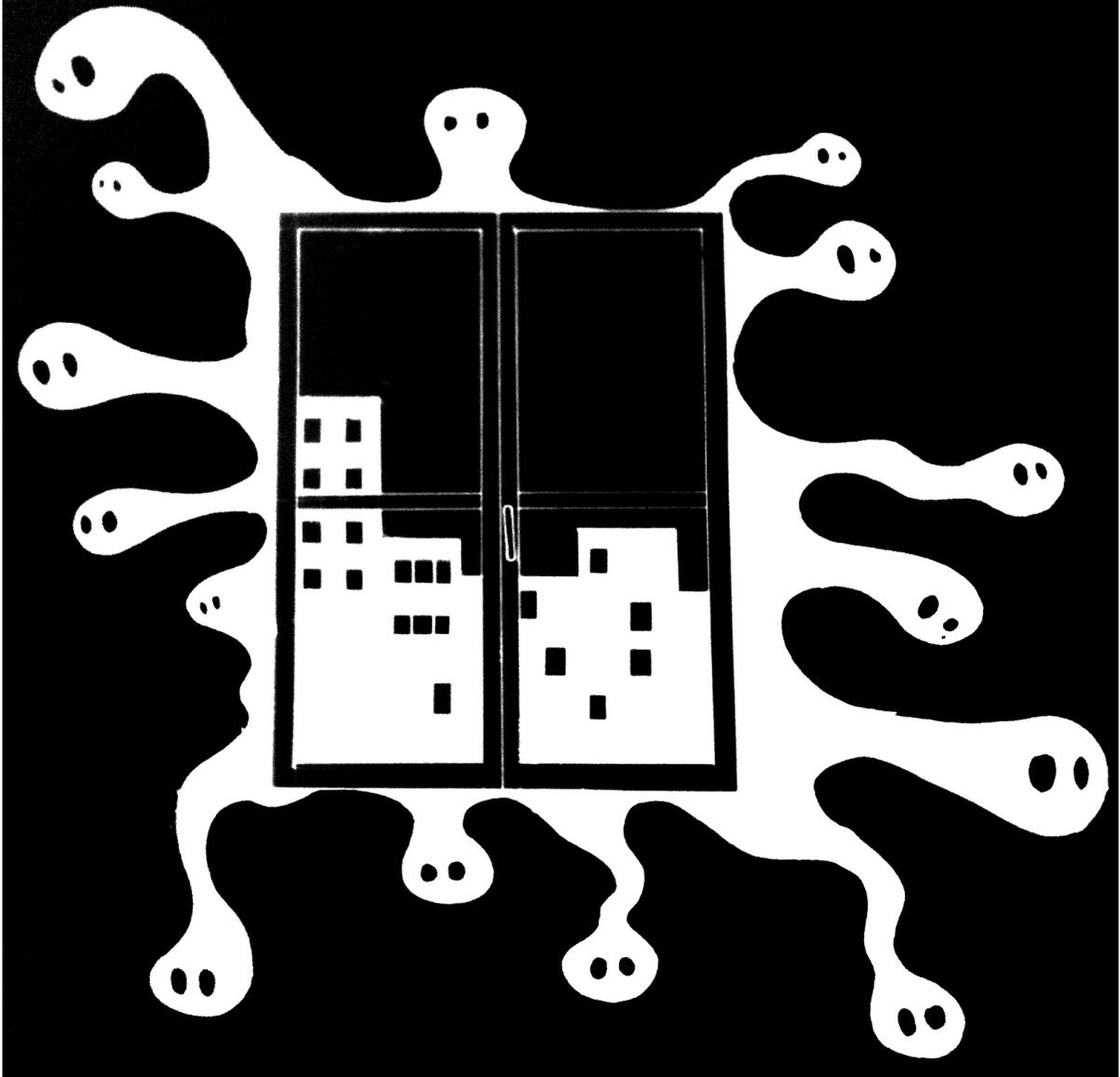
L'infirmier Rasheed quitta la cellule capitonnée et en referma la porte.

Le patient de la chambre 115 lui faisait de la peine. Il évitait d'appeler les patients par leurs noms pour éviter de s'attacher, mais avec le patient de la chambre 115, c'était difficile.

En effet, Rasheed ne pouvait faire abstraction du fait qu'il s'agissait... d'Elvis Presley...

En effet, le King n'était pas mort, il avait juste perdu la raison et croupissait dans un hôpital psychiatrique du Michigan.

Dur de faire abstraction... car au commencement il y avait Elvis, et putain que c'était bon.



© 2012 Damien Moërmann. Tous droits Réservés.

Billy

Gipsy Paladini

La première fois qu'il m'a violée, je venais d'avoir quatorze ans. Ma mère m'avait préparé une surprise party pour mon anniversaire. Je rentrais de mon cours de clarinette quand je trouvai une dizaine de camarades de classe reluisants dans leurs vêtements du weekend, avachis sur le sofa du salon de notre maison. Il y avait Shelly la vamp, Sonia la tigresse, Myriam la boudeuse, Zoriana l'intouchable, et quelques groupies que le quatuor avait coutume de se trimballer. Huit filles et deux garçons – et pas des petites pointures –, en clair des gens pour qui d'ordinaire je n'existais pas. Peut-être m'apercevaient-ils parfois. Comme une trace de graisse sur les verres de leurs lunettes Dior, ou une bouloche sur leur veste Chanel, un intrus que d'un mouvement de doigt énervé on fait disparaître ou d'une pichenette on envoie valser. J'étais si loin de leur piédestal que leur regard passait au-dessus de moi, à côté, et même parfois à travers moi, mais jamais vraiment il ne s'arrêtait sur mon être corporel.

Et pourtant aujourd'hui ils étaient là, m'aveuglant de leurs sourires.

- Viens avec nous, birthday girl, on va s'occuper de toi, gloussèrent les filles en me tirant par le bras.

Je me laissai traîner jusqu'à la salle de bain où elles me déshabillèrent, me rasèrent les gambettes, m'épilèrent les sourcils, m'enfilèrent une robe si décolletée qu'elle en aurait fait rougir Pam, me maquillèrent, me coiffèrent, me parfumèrent... une heure plus tard, j'en sortis toute étourdie, accoutrée comme une Barbie... une Barbie aux jambes courtaudes et écorchées –c'était mon premier rasage en règle-, et aux cheveux crépus... mais une Barbie tout de même.

Ma mère a poussé un petit cri en me voyant.

- Ma fille, je ne te reconnais pas, a-t-elle bredouillée, émue aux larmes. Comme tu es belle.

Puis elle a embrassé mes joues colorées.

- Tu as quatorze ans aujourd'hui, c'est une étape importante de ta vie... Cette nuit est ta dernière en tant que petite fille. A partir de demain tu es une femme.

Elles ont toutes applaudi, euphoriques. Je sentais le bonheur m'inonder le cœur. Jamais jusqu'à présent je n'avais été le centre de quoi que ce soit. En guise de confiance ma mère m'a tendu les clés de la maison que j'ai acceptées en tremblant d'émotion.

- Ne vous inquiétez pas, madame Granger, on va bien s'occuper d'elle, lui a promis Shelly la vamp en me glissant un clin d'œil malicieux.

- Tu es un ange, Shelly, minauda ma mère en lui effleurant le visage de ses doigts délicats.

Il m'a semblé surprendre une lueur d'admiration dans son regard mais ç'aurait très bien pu être la jalousie qui me jouait des tours.

Elles n'avaient pas menti. La soirée se déroula à merveilles. On a ri, on a bu, on a dansé.

Puis vers minuit je suis allée préparer une carafe de margharita... et quand je suis revenue, le salon était sombre à l'exception d'une bougie dont la flamme vacillait dans l'obscurité. La pièce était déserte. Silencieuse. Affreusement silencieuse. Une drôle de boule se forma dans mon estomac. Abasourdie, je n'osai pas émettre un son. Je me sentais seule avec cette stupide carafe débordante de jubilation qui pesait à présent une tonne. Seule et stupide.

Une voix gronda alors dans la pénombre. Une voix sourde, sensuelle, pleine de promesse. Un frisson m'a effleuré le corps, des orteils au cuir chevelu. C'était la voix de Jason, la star du collège. Beau, riche, un corps de rêve, et un regard qui ferait marcher un paraplégique.

Comme pour confirmer ma pensée, il a levé la tête du dos du canapé, m'honorant de son regard ténébreux. Des marécages s'offrirent à moi, et je m'y enlisai avec délectation.

- Tu comptes te descendre ça toute seule, ou t'aurais rien contre un coup de main ? a-t-il prononcé en riant.

J'ai ri aussi, ou du moins ai-je ricané. Je me trouvais idiote.

J'ai fini par le rejoindre, sur le canapé. J'en revenais pas. Les fesses musclées de Jason Brender reposaient à quelques centimètres de moi, m'invitant ostensiblement à les agripper. C'était peut-être le cadeau d'anniversaire de mes amies. Comme quoi finalement l'amitié existait vraiment.

Me rendant compte que la carafe de margarita bandait toujours dans mes mains, je remplis le verre d'un geste automatique et le lui tendis. Il l'accepta d'un regard rieur, siffla le verre cul sec et l'envoya valdinguer derrière lui. Tout en me dévorant des yeux, il me débarrassa de la carafe pour la poser sur la table basse. Puis il m'embrassa. Je me laissai faire. Son souffle, sa langue, ses lèvres. Mouillées. Mentholées. J'aimais bien leur goût sucré. La chaleur qu'elles dégageaient. Les bouleversements hormonaux qu'elles provoquaient. Il glissa sa langue sur ma poitrine et me croqua un téton, je le laissai également faire. Je le laissai même aventurer une main dans ma culotte, même si j'avais entendu dire qu'il ne fallait jamais permettre à un garçon de dépasser le genou la première nuit – mais j'aurais bien voulu les voir les moralistes aux prises avec Jason Brender. Puis ses doigts se glissèrent entre mes jambes. Je me raidis un peu. C'était une terre inconnue en ce qui me concernait, et je n'aurais rien eu contre un peu plus de douceur.

- Tu aimes ça ? a-t-il haleté en insinuant sa langue dans mon oreille.
J'aimais pas trop, mais j'ai gémi, parce que j'ai pensé que c'était ce qu'il attendait. Je ne savais pas tellement quoi faire, combien de temps ça devait durer. Mon immobilité ne sembla pas le préoccuper. Bientôt il dégrafa son pantalon. Me posa la main sur son sexe. Il était dur, gonflé. J'en eus des palpitations. Évidemment j'étais pas plus avancée sur le fonctionnement de la bête. Alors il posa sa main sur la mienne et me guida. En avant, en arrière, en avant, en arrière. J'espérais ne pas me débrouiller trop mal. J'essayais de rester concentrée même si ses doigts fourrant plus loin en moi me faisaient grimacer de douleur.

D'un mouvement brusque il engagea un troisième doigt. J'hurlai. Il m'imita, s'éjectant du sofa. Le visage grimaçant, il se massa le gland que, sous l'effet de la surprise, j'avais griffé.

- T'es une putain de cause perdue, tu sais ça ! s'écria-t-il en fureur. Ca marchera pas. Vous pouvez sortir...

Et alors que je lui tendais une main suppliante, une lumière aveuglante surgit dans la pièce avortant des créatures criardes qui m'encerclèrent comme une pestiférée. Elles étaient toutes là : Shelly, Sonia, Myriam... planquées dans les placards, derrière les meubles, comme des blattes. Des flashes d'appareil photo crépitérent autour de ma dépouille débraillée, penaude et si ridicule. J'entrevis mon reflet dans le miroir : un cou de tortue, des cuisses de grenouilles, des yeux de merlan frit... j'étais une Barbie déchue avant même d'être sacrée.

Sous l'afflux des sifflements, le souffle commença à me manquer. Mon cœur s'emballait.

- La pucelle ! La pucelle ! La pucelle !

Leurs rires qui m'arrachaient les tripes.

- La pucelle ! La pucelle ! La pucelle !

Je plaquai mes mains sur mes oreilles, mais leurs rires felleux s'insinuaient par les orifices. Leurs yeux haineux m'agressaient la peau. Je sentais leurs iris se planter dans mon corps comme des crocs. Je me mis à tourner sur moi-même en hurlant. Je ne voulais plus les entendre. Je ne voulais plus les voir.

Mes yeux désespérés rencontrèrent brièvement ceux de Jason qui sourit méchamment. Je l'entrevis porter ses doigts à ses narines puis froncer du nez.

- En plus elle pue de la chatte, se gaussa-t-il provoquant un nouveau déferlement de ricanements d'hyène.

C'est à ce moment que je m'évanouis.

Quand je repris connaissance, la maison était déserte. L'obscurité baignait à nouveau la pièce, ainsi que le silence pesant, comme après une tempête destructrice, sauf que cette fois-ci je lui en fus reconnaissante.

Je me traînai jusqu'à ma chambre. Le vagin endolori. J'avais honte. Honte d'avoir mal, honte d'être pucelle, honte de l'avoir laissé fourrer en moi, et honte de ne pas avoir aimé ça. Étais-je donc si différente de toutes les autres filles ?

Les draps m'accueillirent chaleureusement, me bordant même tendrement. Eux, au moins, se fichaient de savoir si un jour je deviendrais une femme... J'avais eu trop de cauchemars, de rêves, d'espoir de petite fille, emmitouflée dans leur laine... des rires, des larmes aussi...

Le sommeil eut du mal à venir, les images obscènes et mortifiantes revenaient à l'assaut, me poignardant le cœur encore et encore. Je me débattis contre les réminiscences de la soirée qui m'assommaient imperturbablement.

Aux aurores seulement je m'abandonnai au sommeil. C'est alors que je sentis une présence... un souffle. Chaud. Dangereux. Étranger... tout proche. Puis aussitôt après un poids sur moi.

J'essayai de me dégager, mais l'ombre m'immobilisa. J'essayai de crier, mais aucun son ne sortit de ma gorge. J'étais

comme paralysée de l'intérieur.

Ce n'était pas Jason. Ni Marc. Je connaissais leur odeur. Je connaissais leur force... or l'être m'écrasant de sa masse qui forçait son chemin en moi était plus grand, plus fort... et il n'avait pas d'odeur.

Lorsqu'il me pénétra, une douleur aigüe me transit. Un cri agonisant se bloqua dans ma gorge, m'arrachant les amygdales. J'essayai de me débattre mais j'étais figée. Je sentais son sexe s'imposer en moi. J'avais mal. Je tentai encore une fois de me défendre, mais je ne parvins pas même à bouger le petit doigt.

Épuisée, résolue, je lui abandonnai mon corps qui déjà ne m'appartenait plus. Il termina son affaire puis m'abandonna.

J'ai pensé appeler au secours, à pleurer des torrents de larmes frustrées... pourtant je restai immobile, les yeux rivés au plafond. Le corps endolori. J'avais froid. J'avais mal. À l'âme.

Épuisée, je me recroquevillai sur moi-même. Quelque chose de chaud coula entre mes jambes. Je levai mes doigts. Du sang. Je l'observai, abasourdie, puis m'enfonçai plus profondément dans le labyrinthe étourdissant de l'hystérie.

Le lendemain ma mère me trouva emmaillottée au milieu des couvertures, le regard fiévreux. J'avais envie de tout lui raconter. La honte m'en empêcha. Cinquante ans d'existence, plaine, sans écorchure, un soleil immense, omniprésent, au milieu d'un ciel éternellement bleu. Ma mère a résisté à toutes les intempéries, évitant les obstacles avec souplesse, et cueillant les agréments avec légèreté. Je n'avais pas envie d'entacher sa douce vie d'un drame.

Je feignis une migraine effroyable - ce qui n'était pas si éloigné de la réalité - pour ne pas aller à l'école. Après la soirée de la veille, je n'avais plus envie d'y retourner. Jamais. Affronter le regard des autres, ces regards qui avaient bafoué mon intimité, m'avaient volé le peu d'estime qui s'accrochait à moi... je ne pensais pas pouvoir le supporter.

Je restai la journée au lit à scruter ma chambre. J'essayai d'oublier l'événement de la veille. Si bien qu'au bout d'un moment je pensai l'avoir rêvé. Tout semblait si normal. Pourtant au vue de la situation le plafond aurait dû être plus bas, le soleil briller moins intensément et les rires des gens dans la rue s'atténuer. Pourtant tout continuait comme avant, comme si rien ne s'était passé.

La venue progressive de la nuit m'effraya. J'appelai ma mère. Je peux dormir avec toi s'il te plaît ? Tu n'es plus une petite fille, voyons, tu te rappelles ce que je t'ai dit ? Tu es une femme à présent. Une femme... si c'est ça être une femme, vous pouvez remballer tout le paquet, je veux rester une petite fille, qu'on me rassure à coup de contes de fées et de câlins. Pourquoi doit-on toujours aller de l'avant ?

Elle finit par accepter que je visionne les deux films du soir à ses côtés. Je me blottis contre son corps accueillant, son odeur rassurante, sa chaleur réconfortante. bercée par ses bras, je m'endormis rapidement.

Je me réveillai en sursaut. Un craquement de plancher. J'ouvris les yeux. J'étais dans mon lit. Seule. Abandonnée. L'ombre était là. Je la sentais. Je m'apprêtais à appeler à l'aide, mais elle était déjà sur moi me paralysant à nouveau. Son souffle acide m'empesta les narines.

- Laisse-toi faire, ça ira plus vite, me dit-elle.

Les yeux écarquillés par l'effroi, je sentis son pénis s'enfoncer en moi. Mon regard ne quitta pas le plafond étouffant qui se rapprochait chaque seconde de moi jusqu'à m'engloutir complètement.

Ma mère n'aimait pas l'idée que je manquasse l'école pour la deuxième fois. Une déviation de routine, une énorme cavité sur la ligne droite et goudronnée de sa peinarde de vie. Je fus contrainte d'aller consulter le médecin. Je ne répondis pas à ses questions. Je refusai catégoriquement qu'il m'ausculte. Il me dévisagea, suspicieux, puis tenta la compassion, mais je continuai à fixer le vide d'un air morne. Je déteste la compassion.

Quand je rentraï ma mère se tenait le dos droit sur le divan, le visage soucieux. Mon drap de lit froissé entre les mains.

- Pourquoi tu ne m'as rien dit ? souffla-t-elle, la voix brisée.

Mon cœur s'affola dans ma poitrine. Le soulagement me tira des larmes de crocodile.

- Oh maman... ! m'écriai-je en lui sautant dans les bras. J'avais peur de ta réaction.

Elle me serra fort, reconnaissante, puis me prit le visage dans ses mains.

- Ce n'est pas grave, ma chérie, me dit-elle. Tu es une femme maintenant.

Je ne comprenais pas.

- Toutes les jeunes filles passent par là, tu sais.

L'étrange boule qui me tordait l'estomac depuis la piteuse soirée se manifesta. Ma poitrine tressauta sous la pression.

- Tiens, prends ça, je les ai achetés rose et parfumés.

Elle me tendit un petit sachet de tampons.

- Oh, ma fille, je suis si fière de toi...

Un râle me racla la gorge alors que des larmes ruisselaient sur mon visage, mais ce n'était pas pour les raisons qu'elle croyait.

Le soir même je me refusai à dormir. Figée sous les couvertures, j'observais la fenêtre que cette fois-ci j'avais pris soin de fermer. Toutes les portes étaient barricadées, j'avais vérifié. J'avais même glissé une chaise sous la poignée de la mienne. Il ne pouvait pas rentrer.

Les feuilles des arbres battaient sauvagement la vitre. Le vent se glissait par les interstices, émettant un sifflement aigu, comme le gémissement d'un d'enfant torturé.

Le bruissement des feuilles eut raison de moi. Je finis par sombrer.

Un bruit de verre m'extirpa de mon semi sommeil. Paralysée, je scrutai l'obscurité soudaine de la chambre d'ordinaire baignée par la lumière d'un réverbère extérieure. Une obscurité poisseuse qui me prit à la gorge. Je ne le voyais pas. Je savais pourtant qu'il était là.

- C'est toi ? parvins-je à prononcer pour me rassurer.

C'était un râle plus qu'un souffle que ma gorge avorta.

Il ne répondit pas, mais je le sentais. L'étreinte se resserra. Je devinai dix doigts qui s'enroulaient autour de mon cou fragile. Malgré la noirceur, lui me voyait. Il se nourrissait de ma terreur.

Des frissons me transirent. En même temps, une excitation malsaine croissait dans mes veines. Je me haïs d'éprouver un tel rejet et à la fois une telle attraction pour lui, comme si secrètement je l'appelais à moi.

- S'il te plaît, ne me fais pas mal, l'implorai-je, mais avant que j'aie pu en dire davantage, il me plaqua contre le matelas et s'introduisit violemment en moi.

Comme les autres fois, je fus incapable de crier, pleurer, ou même bouger. Il me souilla encore et encore, se faisant plus brutal quand je luttai intérieurement. Mon regard se logea sur la vitre brisée qui bayait déchirée comme moi.

- N'essaie pas de m'échapper. Je te retrouverai toujours, me dit-il avant de me quitter.

Je gisais là, sur mon lit, abasourdie, vidée. Sa voix ne m'était pas inconnue, mais j'eus beau me creuser la tête, je ne parvins pas à la cerner. Je décidai de l'appeler Billy afin d'humaniser l'innommable.

Aucun argument ne tempéra l'indignation de ma mère. Déjà que je ne pouvais pas expliquer la vitre brisée, il était hors de question que je manque un jour de plus le collège.

Elle m'accompagna jusqu'à l'entrée pour être sûre que je ne dévie pas de chemin. Une femme ne doit jamais s'aventurer hors des sentiers battus, elle risquerait de se perdre à jamais. On n'en revient donc pas de l'inconnu ? Non, ma fille, une fois l'âme écorchée, on est damnée à jamais, me répondit-elle, la tête haute. Et arrête avec tes questions stupides. Bon Dieu, pourquoi ne prends-tu pas exemple sur Shelly ?

Shelly la vamp. La garce de l'école. Qui fait toujours bonne figure devant les adultes. Cette sale peste qui m'avait ravagé mon monde, même s'il ne tenait qu'à une maison pourrie au milieu d'un champ de blé brûlé. Au moins avais-je mon coucher de soleil et le bruit du vent. Maintenant il faisait froid chez moi. Une neige mouillée, aveuglante et glacée à perte de vue. J'entrai dans l'enceinte du collège la tête basse. Je les aperçus au loin. Le groupe des bonnasses, comme on les surnommait. Les yeux écarquillés de jubilation. Elles n'en revenaient pas. Leur souffre douleur était de retour. Elles gloussèrent dans leurs mains, se firent des messes basses qui se ponctuèrent d'éclats de rire. Étrangement ni le ridicule ni l'embarras ne me dévorèrent le cœur. Au contraire même. Une assurance teintée de fierté me gonfla la poitrine. Mon corps me balança gracieusement jusqu'à elles. Mes seins se dressèrent, mes hanches ondulèrent. Je ne reconnaissais pas mon corps. Peut-être était-ce vrai finalement : j'étais une femme à présent.

Les connasses en avaient la mâchoire qui bâillait. Elles m'observaient, les yeux ronds, bluffées par mon culot. Je m'amusais comme une folle.

- Alors, les poufiasse, toujours à jacasser comme des pies déplumées ?

C'est moi qui venais de parler. Un moi qui m'en bouchait un coin. Une main sur les hanches, je me mouillai les lèvres. C'est alors que je le vis... le petit truc qui faisait la différence. Il ne sautait pas aux yeux, mais pour un œil aguerri, il était visible comme une grosse verrue au milieu du visage. J'en éclatai de rire. Les pucelles, c'étaient elles. Toutes. Il leur manquait le petit éclat dans les yeux, l'éclat de la connaissance, du passage de l'autre côté. La candeur brillait

dans leurs iris même si elles tentaient de la dissimuler. Mais moi, maintenant, je la voyais.

Je ris une nouvelle fois, puis m'éloignai en me déhanchant.

Plus tard dans la journée, j'aperçus Jason qui discutait avec Zoriana l'intouchable. Il me sourit malicieusement quand il me repéra. D'un index aguicheur, je l'invitai à me rejoindre. Il se retourna, étonné que je m'adresse à lui, l'abruti. Il s'approcha alors. Avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, je le tirai par la ceinture dans les toilettes. Je le fis jouir deux fois, sans merci. Alors que je renfilai ma jupe, il s'exclama, essoufflé :

- Je me suis trompée sur toi, t'es un sacré coup.

Il ne me vit pas étirer mes lèvres en un sourire malsain.

- Ouais, c'est vrai que c'était pas mal.

Je portai mes doigts à mes narines.

- Dommage que tu pues de la bite.

Je l'abandonnai piteusement à sa fierté bafouée.

Shelly trépigait derrière la porte. Elle croisa les bras quand elle m'aperçut et tapa nerveusement du bout du pied. Ses yeux étaient rouges.

- Sale garce, tu veux me piquer mon copain ?

- Cette bite molle, tu peux te le garder. J'ai déjà un copain. Il s'appelle Billy. Et lui c'est un homme, un vrai.

La nuit venue, j'étais prête à le recevoir. J'avais piqué un déshabillé à ma mère. Il m'était un peu trop grand ; j'espérais qu'il ne s'en rendrait pas compte. Cette fois-ci j'avais laissé la porte et la fenêtre ouvertes, pour qu'il sache que je l'attendais.

Minuit arriva. Une heure. Deux heures. Il n'était toujours pas là. Vers trois heures seulement, alors que mes yeux se voilaient, je sentis son souffle contre moi. Il n'avait pas l'air heureux. Sa colère vibra jusque dans mes os. Je n'aurais pas dû parler de lui. C'était notre secret. J'essayai de lui expliquer que je l'aimais, qu'il pouvait m'avoir tout à lui. Ça l'enragea davantage. Du revers de la main il me frappa sauvagement le visage. J'eus peur soudain. Je ne connaissais pas cet homme. Je ne connaissais pas de quoi il était vraiment capable. D'une main leste il m'arracha mon déshabillé, me frappa encore une fois. J'avais mal. Je voulais qu'il s'en aille, tout de suite. Je m'étais trompée. Je ne voulais pas être une femme. Je ne voulais pas souffrir. Il me tira les bras en arrière, s'enfonça brutalement en moi, plus brutalement encore que la dernière fois. Et alors qu'il me plantait de son pénis, ouvrant plus largement la plaie, il me serra la gorge de ses mains. J'essayai de résister mais quelle chance avais-je contre lui ? Mon larynx s'obstrua, mes poumons s'enflammèrent. La douleur me déchira les entrailles. Je me sentis défaillir. Dans un dernier élan de lucidité, je feignis l'abandon pour qu'il relâchât son étreinte. C'est alors que je parvins à hurler.

La lumière jaillit de l'obscurité. Ma mère me découvrit à moitié nue, son déshabillé déchiré, le visage meurtri et mes yeux qui l'appelaient désespérément à l'aide.

Son instinct de mère lui fit dériver le regard par la fenêtre par laquelle il s'était enfui. Il ne restait de son passage que mon corps abusé et meurtri.

Je restai longtemps dans ses bras, à chercher la paix. Elle me berçait, m'embrassait, me protégeait.

- Oh ma fille, oh ma fille, oh ma fille, marmonnait-elle inlassablement.

Des larmes grosses comme des grêlons ruisselaient sur son visage.

-Comment ai-je pu ne pas comprendre ? Plus jamais je ne t'abandonnerai, mon ange, c'est promis.

Rassurée, je restai blottie dans ses bras, comme la petite fille que j'étais redevenue.

Je m'efforçai de faire une description de mon agresseur à la police, mais je n'avais pas grand-chose à leur donner. L'obscurité dissimulait ses traits. Ils réclamèrent un nom. Je leur lâchai Billy, pour qu'ils aient quelque chose à rogner. J'avais besoin qu'ils me croient.

Le médecin qui m'ausculta confirma le déchirement des tissus. Pas de sperme néanmoins. Je ne me souvins pas de lui jouissant en moi. Peut-être utilisait-il des préservatifs. Il me demanda si c'était le cas. Je ne savais pas quoi répondre. Il me sourit alors et me tendit une sucette au coca, comme quand j'étais petite et que je m'étais bien comportée. Son odeur familière me rassura. Je n'étais plus une grande. Je n'étais pas encore responsable de mes actes.

Il demanda à parler à ma mère en privé. Je les voyais discuter par la vitre du carreau de la porte. De vieux amis. Vingt ans qu'ils se connaissaient. Elle l'écouta, anxieuse, l'ongle d'un pouce coincé entre les dents. Puis elle secoua la tête, incrédule. Il insista. Elle cria. Je ne la reconnaissais pas. Le médecin lui posa une main reconfortante sur l'épaule. Elle

baissa la tête et fondit en larmes. Quand elle me surprit à les observer, elle détourna le regard, sécha ses larmes et me rejoignit. Un sourire réconfortant illumina son visage, même si des lueurs de chagrin délavèrent son regard.

- On va affronter la situation ensemble, ma chérie, je vais t'emmener là où il ne te retrouvera jamais.

J'eus une pensée pour Billy et ce qu'il m'avait dit, que peu importe où j'irais, il me retrouverait. Mais j'avais confiance en ma mère, confiance en sa force, en son amour, en son indiscutable instinct protecteur. Elle saurait le tenir éloigné.

Le chalet se dresse au milieu d'une forêt. Isolée, je récupère doucement de mes agressions. Je ne pense plus à lui. Son odeur s'atténue. Mon vagin se referme comme une rose. Je me sens comme un bourgeon qui attend le printemps pour s'épanouir. C'est une sensation si pure que j'ai l'impression d'avoir retrouvé ma virginité.

Une semaine déjà que maman et moi dormons ensemble, mangeons ensemble, prenons de longs bains chauds ensemble en lisant des contes de fée. Pas de télé, pas de journaux, rien qui pourrait nous rappeler l'implacabilité du monde extérieur. Nous vivons dans un cocon douillet où son amour maternel me protège de la cruelle réalité. Sa petite fille à jamais.

Aujourd'hui seulement, elle se risque à quitter mes côtés pour cueillir des champignons dans les bois.

Bercée par les crépitements du bois qui se consume dans la cheminée, je m'endors. Pour la première fois depuis une semaine, je pense à lui. Une légère écorchure de l'esprit. Je me retourne subitement, agacée, pour l'en chasser. Mes yeux s'ouvrent d'effroi. Son odeur. Son souffle chaud tout contre mon visage.

- Je t'avais dit que tu ne pouvais pas m'échapper, me susurre-t-il à l'oreille.

J'hurle le nom de ma mère, mais il est déjà en moi, m'ouvrant à nouveau, déchirant la fleur que j'étais redevenue, arrachant les pétales écarlates qui volent dans les airs pour tomber meurtries sur le sol souillé.

La porte s'ouvre. Ma mère apparaît, se plaque une main sur le visage en nous découvrant. Le Docteur est à ses côtés. Je ne comprends pas.

- Il m'a retrouvée, bredouillé-je.

Ma mère me regarde, le visage ravagé. Billy, pris au dépourvu, est encore en moi.

Pourquoi diable ne bougent-ils pas ?

- Ca va aller, me dit le docteur.

Pourquoi est-il si calme ?

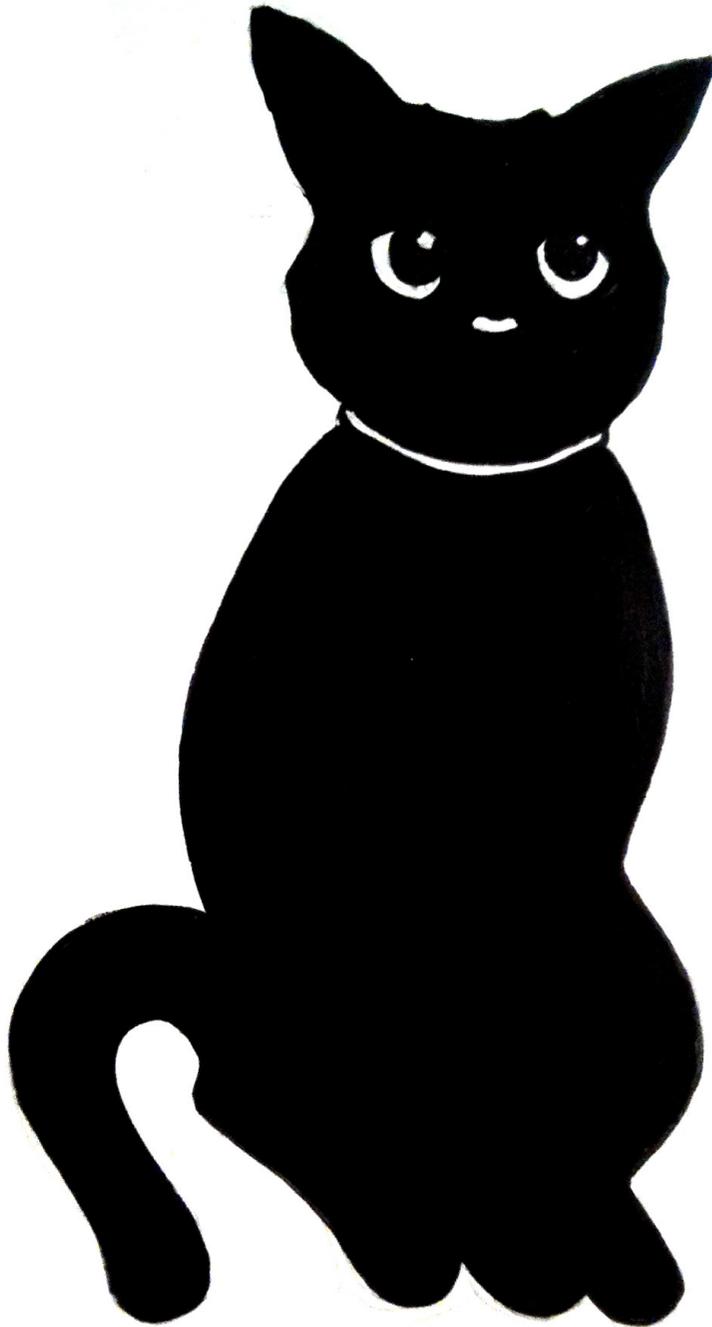
Il s'empare d'un grand miroir et s'approche de moi.

Maintenant je sais pourquoi la voix de Billy me disait quelque chose.

Une main me tire les cheveux. L'autre tient mon fer à friser enfoncé dans mon vagin.

Le visage de mon agresseur se matérialise dans le brouillard. Ses traits se précisent. Incrédule, je le dévisage dans le miroir.

Billy, c'est moi.



© 2012 Damien Moërmann. Tous droits Réservés.

Une question de perfection

Thierry Jandrok

« Lydia, vous avez des doigts de fée ! », lui dit Gertrude Desforest, sa cliente du moment.

Pour toute réponse la jeune pédicure esquissa un sourire gêné. Elle passait délicatement son bâtonnet de buis sur le pourtour de l'annulaire droit de sa cliente. Les peaux, préalablement ramollies par l'eau émolliente, se détachaient de leur point d'ancrage, sans douleur ni regrets. Gertrude Desforets, était une habituée du salon de beauté. Elle s'y rendait une fois par semaine pour y passer la fin de l'après-midi. Elle se faisait d'abord coiffer. Puis, selon les besoins et surtout ses envies, elle se faisait faire un soin du visage, une épilation, une manucure ou un maquillage. Elle était riche, faite de caprices et de frivolités. Une femme du monde qui ne savait plus comment tromper son ennui. La société et les dîners qu'elle fréquentait assidûment l'endormaient. Tout se passait comme s'il lui fallait se montrer partout et en toute occasion, un peu à la manière d'un paon dans une basse-cour. Elle était ce que d'aucun nommait une femme phallique. Elle était fascinante pour les uns et inquiétante pour les autres. Gertrude n'était pas mariée. Et elle disait à qui voulait l'entendre qu'elle préférait la multitude à l'ennui d'une rencontre répétée avec l'identique. Elle avait donc des amants, mais pas d'amis. Elle avait, en somme, des relations plus ou moins profitables, plus ou moins lucratives. Dans sa vie tout était question d'intérêts et d'investissements, y compris dans le domaine affectif. Elle méprisait tellement son entourage qu'elle avait fini par les considérer comme une bande de voyous persifleurs et arrogants. Ils en avaient d'ailleurs l'apparence. Ils avaient tous de dix huit à vingt cinq ans. Ils se mélangeaient souvent lors de soirées pendant lesquelles la reine des lieux les observait et parfois, participait à leurs ébats amoureux. Cet après-midi là, en prévision de l'une de ces orgies de mignons, après son brushing hebdomadaire, elle avait décidé de se faire manucurer. Quelque part, elle conservait une sorte d'instinct de conservation. Elle voulait bien se plonger dans un océan de corps entremêlés, mais pas au risque de se salir sous les ongles.

Assise à ses côtés, dans le troisième box à droite de l'entrée du salon qui en contenait huit, une jeune femme lui torturait délicieusement les doigts. Elle se prénomait Lydia. Du moins était-ce ce qui était écrit sur sa blouse rose. Elle était de taille moyenne avec des jambes de sauterelles et une taille de guêpe. Elle avait des cheveux bruns mi-long. Ils tombaient en cascade sur ses frêles épaules. Son corps paraissait avoir la fragilité des jeunes pousses. Tout en elle était petit ; les mains, les pieds, les fesses et les seins. Elle donnait l'apparence d'avoir grandi en enfance. Ses yeux, légèrement bridés, avaient la couleur de châtaignes tout juste échappées de leur gangue d'épines. Ils exprimaient une candeur de nouveau-né. Lydia n'était pas une femme loquace, mais elle était une oreille attentive. Ses réponses étaient surtout faites d'acquiescements muets. Plutôt réservée, elle n'osait jamais donner son avis sur quelque sujet que ce fut. Alors, elle accueillait sans réserve la parole de ses clientes. Son sourire, toujours retenu, semblait être une invite à plus de confidences. Et les clientes du salon en profitaient allègrement. Elles lui racontaient tout ; leurs bonheurs, leurs malheurs, leurs histoires d'hommes, de femmes, leur rendez-vous chez le gynéco les soucis que leurs causaient leurs enfants grandissants, le cancer, le papillomas, l'accident de voiture, les impôts et leur apparence jamais satisfaisante, toujours en quête d'un mieux, d'une nouvelle technique ou d'un nouveau regard. Il fallait bien qu'elles en parlent puisque c'était le prétexte qu'elles invoquaient afin de mieux parler d'elles-mêmes. En deux ans de présence au salon, Lydia était devenue la coqueluche des dames du quartier et son carnet de rendez-vous était plein.

- Vous êtes d'une telle délicatesse que j'ai parfois l'impression de voir mes mains se projeter sur un coussin d'air, lui dit Gertrude Desforest. C'est absolument divin !

La jeune femme acquiesça en esquissant l'un de ses furtifs sourires. Mais un sentiment de honte sembla soudain l'envahir et son visage vira au rouge pivoine. Gênée, elle baissa la tête, afin de cacher son trouble, faisant mine de se concentrer sur son travail. Elle polissait les ongles de la main qui lui était offerte avec des gestes précis, empreints d'une révérence presque religieuse. Elle s'appliquait. Elle se concentrait, refoulant dans les recoins de son esprit toutes les pensées parasites. Seule avec l'objet de sa passion, elle semblait parler un langage secret au membre arach-

néen de sa cliente.

La créature qu'elle soignait de ses gestes précis était âgée. Sur son dos et sur ses cinq petites jambes les fleurs de cimetièrre scandaient par leur nombre le passage du temps. Un durillon sur le bout du majeur indiquait une main qui avait passé de longues années à l'écriture. Car madame Desforets était banquière, une femme de titres et de registres. C'était également une femme sans pitié en affaires. Sa signature au bas des contrats sanctionnait, d'un geste autoritaire, la vie ou la mort de ses clients en mal de crédits. Penchée sur cette main, Lydia entrevoyait des pans entiers de l'existence de sa cliente, ses joies, ses peines et ses blessures. Pour elle, paume, doigts et ongles étaient les trois grands territoires de l'histoire d'un individu. La paume, c'était le temps, les doigts l'expression de ce chacun faisait de sa vie, et les ongles le témoin de ses relations avec les autres. Ces trois catégories s'entremêlaient jusqu'à constituer une chirographie de la personnalité. Le bout des doigts, la surface de contact entre l'intérieur et l'extérieur, était, à ce titre, édifiante. Il y avait les doigts armés dont les ongles taillés étaient autant de griffes. Puis à l'opposé il y avait les doigts rongés, dévorés jusqu'à la racine, victime des pulsions autophages de personnes qui, masquant leur agressivité naturelle, s'auto-dévorait. Il y avait les doigts abîmés des lessiveuses et des cuisinières. Et puis, les ongles au naturel que portaient les femmes qui ont laissé les tâches ménagères à d'autres. Celles là portaient leur main comme des emblèmes, des armoiries. C'était là leur seule noblesse, leur seul privilège. Quant on n'a pas les moyens de supporter le poids des responsabilités, on fait comme si. Cela ne les empêchait nullement d'étaler leur mesquinerie et leur goût du luxe. Et puis, il y avait les grandes dames. Elles avaient toutes des mains uniques en leur genre. Le verni qu'elles leur appliquaient, le soin qu'elles en prenaient donnait à leurs mains un caractère bien particulier. Cependant rien n'enlevait jamais les traces du temps sur ces bijoux d'apparat. Rien n'y manquait ; ni la couleur, ni la souplesse, ni la senteur. L'habit devait d'être complet, sinon il ne valait rien en société.

Lydia était inquiète, insécurisée en présence de Madame Desforets. Elle avait toujours une appréhension, une impression de danger imminent, le pressentiment d'une sorte de force indomptée qui risquait de fondre sur elle à n'importe quel moment. Pour elle, chaque parole de sa cliente était un assaut, une tentative d'abordage, presque un viol de son intérieur. Devant elle, Lydia se sentait épiée, surveillée, appréciée comme un gibier avant l'abattage. S'occuper de cette cliente était particulièrement éprouvant pour la jeune femme. Cependant Lydia était une perfectionniste. C'était d'ailleurs là sa seule défense. Elle craignait en effet de ne jamais être à la hauteur, de faire une erreur, de trébucher, de glisser, de couper, d'arracher, de tordre, d'abîmer, de blesser. Afin de résister à ses angoisses, elle s'autorisait une maîtrise absolue de son art. Il fallait que tout soit net, sans tâche, plus beau que nature, plus propre, plus brillant, d'une incomparable beauté. Elle se devait simplement d'être parfaite.

Elle avait choisi de devenir manucure à seize ans, abandonnant le soin de ses poupées pour ceux des mains. Elle avait toujours un faible pour les poupées. Dès son plus jeune âge Lydia s'était passionnée pour la toilette de ses créatures artificielles. Elle avait commencé par les coiffer et les habiller. Puis, elle s'était mise à la couture et leur avait confectionné des vêtements. Enfin, elle apprit, en copiant les gestes de sa mère devant sa coiffeuse, à les maquiller et à lustrer leur visage, leurs mains et leurs pieds de porcelaine. Les poupées étaient silencieuses et pourtant la petite Lydia s'entretenait longuement avec elle dans une sorte de monde imaginaire où la petite fille jouait toujours le rôle de la gentille princesse entourée par une cour de gentes dames joyeuses et obéissantes. Dans ce monde qu'elle n'avait jamais véritablement abandonné, Lydia n'avait jamais imaginé qu'un homme pourrait y prendre place. Adolescente, elle avait ressenti l'éclosion d'un intérêt certain pour les garçons. Néanmoins aucun n'avait pu entrer dans son univers et très vite, elle avait été traitée de douce folle et de femme-enfant. Lydia n'en avait cure. Sa passion était ailleurs.

Pendant ses études d'esthéticienne, elle avait, contre sa volonté, fait l'apprentissage de la pédicure et ainsi découvert un soin qui la révoltait. Les pieds humains n'avaient pas la douceur et la régularité de la porcelaine. Ils étaient souvent laids et difformes. Et puis, ils ne pouvaient s'empêcher de dégager des odeurs qui lui retournaient l'estomac. Le pire pour Lydia était leur palette de couleurs qui allait du blanc cadavérique au jaune mimosa en passant par le bleu, le rose et les autres teintes intermédiaires de rouge. Pour elle, ils étaient la honte de l'espèce humaine. Cachés, emmitoufflés, enfilés de bas, de socquettes ou de chaussettes, ils étaient l'organe utilitaire par excellence, un souvenir d'une animalité ancestrale.

Lydia aimait les mains et en particulier les mains de femmes. Elle les aimait pour leur diversité et leur perfection digitale. Cependant la main avait un ennemi : les ongles. Quant ils ne griffaient pas, ils coupaient, cassaient, se fragilisaient, se ramollissaient, se déchiraient. Dans ce registre, la peau n'était pas en reste. Elle avait également ses ambitions. Elle tentait sans cesse de prendre pied sur la surface lisse et luisante qui donnait au doigt toute sa noblesse. Peau et ongles se battaient avec la même férocité, le même entêtement à repousser toujours plus loin l'étendue de leur territoire respectif. Leur impérialisme était sale et leur guerre une ignominie qui ne pouvait être corrigée que par la force. Lydia était une Déesse hors de la main, dont le toucher était rappel à l'ordre.

Lydia termina le massage des mains et des poignets vieilliss de sa cliente. Elle lui demanda :

- Vous désirez un vernis assorti à votre rouge à lèvres ? Sa voix était douce et mélodieuse.
- Non, merci, pas aujourd'hui. J'ai décidé de me passer de couleurs jusqu'à dimanche !

La manucure sourit. Nous étions vendredi, il ne restait pas grand chose pour finir la semaine. Contrairement à Lydia, Gertrude Desforets n'était l'esclave d'aucun souci de perfection. L'essentiel c'était de paraître, de faire illusion. Pour cette dame du monde, le conformisme social et son cortège de propreté étaient l'une des formes de la décadence bourgeoise dont elle usait et abusait. Si elle acceptait d'être lavée, gominée, manucurée, c'était dans un but de transparence, afin de renforcer son opacité aux yeux de ceux qui croyaient si bien la cerner. Elle savait se fondre dans le milieu qui faisait sa fortune et lui apportait de menus plaisirs. Elle semblait dire à ce monde prisonnier de ses apparences et de ses codes :

- Vous voyez, je fais comme vous, mais je ne serai jamais comme vous. Je suis Gertrude Desforets, la seule et l'unique !

En fait, et Lydia s'en était rapidement rendu compte, la plupart de ses clientes étaient pareilles. Elles désiraient toutes être des « originales », préférant un pseudo non-conformisme à une acceptation de fait des règles qu'elles appliquaient depuis leur plus tendre enfance. Il leur fallait être belles, certes, mais toujours de façon incomparable, dans un souci de différence. L'une voulait que sa beauté soit envisagée, l'autre manucurée, l'autre encore halée par des séances d'U.V. Leur vanité était sans borne. Elle n'existait qu'à travers les reflets des miroirs. Elles n'avaient pas de corps. Elles étaient vides, désespérément vide de substance personnelle. Leur souffrance, leurs douleurs, leurs amours et leur tristesse ; tout était factice ! La jeune femme trouvait leur passion de l'apparence à la fois charmante et dérisoire. Comment pouvaient-elles se prendre pour des poupées ? Une poupée ça ne vieillit pas. Ça ne souffre pas, ça ne parle pas non plus. Comme les poupées de porcelaine de son enfance, toutes ces femmes lui paraissaient vides, presque cadavériques dans leur volonté de masquer l'inévitable. Le temps les érodait millimètre par millimètre. Et elles s'imaginaient encore aussi pimpantes qu'à leur premier rendez-vous. Malgré cela, Lydia ne les méprisait pas. Elle ignorait ce sentiment. Elle se sentait bien trop petite et insignifiante pour pouvoir se permettre une telle outrance. Et pourtant, elle pensait souvent à ces espoirs vaniteux. Dans le fond, peut-être les enviait-elle un petit peu ? Mais ce que Lydia aimait par-dessus tout, c'était leurs mains. Mains soyeuses, mains rugueuses, mains lisses ou ridées, pour elle, elles étaient toutes plus belles les unes que les autres. En couples, elles se suivaient, heure après heure, jour après jour, s'abandonnant avec volupté à l'expertise et la restauration de Lydia. Pincés, ciseaux, brosses, limes et bâtons étaient sa panoplie de guerrière de la beauté. Le combat contre peaux et ongles était une lutte sans merci, génératrice de grandes satisfactions.

Gertrude Desforets était sa dernière cliente de la journée. Il commençait à se faire tard. Elle se leva de son fauteuil et mit un billet de vingt euros dans la main tendue de l'esthéticienne qui lui proposait silencieusement son aide.

- C'est pour vous, lui dit-elle avec un clin d'œil complice.
- Mais... Madame...
- ... Pas de cela entre-nous ma petite ! Elle enfonça le billet qu'elle tenait dans le creux de sa petite main. Laissez-moi vous gâter !

Lydia était paralysée par la gêne. Elle craignait les sursauts de générosité de la Desforest. Qu'allait-elle lui demander en retour ? De quel service lui serait-elle redevable ? Lydia ne désirait pas être gâtée, surtout par de clientes aussi influentes. Elle ne voulait que s'occuper des mains. Elle réprima un mouvement de recul et eut un sourire embarrassé qui sembla satisfaire sa bienfaitrice. Elle la raccompagna à son vestiaire, l'aida à enfiler son manteau de fourrure.

- La semaine prochaine, Lydia, n'est-ce pas ?

Lydia ouvrit son carnet de rendez-vous et prit un stylo sur le présentoir.

- Vendredi, à dix sept heure trente ?

- On ne peut pas faire comme ce soir ? Vous savez que je termine toujours un peu tard le vendredi. Il faut bien que je me fasse coiffer pour le week-end ! Je sais, c'est une sale habitude. Ajouta-t-elle presque pour s'excuser. Mais les femmes du monde ne s'excusent pas auprès de leurs domestiques. Elles cherchent simplement à canaliser leur ressentiment. Et si la première excuse n'est pas suffisante, elles se font alors familières et cajoleuses. Ce rendez-vous n'arrangeait pas Lydia. En fait, elle détestait terminer au salon la dernière. D'autant plus que le samedi était son jour de congé, son petit jour à elle.

- Bien madame. Alors vendredi prochain, à dix huit heure.

- Vous êtes un ange ! s'exclama alors le monstre d'égotisme en découvrant sa superbe dentition de céramique. Elle arrangea son manteau de vison sur ses larges épaules et sans un au revoir sortit dans la nuit.

Lydia regarda sa montre. Il était sept heures moins le quart. Il ne lui restait que quelques minutes pour nettoyer son box et ses instruments avant que le système de protection automatique du magasin ne s'enclenche.

Treize minutes plus tard, Lydia ferma la porte du salon. C'était la règle de la maison. C'était toujours le dernier parti qui fermait. Seulement, ce n'était jamais Michelle, la patronne, qui s'en occupait. Elle avait mille excuses pour s'absenter, milles excuses pour laisser à d'autres le soin de la fermeture. Michelle Garnier était surtout à cheval sur les questions de sécurité. Elle craignait le vol, l'effraction, si bien qu'elle avait fait installer un système de protection dernier cri pour son magasin. Il y eut un déclic magnétique. De petites tiges d'acier s'enfoncèrent au sommet et à la base de la devanture de verre renforcé. Dans une minute, un lourd volet d'acier recouvrirait, telle une couverture de laine, la vitrine pour la nuit.

D'un pas allègre, elle se dirigea vers son arrêt d'autobus qui se trouvait à cinquante mètre au bas de la rue, à deux pas d'une bouche de métro. L'air était clair et léger. Le froid de l'hiver était sec, vivifiant. La voûte du ciel était dégagée et les étoiles se disputaient leur place dans l'obscurité. Les rues étaient illuminées par les guirlandes de lumières multicolores et les spots criards des semaines qui précèdent Noël. Les badauds s'étaient faits plus rares et avaient laissé place à des cohortes d'employés fatigués. Lydia connaissait ces visages. Elle les rencontrait chaque soir, presque toujours au même endroit, comme s'ils n'avaient pas bougé depuis la veille. Les commerces et les bureaux fermaient les uns après les autres dans un fracas de devantures qui s'abattaient lourdement sur le sol. Les restaurants, quant à eux, levaient le rideau sur le paysage de la nuit. La ville changeait de visage. Dans une heure, la foule aurait disparu, laissant place au peuple des nocturnes.

Fouettée par une rafale de vent, Lydia releva le col fourré de son manteau. Elle avait hâte de retrouver la chaleur douillette de son appartement ; un deux pièces qu'elle partageait avec Titus, son chat. Elle s'arrêta devant un passage clouté et attendit l'apparition du petit bonhomme vert de l'autre côté de la chaussée. Les automobiles filaient les unes derrière les autres dans un concert de crissements de freins et de sonneries d'avertisseurs. Lydia se laissa un instant distraire par le va-et-vient de ces caisses lumineuses. Le temps s'arrêta un instant. Un homme, vêtu d'un loden vert, une mallette de cuir noir à la main, la bouscula et descendit sur la chaussée d'un pas sûr. Sans réfléchir, elle tendit le bras, comme si elle désirait l'arrêter dans son élan. Trop tard ! Un bus percuta l'homme de plein fouet. Il y eut un bruit sourd, suivit d'un claquement plus clair et d'une exclamation d'horreur générale.

- La mallette, se dit Lydia les yeux fixés sur la rue pavée. Elle était comme dans un rêve. Une femme poussa un hurlement. Mais il fut vite étouffé par un concert d'avertisseurs mécontents. Lentement Lydia baissa le regard et découvrit la scène du drame. Le bus s'était arrêté sur le passage pour piétons et le chauffeur en était sorti. Il levait les bras au ciel entre l'agacement et la supplication. À ses pieds, une paire d'yeux vitreux fixait les cieux d'un regard étonné, presque incompréhensif. Sur le front de la victime pulsait un flot de lave sanguinolente.

- Boum, boum ! Boum, boum ! Boum, boum, boum ! Le cœur de Lydia battait la chamade.

- Pchiiit, pchiiit ! semblait lui répondre le crâne défoncé en expulsant des vagues de sang mêlé de tissu nerveux. Le reste du corps avait disparu, à demi dévoré par l'animal d'acier vert et blanc de la Compagnie des Transports Urbains qui l'avait percuté.

Lydia baissa le bras qu'elle avait conservé en position. Il ne servait plus à rien à présent. Lentement venue du fond de sa conscience émergea alors une voix de femme impérieuse et autoritaire.

- *Cet homme est de trop !* affirma la voix. Elle déchirait le voile de ses rêves. *Sa présence est une insulte à la machine. Il faut couper, éliminer l'excroissance !*

Lydia esquissa un mouvement de recul intérieur. Elle essaya d'identifier la voix et sa provenance. Elle regarda

autour d'elle. Elle était seule, noyée au cœur d'une foule à la fois curieuse et horrifiée. Et cette présence intérieure de la harceler.

- *Qu'attends-tu ? ! Vas-y ! Tu sais ce qui va t'arriver si tu ne....*

Des images de boucherie inondèrent ses pensées. Il y avait du sang partout. Elle ferma les yeux. Elle voulait les repousser dans l'obscurité de son être. Elle rassembla ses forces, prit une longue inspiration. Sa descente dans les ténèbres dura une éternité. Partagée entre la fuite et l'affrontement, elle y cherchait ses marques, ses repères. Un éclair bleuté explosa dans son champ de vision et elle crut se réinstaller dans les limites de son corps. Cependant, quelque chose avait changé. Les frontières de sa perception semblaient avoir conquis de nouveaux territoires. Elle se voyait à présent à travers son regard intérieur. Ses yeux s'étaient scindés, séparés en deux parties distinctes. Quant à sa conscience, elle semblait suivre le même chemin. Incapable de réprimer son geste, elle se vit plonger la main dans son sac. Ses doigts tâtonnèrent un instant à la recherche de l'objet convoité. La surface lisse et chromée de la pince à ongles se rappela à sa mémoire. Elle eut un éclair de reconnaissance. Tout n'était pas perdu. Elle fit un pas en avant, puis deux, trois. La voie était dégagée. Une fois à la hauteur du cadavre, elle s'agenouilla. Elle avait l'impression d'être le témoin impuissant de sa volonté devenue étrangère. À ses pieds, le visage du blessé avait la placidité d'une tête de veau sur un étal de marché. La partie droite de son visage s'était écrasée sous le choc. Les oreilles étaient maculées de sang.

Elles sont sales ! Lui asséna la voix de ses pensées. *Regarde, c'est dégoûtant ! Il faut enlever la peau morte, lisser les aspérités, rétablir l'intégrité. La beauté, c'est la propreté.*

Lydia ne pensait plus. Elle écoutait. Elle obéissait.

- Mais elle est malade celle-là ! Cria un homme à sa gauche alors qu'elle approchait son sécateur du bourgeon rebelle. Il était d'une taille imposante et portait une barbe poivre et sel. Son visage de Goliath exprimait une grande inquiétude. Il avait une apparence à la fois massive et douce.

Lydia, tranquille dans son bonheur, ne fit pas attention à lui. Elle n'entendait rien. Il se pencha à sa suite, et d'un geste rapide et puissant, il empoigna la main assassine avant de l'éloigner du visage offert au sacrifice. Lydia ne résista pas. Ses mouvements ne lui appartenaient plus. Actrice involontaire d'un théâtre des atrocités, elle subissait. Et elle assistait impuissante au déroulement de ses actes en mouvement. Les yeux fixes, le visage impassible, elle jouissait de l'instant.

- Oh ! Dite Mademoiselle, ça ne va pas ? ! Lui demanda-t-il. Elle le regardait sans le voir. Les traits de son visage avaient pris une fixité photographique. Entre l'inquiétude et l'incompréhension, il passa la main devant les yeux de la jeune fille, juste pour vérifier s'il y avait quelqu'un à la maison. Elle ne cilla pas. Le rideau de la conscience était descendu. Lydia était ailleurs, loin de tout.

- Hé ben ça ! Fit-il en se caressant la barbe. Il avait du mal à réaliser ce qui se passait là. Néanmoins, il ne se laissa pas démonter pour autant. Et, à nouveau, il essaya de la rappeler à la réalité. Vous m'entendez ? ! Hé, ho !

Devant le manque de réaction de la jeune femme, il décida de lui confisquer l'objet du délit et fourra la pince dans la poche gauche de son blouson.

- *On ne sait jamais*, se dit-il, *des fois qu'elle voudrait me trouver*. Mademoiselle, réveillez-vous ! L'exhorta-t-il. Cette fois, l'inquiétude s'était muée en angoisse. Ou peut-être était-ce de la peur ? Lydia le fixait de ses yeux de poupée. Autour d'eux les curieux continuaient à s'amasser épaississant à chaque minute le cercle macabre de l'accident. Au loin, on entendait des sirènes de police et d'ambulances dialoguer dans les rues encombrées.

- Oh ! Lui hurla-t-il, au visage en posant ses lourdes mains sur les petites épaules de Lydia. Sans résultat. Il la secoua aussi doucement que possible. Il fallait qu'elle se réveille, qu'elle sorte de sa transe. Autour d'eux un vide menaçant commençait à se créer.

- *Les autres ont repéré notre cirque*, se dit l'homme. Il en avait assez de cette situation, assez de cette dingue endimanchée. Finalement, en désespoir de cause, il la gifla. La claque vola. La tête de Lydia se tourna sous l'impact. Il la regardait, impatient. Elle cligna des yeux comme un enfant ébloui par la lumière.

- Mademoiselle ? Lui demanda-t-il, ne sachant pas s'il devait s'excuser ou exprimer sa peur.

- Qui êtes-vous ? Lydia paraissait surprise, évanescence aussi.

- Ça va ?

- Oui bien sûr que ça va. Pourquoi diable cela n'irait-il pas ? ! lui répondit-elle alors avec assurance. - Vraiment ? L'homme était incrédule.

- Oui, tout va bien. Elle semblait avoir complètement repris ses esprits. Je vous remercie beaucoup. Elle baissa les

yeux en direction du sol. Elle se sentait un peu honteuse et en même temps avait le sentiment d'avoir perdu quelque chose d'important. Oh, mon Dieu !

Le cadavre la fixait. Le sang commençait à cailler sur son visage et de larges îlots noirs flottaient sur les rivières et les mares de sang frais. Horrifiée, dégoûtée, mue par une terreur soudaine, elle poussa son interlocuteur qui, surpris, fit deux pas en arrière. Elle se retourna. Elle cherchait à se repérer dans ce chaos humain. Le paysage redevint familier et d'un pas décidé, elle s'enfonça dans le magma humain qui les encerclait, elle, son interlocuteur et la victime. Comme par enchantement, un chemin s'éclaircit dans la foule dès qu'elle s'en approcha. Les gens la regardaient. Ils étaient fascinés, comme pris sous un charme. Cependant, dès qu'elle croisait le regard de l'un d'entre eux, il détournait le sien. Derrière elle, la foule se reformait aux limites du cercle, concentrée autour d'une mort ordinaire. Parvenue de l'autre côté de la chaussée, Lydia remit un peu d'ordre sur elle. Elle lissa son manteau, remit son col sur sa nuque et disparut dans la nuit. De l'autre côté du monde, les secours arrivaient, enfin.

Lydia se sentait vide, absente, perdue dans un gouffre sans fond. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Elle ne trouvait plus les mots. Il n'y avait plus de mots. Elle se souvenait seulement que, pendant un instant, elle avait perdu le contact avec la réalité. Des flashes, des images explosèrent devant son œil intérieur, se superposant à celles du paysage urbain. Le visage des personnes qu'elle croisait en chemin se liquéfiait comme cire au soleil avant de se stabiliser sur un portrait en cours de mutilation. Ces faces dégoulaient d'un mélange de sang, de glaires et de liquide lymphatique. Parfois l'un des yeux sortait de son orbite et pendait comme un condamné au gibet. Effrayée, Lydia se couvrit le visage de ses mains et se réfugia sous un perron. Elle plaqua son dos contre la lourde porte en bois. Il fallait que son corps soit en contact direct avec la réalité. Il lui fallait retrouver le réel. Sur les côtés de la porte, sculptés dans la masse se tenaient deux visages de méduse. Ils avaient la bouche ouverte sur des mots silencieux et leur chevelure serpentine pointait vers l'extérieur de la porte comme des rayons de soleil. La respiration de Lydia s'était faite haletante. Elle sentait sa sueur perler sous ses aisselles et descendre sur son flanc. Elle avait la chair de poule. De petits tremblements prenaient naissance à la base de sa colonne vertébrale et remontaient jusqu'à sa nuque jusqu'à lui hérissier les cheveux. Prise de vertige, Elle se laissa glisser sur le sol gelé. Elle enleva doucement les mains de son visage et les observa. Elles n'avaient pas changé. Lydia prit une profonde inspiration et expira. Les battements de son cœur ralentissaient. Elle recommença la manœuvre plusieurs fois, jusqu'à ce qu'elle se sente un peu plus légère.

- *Ça va aller, se dit-elle. Tout va bien. Je suis simplement un peu fatiguée. Tout va bien. Tout va bien. Tout va bien.*

Elle se releva en prenant bien soin de laisser son dos coller à la porte. Autour d'elle, le monde avait repris son apparence ordinaire. Après quelques minutes, se sentant plus courageuse, elle reprit son chemin.

- *Je ne vais pas rentrer à pied, se dit-elle au bout de quelques mètres. Pas dans cet état ! Et elle se dirigea avec une démarche assurée vers la prochaine station de taxi. Elle se trouvait à peine deux rues plus loin.*

Il y avait une voiture ; une Mercedes 250, gris métallisé. Elle accéléra le pas, de peur que quelqu'un d'autre ne la prenne de vitesse. Mais la rue était déserte. Arrivée à la hauteur du chauffeur, elle lui donna son adresse et s'installa sur la banquette arrière. Elle déboutonna son manteau et poussa un soupir de soulagement. Elle se sentait enfin en sécurité, protégée par la voiture. Elle s'enfonça plus profondément dans le siège, posa sa main sur l'accoudoir de la portière et ferma les yeux. Des lumières se mirent à danser sur l'écran de ses paupières. Le blanc chassait le noir qui reprenait le dessus avant de se refaire dévorer par la clarté. Puis soudain, venu du plus profond de cette obscurité, elle entendit un murmure. D'abord, elle crut qu'il s'agissait du bruit étouffé du moteur. Mais au fil des secondes, le murmure se fit susurrement, avant d'exploser en un ordre impérieux. La voix recommençait son harangue. Elle avait la dureté et la puissance d'une chape de béton posée sur la tête d'un supplicié. Elle était forte et raisonnée. Derrière ses mots, elle en camouflait d'autres, plus intelligents, plus cruels aussi.

- *Coupe. Supprime ! Ordonnait-elle. La perfection est sans compromission. Lisse les formes, Elimine les aspérités. Taille, réduit, affine, donne des couleurs à la brutalité !*

Lydia revécut sa première impulsion. Elle se voyait s'accroupir, pince à la main. Elle sentit à nouveau l'impérieuse nécessité de l'amputation. Les oreilles étaient là, devant ses yeux, offertes à son expertise. Elles étaient blanches et rouges comme deux roses du soir se penchant entre les lames d'un sécateur. Elle laissa échapper un cri entre ses lèvres entrouvertes. Elle plaqua ses mains sur ses oreilles et plongea la tête entre ses genoux. Elle voulait échapper à ses pulsions étrangères. C'est à ce moment là que le chauffeur choisit d'engager la conversation. Il s'agissait d'un homme de type méditerranéen. Il avait le visage carré, des cheveux noirs et une petite moustache. Il revenait visiblement de

chez le coiffeur.

- La présentation ça compte dans mon métier, dit-il en se passant la main droite dans les cheveux. Il s'était fait couper les cheveux très courts et sa nuque avait été taillée en carré. C'est important pour la confiance et ça met tout de suite les gens à l'aise. Mais vous, vous faites quoi dans la vie, si je peux me permettre ?

- Manucure, répondit Lydia dans un murmure. Elle se tenait penchée en avant, presque pliée en deux.

- Plaît-il ?

- Je suis manucure, répéta-t-elle plus haut avant de relever la tête. La voix intérieure s'estompait. Elle tremblait et avait des difficultés à ne pas hacher ses mots.

- Ça alors, c'est le métier que voulait faire ma femme ! C'est d'ailleurs elle qui coupe tous les ongles de la famille. C'est une artiste dans son genre. Vous devriez la voir quand elle fait ça ! Elle est tellement concentrée qu'elle ne vous entend même plus parler. Mais je suis bête, vous devez connaître ça mieux que moi ?

Lydia ouvrit la bouche, mais avant qu'un son ne puisse s'en extraire, le chauffeur reprit la parole.

- Vous savez, c'est dur quand on n'aime pas l'école. Ni moi ni ma femme, on a jamais été très studieux, si vous voyez ce que je veux dire ? Elle, elle voulait quitter ses parents le plus vite possible. Son père était un vrai salaud. Et moi je préférerais m'amuser avec les voitures dans le garage du mien.

- Vous aimez les autos ? demanda Lydia avec étonnement. Pour sa part, elle les fréquentait le moins possible. Elles étaient la saleté incarnée. Lydia les surnommait les bêtes à cambouis. Pour elle, les automobiles étaient les pucerons des villes. Ils ne produisaient rien d'autres que du noir : un noir envahissant comme une lèpre qui peu à peu dévorerait le corps de son hôte.

- Pour sûr que j'aime ça ! Lui répondit-il en exposant sa dentition dans le rétroviseur. J'aime les bagnoles. J'adore les conduire et même les réparer. Ça c'est le côté sympa, pouvoir les tripoter quand elles ne fonctionnent plus. Là pour moi Mademoiselle, c'est Byzance ! Excusez l'expression, mais réparer une caisse c'est comme tripoter l'intérieur d'une femme. C'est connaître ses secrets. Vous comprenez ce que j'veux dire ?

Lydia opina du chef. Et le chauffeur poursuivit son monologue. Il était intarissable sur le sujet et riait tout seul de ses plaisanteries. C'était un homme chaleureux et enjoué. Elle se laissa bercer par les paroles de son conducteur et profita de ces quelques minutes de silence intérieur. Arrivée au bas de son immeuble, Lydia descendit. Au moment de payer, elle lui offrit un billet de cinquante euros.

- Gardez la monnaie, lui dit-elle avec un sourire. Cette promenade en voiture l'avait soulagée. Elle se sentait plus légère et surtout moins opprimée. Et luxe des luxes, le bavardage incessant du chauffeur avait fait taire la voix dans sa tête.

- C'est trop, pour une si petite course, lui dit-il. Ce n'était pas dans ses habitudes de refuser un bon pourboire. Mais devant cette petite jeune fille, il avait l'impression qu'en acceptant il abuserait d'elle.

- Non, j'insiste. Prenez, cela vient du cœur.

- Dans ce cas..., merci et bonne soirée !

- De même, au revoir.

- Au revoir, Mademoiselle. Il remonta la vitre de sa portière tout en la regardant s'éloigner. Une bien jolie jeune fille, se dit-il en réintégrant le trafic.

À peine entrée dans son appartement, Lydia posa son sac et son manteau en vrac au pied d'un guéridon de bambou sur lequel trônait le téléphone. Lydia s'y plaisait. Perchée au huitième étage, elle avait une vue imprenable sur la ville. Son deux pièces, c'était sa tour d'ivoire, son chez elle, le lieu où personne ne pouvait entrer. Elle y habitait depuis qu'elle avait commencé au salon avec pour seul compagnon, Titus, un chat persan bleu aux yeux jaunes. Titus était un gros matou silencieux le jour et caressant la nuit. Il était le gardien de la maison et le protecteur du sommeil de sa maîtresse. Sa présence était enveloppante, presque maternelle. Dès que Lydia entra, il descendit du canapé et alla, dodelinant, prêter hommage à sa maîtresse. Arrivé à sa hauteur, il se frotta contre ses jambes en ronronnant.

- Salut mon gros, comment vas-tu ?

Elle le prit dans ses bras et frotta son nez contre son museau froid. Lydia le porta jusqu'au canapé et l'installa sur ses cuisses. Elle le caressait de la pointe des oreilles au bout de sa longue queue touffue. Titus plissa les yeux et se laissa aller à ronfler comme un moteur de Rolls Royce. Il fit mine de sortir ses griffes, mais il n'en avait plus. Lydia se faisait un plaisir de les lui couper à ras. Ce qu'elle appréciait chez lui c'était le côté persan, pas le côté chat. Quant à lui, il s'était bien adapté à ce régime. Emasculé, sans plus de griffes, il vivait une existence faite d'un mélange de

caresses et de contemplation.

- Si tu savais ce qui m'est arrivée ce soir, mon doudou ! Lui dit-elle. Je crois que je deviens folle.

Pour toute réponse, Titus ronronna. Elle allait tout lui raconter lorsqu'elle se ravisa.

- Oh non, c'est trop horrible ! Je ne veux plus en parler ! Elle se leva alors et le fit glisser par terre. Je crois qu'un bon bain me fera le plus grand bien. Tu ne crois pas ?

Déçu le chat lui jeta un regard dédaigneux en se dirigeant à pas comptés vers son pouf attiré.

Allongée dans sa baignoire, Lydia se laissait lentement glisser dans un monde de douceurs. Il faisait chaud. De fines gouttelettes d'eau perlaient sur le carrelage blanc des murs. Les vitres de la fenêtre étaient embuées. La salle de bain baignait dans une atmosphère vaporeuse. Des volutes de fumée dansaient autour des néons muraux. Lydia ferma les yeux et laissa monter l'eau jusqu'à son menton. Ses bras et ses jambes flottaient comme les morceaux épars d'une épave après la tempête. Dans le silence, elle perçut l'agitation du reste de l'immeuble : des cris d'enfants, le cliquetis des couverts s'entrechoquant, le «jingle» d'une publicité tonitruante. C'était le bruit de la vie, le murmure de la ville. C'était son monde. Elle se laissa voyager un instant au gré des échos de son voisinage. Elle reconnut les enfants du septième, la télé du salon de son voisin de palier et le silence. Le silence. Elle se détendit et une douce obscurité recouvrit sa conscience. Elle s'endormait.

Brusquement, elle ouvrit les yeux. Sa respiration se fit plus rapide ; quelque chose n'allait pas ! Tout n'était pas propre. Elle se redressa dans la baignoire. Une vague d'eau déborda sur le sol carrelé. Lydia embrassa la pièce du regard. Les murs, le plafond étaient nets, d'une blancheur virginale. Dans la pièce, la vapeur s'était épaissie et créait des formes fantomatiques. Sur les vitres des fenêtres une écriture liquide s'imprimait sur le papier buée. Prise d'un doute pénible, Lydia scruta plus intensément encore son environnement. Il était d'une propreté immaculée. Un peu déçue, elle baissa le regard sur son corps. Et elle vit ses mains.

- Dieu que mes ongles sont longs ! Se dit-elle en les rapprochant de son visage. Le bout de ses doigts était fripé et blanchi par une trop longue immersion. Mais c'est terrible ! ajouta-t-elle avant de s'extraire de l'élément liquide.

Elle prit la boîte de savon douche qui était sur le coin de la baignoire et entreprit de se laver. Il fallait qu'elle fasse vite et bien. Elle se frictionna, se rinça et s'essuya. Puis elle enfila sa robe de chambre en tissu éponge. À sa sortie de la salle de bain, elle fut prise d'un frisson. Il y faisait nettement moins chaud que dans la salle d'eau. Elle traversa le salon d'un pas rapide. Titus était immobile. Il avait les yeux clos. Elle entra dans sa chambre et ferma la porte derrière elle. Elle ne désirait pas être dérangée. Sa respiration était maintenant haletante. Elle alluma la lumière. Les nymphettes d'un poster de David Hamilton semblaient l'inviter à les rejoindre dans leur course autour d'un manège de chevaux de bois blancs et roses. À gauche du lit une mini-chaîne s'enclencha et fit entendre les nouvelles d'une station de radio périphérique. À droite, une table de nuit *Louis Philippe* contrastait avec le reste du mobilier. Elle l'avait acquise lors d'une brocante sans avoir la moindre idée de ce qu'elle allait en faire. Mais comme souvent chez elle, les choses se faisaient à la passion et au coup de foudre. Et elle l'avait conservée même si elle n'avait jamais pu trouver une autre pièce de mobilier avec qui la marier. Elle en ouvrit le tiroir principal et en retira sa pince à ongle en inox. Des éclairs de lumière se reflétaient sur sa surface miroitante. Elle ouvrit sa main gauche et fixa les preuves de sa souillure. Ses ongles mi-longs étaient taillés à l'arrondi. Le visage de Lydia s'était figé derrière le voile de la détermination. Un à un, elle les coupa jusqu'à la base, au bout de ses doigts. Contrariée, elle se pinça les lèvres.

- *Ce n'est pas suffisant*, se dit-elle. Elle plongea alors la lame inférieure de la pince sous l'ongle de son pouce et fixa l'autre au-dessus. *Là, c'est mieux*.

Elle tira d'un coup sec. Du sang perla à la base de son doigt. Elle tira à nouveau. La douleur était plaisante, presque envoûtante. Elle affermit sa prise et arracha enfin l'ongle rebelle. Des flashes de couleurs se mirent à danser devant ses yeux. Elle se renversa sur son lit et laissa couler le sable du temps. Son souffle était à présent plus régulier. Elle savait ce qu'elle avait à faire. Un sourire de madone illumina son visage. Elle tenait la solution. C'était si simple. Après quelques instants de pâmoison, elle reprit la position assise et extirpa les quatre autres racines du mal.

Le pas de son lit, un tapis tibétains cousu main s'était gorgé de sang. Quant à ces cinq doigts mutilés, ils pulsaient de remerciement. À chaque battement de cœur, c'était un peu plus de saletés qu'elle éliminait. Lydia changea la pince de main et poursuivit son travail de salvation. Elle se sentait en paix, délivrée d'un poids sur sa conscience. En un double geste de torsion et d'étirement, elle annihila toute résistance. C'était nécessaire et beau, presque transcendant. Elle n'entendait plus rien. Ne comptait plus que la précision de ses gestes. Ses ongles la comprenaient. Ils se sacri-

fiaient pour elle. Ils étaient sales. Ils devaient disparaître. C'était là leur destin. Son travail accompli, repoussée par les déchets ensanglantés qui jonchaient le sol et son couvre-lit, elle repartit dans la salle de bain. Il lui fallait panser ses blessures.

Devant le lavabo, alors qu'elle passait ses mains sous l'eau froide, elle se dit :

- *Non, ce n'est pas possible. Je ne peux laisser au jour des choses aussi affreuses !* Ses doigts avaient gonflé et saignaient abondamment. Non, non !

Elle s'essuya rapidement et partit vers la kitchenette. La table de travail était impeccable. Rien ne traînait. Pas le plus petit ustensile, pas la plus petite miette. Elle sortit de sous l'évier sa planche à découper. Elle l'avait achetée en Italie l'année précédente. Immédiatement, elle y imprima des traces de doigts carmin. Elle décrocha un couteau à large bord de son présentoir mural. Sa lame affûtée était une invite au festin. Ses doigts expulsaient toujours autant de sang.

- *Non, mais c'est horrible. C'est encore pire qu'avant !*

Elle posa la main gauche sur la planche. Elle écarta bien ses doigts. Le sang ruisselait dans la gouttière qui faisait le tour du marbre. Elle leva alors le couteau et l'abaisse d'un geste précis. Il y eut un claquement sec. Lydia vit un feu d'artifice exploser devant ses yeux. Le rouge se battait contre le jaune, le bleu, le vert. Finalement, le noir la submergea et elle perdit connaissance, le sourire aux lèvres. Elle savait qu'à son réveil, elle se remettrait au travail. C'était une question de perfection.



© 2012 Damien Moërmann. Tous droits Réservés.

Vengeance

Johann Moulin

J'ai un problème avec l'alcool depuis que ma femme est morte. J'y ai noyé mon chagrin tout naturellement. Je n'arrivais plus à penser correctement, je ne sortais plus de chez moi et je ne voulais voir personne. Alors j'ai commencé à côtoyer la bouteille pour oublier que ma femme venait de se faire tuer. En y repensant, je sais que ça a été stupide de ma part. Je pensais que le fait de me niquer la tête au point de ne plus me souvenir de ma soirée au réveil, pouvait me rendre service et m'aider à oublier la douleur qui me rongeaient. Mais tout ce que cette sale manie m'apportait, c'était de me bouffer la santé et de passer pour un poivrot notoire auprès de tout le monde. Les personnes qui ne me connaissaient pas, qui ne savaient pas que je venais de perdre ma femme, me jugeaient comme je le méritais. On me croisait bourré à partir de 14 heures. Mes proches me donnèrent le bénéfice du doute au début mais abdiquèrent après que leur acharnement à me sortir de là resta vain.

Je devenais alcoolique et je m'y complaisais.

La douleur de la perte était trop forte pour que je puisse la supporter à jeun alors je picolais. Et surtout, je picolais pour oublier de quelle manière ma femme était morte. Je sais qu'elle a souffert, trop, comme jamais personne ne peut souffrir, comme jamais personne ne doit souffrir et le salopard qui lui a fait subir ce calvaire court toujours. Le souci, si tant est que cela en soit un, est que je suis un écrivain doté d'une imagination plus que fertile et que, quand je n'ai pas le cerveau embrumé par l'alcool, mes pensées cavalent vers des contrées bien trop sombre. Quand je ne suis pas soûl, je vois ma femme agoniser durant des heures, je l'entends hurler mon prénom, je l'entends appeler à l'aide. Une aide qui n'est jamais venue pour la délivrer de son tortionnaire. Seuls les flics l'ont trouvée au bout de quatre jours, après que j'ai déclaré sa disparition, dans un état pire que la mort.

Alors oui, je bois, plus que de raison...

Mais au moins, je ne l'entends plus crier.

Je me réveille tout le temps avec un mal de crâne qui ne me permet pas de réfléchir. Je reste un temps sans rien boire, hormis du café pour achever de me réveiller, et déambule dans ma maison à la recherche de quelque chose. Je sais ce que je recherche mais je n'ose me l'avouer ouvertement, j'ai bien trop peur de la réponse. J'ai un grand vide à l'intérieur. Mon domicile est vide de tout, j'ai balancé mes souvenirs à la poubelle. J'essaye de refaire ma vie mais c'est pas toujours évident. Il y a des jours où je me résigne mais, la plupart de temps, je n'y arrive pas et je me retrouve à chialer. Et c'est à ce moment-là que je recommence à boire.

Au début de ma déchéance, j'ai voulu fréquenter les bars, en faire les fermetures, me plonger jusqu'à pas d'heures parmi les soiffards pour ensuite errer dans les rues dans un état lamentable. Je me suis fait arrêter plusieurs fois pour ivresse sur la voie publique et les flics compatissants, qui avaient eu vent de mon affaire, me raccompagnaient à mon domicile après quelque temps passés en cellule de dégrisement. Je voyais, à travers les vapes de l'alcool, qu'ils me prenaient en pitié. Je connaissais bien ce regard, les membres de ma famille l'avaient souvent posé sur moi.

L'apitoiement n'était pas un état d'esprit dans lequel je voulais me trouver, je préférais qu'on me foute la paix et me laisser cuver mon vin.

Alors, je ne quittais que très rarement ma maison, ne sortant que pour faire le plein de mon carburant. J'étais vite passé de la bière à des alcools plus fort et j'en venais souvent à faire des mélanges qui me faisaient gerber tripes et boyaux. J'avoue que dans ma constance à me rendre minable, j'en étais devenu à développer une certaine forme de résistance à l'alcool. D'autant plus que je connaissais les mélanges les plus critiques, ceux qui vous laissent sur le carreau et qui vous font vraiment mal.

J'ai beaucoup pensé à ma femme et je pense encore beaucoup à elle. J'avais soif de vengeance. Je voulais chopper l'ordure qui avait osé porter la main sur elle, me faire justice mais je ne savais pas comment faire. La police n'avait trouvé aucun indice digne d'être exploité et, quatre mois après sa mort, le tueur courait toujours. Lorsque j'étais

bourré, j'imaginai que je tenais l'assassin... Je le faisais souffrir... Je voulais connaître par le détail ce qu'il avait fait à ma femme. Je voulais qu'il paye, je rêvais de lui faire subir les mêmes atrocités ; mais tout cela n'était que fantasmes : les idées morbides de l'alcoolique notoire que je tendais à devenir.

Au fur et à mesure du temps, j'en étais venu à me débarrasser de toutes les choses qui me rappelaient mon ancienne existence. Ma vie de couple. Les photos... Les souvenirs ramenés de nos différents voyages... Les traces de ma femme dans la salle de bains, ses vêtements dans l'armoire... Je voulais effacer son ombre omniprésente pour me préparer à ma propre mort.

Ce désir de disparaître était latent depuis le moment où j'avais décidé de me plonger dans l'alcool. Je voulais mourir d'ivresse et je me devais de faire table rase du passé pour renaître sous une forme vide... Faire disparaître cette chose immonde que j'étais devenu par la force des choses.

Je me nourrissais très peu. Je ne m'alimentais que du strict minimum, je ne voulais pas perdre de temps entre mes cuites. Je bouffais juste quelques plats préparés, ou des tranches de jambon accompagnées de mayonnaise.

Je dépérissais à vue d'œil. J'arrivais à ma fin. Je me sentais fatigué en permanence. Je perdais la notion du temps. Proches et voisins bien intentionnés s'inquiétèrent de mon silence. Ils me téléphonèrent, frappèrent à ma porte... J'ai répondu, au départ. Mais ensuite j'ai fait la sourde oreille.

Je crois que ça a duré quatre mois, buvant de plus en plus, mangeant de moins en moins, sortant de temps à autre.

C'est durant une de mes rares incursions dans le monde des vivants que je suis tombé sur la lettre. Une enveloppe sans inscription qui traînait au milieu d'un tas de courriers s'accumulant dans ma boîte aux lettres. Je ne voulais plus ouvrir ma boîte, c'est simplement le mot du facteur qui me demandait de vider cette satanée ouverture sur le monde qui m'y força.

Sincèrement, j'aurais préféré ne jamais avoir fait ce geste.

Cette lettre que je savais provenir du meurtrier de ma femme acheva de m'achever. Elle disait.

J'ai récupéré tout ce que vous avez jeté, comme si vous tentiez d'effacer le souvenir de votre femme. Je ne sais pas pourquoi vous avez fait ça, je ne pense pas le découvrir un jour mais je n'ai pas de mal à croire que vous avez mal. Les bouteilles vides à côté des déchets de vos souvenirs m'apportent un complément sur votre état d'esprit. Vous sombrez, vous ne vivez plus, vous voulez mourir mais si vous voulez donner un tant soit peu de sens au peu de temps qu'il vous reste à vivre ou tout du moins aux moments que vous voulez passer sur cette terre, laissez-moi un mot à côté de vos cadavres et je ferai le reste.

Il n'y avait aucune signature, pas de nom, rien qu'une lettre tapuscrite sans signe distinctif et l'enveloppe était du même acabit. J'ai senti de la répulsion à l'idée que l'assassin de ma femme puisse traîner autour de chez moi, à faire les poubelles comme un charognard se nourrissant du reste d'un repas immonde. Le réflexe le plus logique aurait dû être celui d'appeler les flics pour que je leur donne le pli. Ils auraient pu l'étudier sous toutes les coutures à la recherche d'indices leur permettant de repartir sur les traces du tueur mais, avec mes idées éternellement embrumées par l'alcool, je m'enfermais à nouveau pour lire et relire cette lettre. J'en trouvais un double sens, comme si, entre les lignes, était tapé un autre texte. Il avait récupéré mes souvenirs pour s'en repaître, prolongeant la torture physique de ma femme par celle, mentale, qu'il me faisait subir. Mes sales habitudes d'écrivain reprenant le dessus, je voyais ce type, chez lui, avec les photos de notre couple autour de lui, à fantasmer comme le malade qu'il était. Je l'imaginai en train de penser à moi, au milieu de rien, à me pochtronner. Et il n'avait pas tort... J'effaçais le souvenir de ma femme mais pour lui rendre hommage, non pas pour m'apitoyer comme il devait se l'imaginer. Elle avait souffert, je le savais, mais je voulais qu'elle reste en paix. Les souvenirs malsains peuvent tuer, alors en les effaçant je pouvais espérer survivre. Son esprit pourrait vivre au plus profond de moi. Pas besoin de clichés figeant un instant fugitif qui ne nous laisse qu'un filigrane d'existence. Des souvenirs d'elle dans la plus grande simplicité.

J'ai laissé couler quelques jours et, la nuit du troisième, je lui ai écrit.

Vous êtes une ordure de la pire espèce, une merde qui ne mérite pas de vivre. Vous faites les poubelles à la recherche de quelque chose qui vous retienne à votre misérable existence.

Rien que deux lignes que j'avais griffonnées après trois pintes de bière. J'étais descendu pour mettre la lettre à côté

des containers au bout de ma rue. Les éboueurs passaient le lendemain matin. Si le malade ne passait pas cette nuit, alors mon geste ne servirait à rien. D'ailleurs, je ressentais ma tentative comme avortée par avance. Quelques mots gribouillés comme ça... Très tôt, le lendemain matin, j'ai entendu les éboueurs secouer les poubelles et les vider. Je suis sorti... Planté au bout de la rue, j'ai respiré à pleins poumons les odeurs du jour naissant. Ma lettre n'était plus là. J'ai marché un peu en pensant à ma femme, mais cette fois, sans jouer les scènes horribles qui avaient empli mon crâne durant trop de temps. J'étais triste, je ressentais un grand vide. Je versais quelques larmes en silence durant mon périple...

Je contournais mon lotissement et regagnais ma maison. Par réflexe, j'ai ouvert ma boîte aux lettres et j'y trouvais une feuille pliée en quatre, couvertes d'une écriture malhabile, comme tracée par une main secouée de tremblements. Je m'installais sur les marches de mon perron pour la lire.

Ma patience a payé. J'étais persuadé que vous alliez me répondre. Je vous ai vu cette nuit, sortir en titubant et poser la lettre insultante que vous avez osé m'adresser. Quelle image avez-vous de moi ? Celle d'un énième malade bon à enfermer ? Et vous, comment vous voyez-vous ? À boire pour tenter d'oublier, à vous enfermer dans votre maison qui sent le renfermé, à vous couper de tout. Vous n'êtes pas digne de moi, de l'attention que je vous porte, de la pitié que j'ai pour vous. J'ai tué votre femme, je l'ai fait souffrir, elle a hurlé votre prénom, elle a appelé à l'aide, elle m'a supplié mais je n'ai pas lâché. J'ai lu vos livres et je connais vos pensées les plus intimes. Je sais que votre femme était ce que vous aviez de plus cher au monde. Je vous ai pris ça et maintenant, je vais vous achever.

Je me suis retenu de vomir et j'ai porté un regard autour de moi. Cet enfoiré m'épiait, il pouvait être n'importe où, à surveiller la moindre de mes réactions. J'ai senti les choses tourner et le chant des oiseaux diminuer d'intensité pour ne plus être qu'un sifflement presque inaudible. J'en appelais à ma volonté, je ne voulais pas tomber dans les pommes. Mon état était, sans aucun doute possible, dû à ma fatigue vu que je dormais peu et mal de surcroît. Je voulais me relever, batailler contre l'appel du néant et je réussis à remonter vers la surface. J'attrapais la rambarde qui cavalait sur le côté des marches et y allais à tâtons. La porte était là, toute proche mais pourtant si lointaine. Je n'avais pas fermé à clef et l'ouvris en m'y appuyant de toutes mes forces. Elle céda et je m'affalais dans l'entrée. Je restais allongé le temps que mon corps se calme et que je reprenne mes esprits. J'avais gardé la feuille dans ma main droite et je la trouvais froissée. Je devinais les lettres que le malade avait écrites et en mesurais toutes les conséquences. Ce fumier voulait ma peau, c'était indéniable. Il m'avait pris ma femme et maintenant il voulait m'amener à ma perte.

Je me redressais et me décidais à appeler les flics. Je ne pouvais pas attendre que ce barjot fasse irruption chez moi pour m'achever. J'avais choisi la manière de mettre fin à mes jours, je ne voulais pas que quelqu'un d'autre le fasse. J'avançais vers le guéridon de l'entrée, là où était posé mon sans-fil, et fis le numéro d'urgence. Je suais froidement et me revis, quatre mois plus tôt, dans la même position, au même endroit, à appeler la police pour déclarer la disparition de ma femme. Je raccrochais aussitôt, défroissais la lettre et grimpais à l'étage pour allumer mon ordinateur. Il était resté éteint depuis la mort de ma femme et le rallumer me rappela mon ancienne vie, celle où je passais des plombs penché sur le clavier à écrire mes histoires. Je n'avais rien écrit depuis et j'eus du mal à reprendre mes habitudes avec le clavier. Je calmis mes tremblements et me mis en devoir de répondre à l'ordure. J'étais encore mal en point mais, au moins, je me trouvais en position assise.

J'ai trouvé un sens à mon existence à présent. Tu as anéanti ma vie et tu veux me pousser à bout. Sache que je vais te traquer, je vais te trouver. Tu crois me surveiller, ça ne me fait ni chaud, ni froid. Tu peux être devant chez moi, à m'épier. Tu peux surveiller le moindre de mes gestes mais réfléchis à ça. Qui sera l'espionné ? Toi ou moi ? J'ai appelé les flics...

J'effaçais immédiatement cette ligne, pas de menace extérieure, rien que lui et moi.

Je vais te faire souffrir... Je n'ai plus rien à perdre, j'ai du temps, beaucoup de temps. Je ne sais pas qui tu es, à quoi tu ressembles mais je t'imagine petit, avec un physique ingrat, une sale tronche, à n'être bon qu'à fouiller dans les poubelles, à vivre sur un tas d'immondices. Tu n'es qu'un bon à rien. Tu sais quoi ? Je t'invite à venir me voir. Ose sonner chez moi. Un face à face ça te dit ? Je suppose que tu n'en auras pas les couilles. Tu préfères te cacher derrière ton stylo. Allez, ose salopard.

Je relus le tout... Je tremblais encore plus et j'amenais le curseur de la souris vers l'icône de l'imprimante. La feuille sortit et je mis quelque temps avant de l'attraper. Elle me faisait l'effet d'avoir été écrite par un autre, comme si je m'étais dédoublé sous la force de la colère. Je n'avais pas réussi à tirer une ligne depuis le meurtre de ma femme et cette feuille maculée d'encre sonnait comme une libération. L'écriture avait été mon truc à l'époque, ma femme me suivait depuis toujours même si ça la soulait de m'en entendre parler pendant des heures. Ce travail qui nous avait fait vivre allait me servir à mettre en place ma vengeance.

Je mis la feuille dans une enveloppe et j'attendis. Je regardais le curseur clignoter sur le fond blanc de l'écran, égrenant les minutes qui allaient me pousser dehors pour affronter mon avenir. Je ne sais pas combien de temps je suis resté prostré devant mon ordinateur avant de m'éjecter de mon fauteuil pour dévaler les escaliers. J'avais la gorge sèche mais sans le besoin d'avaler un verre d'alcool... pour le moment. Si je me décidais à arrêter de picoler, le sevrage allait être difficile. Je passais par la cuisine pour me remplir un verre d'eau tirée du robinet. Dans la maison, il faisait noir, je vivais volets clos et ma baraque sentait le renfermé. À boire pour tenter d'oublier, à vous enfermer dans votre maison qui sent le renfermé, à vous couper de tout. Les mots de l'enfermé dansèrent devant mes yeux et je fus saisi d'une angoisse sans nom. Ce n'était peut-être qu'une déduction de sa part. S'il m'épiait depuis des mois, il avait sans doute remarqué que mes fenêtres restaient obstinément closes et que je ne sortais que très rarement.

Je chassais cette angoisse malvenue pour me ressaisir. J'avalais un second verre d'eau avant de sortir.

Je me postais sur mon perron et regardais autour de moi. La rue était calme bordée d'arbres en autant de cachettes. Les maisons de chaque côté de la rue, abandonnées en ce mois d'août. Tout respirait la tranquillité. Je tenais la lettre à la main, bien en évidence, en espérant que le barge allait la voir avec l'envie de la récupérer.

Je laissais la porte ouverte et me dirigeais vers l'endroit où se trouvaient les poubelles. Il n'y avait pas une once de vent mais j'attrapais un caillou de grosse taille que je posais sur l'enveloppe, à même le sol. Je me reculais et trouvais le tableau insolite. Une enveloppe par terre, au milieu de l'herbe... Puis je regagnais ma maison sans me retourner. J'aurais pu me mettre derrière un arbre pour tenter d'apercevoir le type, mais s'il m'observait, il ne prendrait évidemment pas le risque de se faire repérer.

Je rentrais chez moi et claquais la porte.

Enfermer dans votre maison qui sent le renfermé.

Je voyais les mots danser dans l'ombre... J'avais la sale impression de ne pas être en sécurité... Pour chasser ce malaise, je fis le tour de la maison et ouvris volets et fenêtres. Puis, je m'installais dans mon canapé, laissant les rayons du soleil caresser ma peau.

Pour la première fois depuis quatre mois, je n'eus pas besoin d'un verre pour m'endormir.

Je me suis réveillé en sursaut pour m'apercevoir qu'il faisait nuit noire. Je sentais une légère pointe de vent me caresser la peau. Je me redressais dans mon canapé à l'écoute de ma maison. J'avais rêvé que le fumier était rentré chez moi, qu'il voulait me faire la peau, m'enfermant dans la cave pour me torturer à mon tour.

Après avoir repris mes esprits et chassé les relents de mon cauchemar, je me décidais à sortir pour aller voir si ma lettre était encore à sa place.

La nuit était fraîche. Tout était silencieux. Je m'approchais des poubelles et je fus encore saisi d'une folle angoisse. Je ne voyais pas grand-chose mais suffisamment pour me rendre compte que l'enveloppe n'était plus là. Je m'accrochais au tronc d'un arbre un court instant en me demandant comment le type avait réagi à ma lettre. Elle sourdait d'une menace non dissimulée et mes intentions avaient dû lui paraître limpides. Je ne regrettais pas mon geste, bien au contraire, ç'avait été fait sur le coup de la colère et complété par un sentiment de vengeance froide. Je fis demi-tour vers ma maison. Encore une fois, et ça en devenait une habitude, j'avais laissé la porte grande ouverte. Je rentrais et la fermait à double tour. J'entrepris de fermer mes fenêtres, sans les couvrir des volets. L'envie de boire un verre m'attrapa sans crier gare. En temps normal, à cette heure avancée de la soirée, j'étais déjà bien bourré, naviguant entre somnolence et moment de veille éthylique. J'avisais une bouteille sur la table basse et lorgnais vers un verre posé à côté.

« Vas-y pochtron, bois pour oublier !

Je fis volte-face pour tomber nez à nez avec un homme de la même taille que moi, planqué dans un coin d'ombre, pas loin de la cuisine.

- Picole, t'es bon qu'à ça. Tu n'es pas digne du souvenir de ta femme. Ta lettre n'a été qu'une bouteille à la mer. Tu

veux te venger, me faire payer pour la mort de ta femme mais tu te complais dans ton état... soûle-toi, oublie-toi dans l'alcool mais ta femme est morte. »

Ses mots claquèrent à mes oreilles comme une insulte et je me précipitais vers lui les poings en avant. Je n'avais pas peur... Je ne réfléchissais pas aux conséquences de mes gestes, je voulais frapper l'homme pute qui avait osé poser ses sales pattes sur ma femme, qui avait osé prendre sa vie pour me laisser, moi, vide de tout.

J'étais à deux pas de lui et tout fut bien trop rapide. Quelque chose me frappa très fort au visage... Je basculais et m'écrasais au sol. Ma conscience s'évapora et je partis vers les ténèbres. Avant de sombrer, je vis son visage penché sur moi. Je mis ma vision sur le compte de la souffrance. L'homme qui se penchait sur moi me ressemblait comme deux gouttes d'eau...

Encore une fois, je restais dans cet état un temps indéterminé...

Quelqu'un m'appelait pour me sortir de là. Je crus reconnaître la voix de ma femme. À mesure que je remontais du néant, je devais me rendre à l'évidence que c'était bien elle qui me tirait de là. Quand je refis surface, je mis quelques secondes avant de me repérer. Je reconnaissais l'endroit mais le salop avait dû taper très fort car je ne me connectais pas tout de suite à la réalité. Le jour se fit. J'étais assis devant mon ordinateur, dans le fauteuil que ma femme m'avait ramené d'un vide grenier de la côte picarde. Je secouais la tête et j'entendais encore ma femme. Son timbre venait de derrière moi, sur la gauche. Je battis des paupières pour chasser la brume qui noyait mon champ de vision. L'écran de mon ordinateur était allumé et je voyais des mots noirs sur le fond blanc de la page Word. Ma femme me parlait toujours. Je tournais doucement la tête comme au ralenti. Elle était là, à mes côtés, l'air inquiet.

« Qu'est-ce que tu as. Tu es pâle comme un linge. Je me suis inquiétée, ça fait quatre heures que tu es là. Tu ne me répondais pas... »

Je voulus articuler quelque chose mais je ravalais la boule qui se formait au fond de ma gorge. J'arrivais à lui faire face.

- C'est toi... tu... merde !

- Tu me fais peur là, arrête tes conneries...

- Je...

- Je trouve que tu écris trop en ce moment. Va falloir penser à te reposer...

Je n'arrivais pas à parler correctement. Mon cerveau se reconnectait doucement avec la réalité et le jour se fit. L'ordinateur, les mots qui se bouscullaient à l'écran, le curseur qui clignotait. C'était impossible. Je savais que je me plongeais corps et âme dans l'écriture, mais à ce point. J'attrapais la souris et fis défiler les pages... Les mots, l'histoire, tout était là, sous mes yeux. Ma femme m'appelait encore, me demandant si tout allait bien. Je ravalais mon angoisse.

- Pas trop nan, mais je sens que ça va aller de mieux en mieux...

- Qu'est-ce que tu racontes...

Ma femme se pencha sur l'écran. Je choppais la souris et fermais la fenêtre de mon logiciel, en sauvegardant tout de même.

- De quoi ça parle cette fois ?

Je réfléchis.

- De toi, d'alcool et de vengeance...

- Tant que ça !

Je me levais de mon fauteuil, les jambes en coton. Ma femme m'aida à me lever, en insistant à nouveau sur le fait que j'avais vraiment besoin de me reposer.

Sur la commode, à côté de mon bureau, se trouvait un verre de vin rouge à moitié vide. Je l'attrapais et en bu le reste. Ma femme me tira par le bras...

- Et, au fait, je trouve que tu bois trop en ce moment !



FB
R-K Zell

*À l'écoute - Acrylique sur papier 200g/m2, 24 x 32 cm
© 2011 Fabien Le Bihan. Tous droits Réservés.*

À la lettre

Lice Dobrach

Des roucoulements me font sortir de mes rêveries habituelles. « Putain de pigeons ». J'écrase ma cigarette consumée exagérément jusqu'au filtre contre le muret sur lequel je me suis installée depuis quelques minutes maintenant. Ces tourterelles m'ont toujours exaspérée. Je ne sais pas si c'est leur cri même ou cette fâcheuse insolence à me renvoyer gratuitement à la gueule leur si injuste liberté. En tout cas, elles ont le don de gâcher le petit moment de tranquillité que je m'octroie souvent avant le dîner. Le bruit de la vaisselle vient s'ajouter aux musiques familières qui m'entourent. Je lève les yeux vers la fenêtre de la cuisine entrouverte. J'aperçois ma mère qui s'affaire et doit probablement ranger les dernières bricoles que j'ai laissées traîner sur la table de la cuisine, à quatre heures. J'adore le bruit de vaisselles qui s'entrechoquent. Petite, je préférerais ça à une veilleuse. Après m'avoir couchée, ma mère débarrassait la table dans la cuisine tandis que mon père l'attendait dans le salon devant le film du soir. De la cuisine vers les combles, cette douce berceuse de porcelaine était alors la plus rassurante des chansons de Morphée et je me laissais plonger lentement dans de profonds sommeils de gosses.

Le jour quitte peu à peu le magnifique décor qu'offre en ce début de saison ma campagne natale. J'adore ces instants. Mais au fond, j'aimerais la quitter. Fuir cette amie d'enfance qui m'a vue naître. Découvrir une ville, m'y installer, me plonger dans un métier passionnant, rencontrer de nouvelles têtes, changer de vie... N'importe quoi. Je ne le ferai jamais, j'ai de ces idées parfois. Je me lève et rentre dans la maison, quitte mes vieilles Puma que je me traîne depuis le lycée sans prendre la peine de défaire les lacets, pour chausser des pantoufles qui ne ressemblent plus à rien mais font le bonheur de ma mère et de ses petits tracas ménagers... Qu'est-ce qu'elle peut être maniaque ! Le ménage, toujours et encore le ménage. Tout doit être impeccable. Cela m'insupporte au plus haut point. Mais, à 27 ans, je n'ai pas vraiment le droit de reprocher quoi que ce soit à cette mère qui me supporte encore sous son toit. Je monte les marches qui mènent directement à la cuisine. Il est l'heure. Cependant, je ne m'attends pas à voir la table dressée. Je ne m'y attends plus depuis quelques années déjà. Ma mère a beau être une parfaite femme d'intérieur, cela fait longtemps qu'elle ne me fait plus à manger. Elle avait pourtant continué, des mois durant après le départ précipité de mon père, de préparer avec toujours autant de perfectibilité, malgré la tristesse et le manque certain, des plats dont les éclats des saveurs ressurgissent parfois, dans ma bouche toute entière. Puis, du jour au lendemain, plus rien. Je pense souvent que cela veut clairement dire « il est temps ma fille que tu partes vivre ailleurs et avoir ton propre chez-toi. ». Mais en bonne ado attardée, je fais mine de ne pas comprendre. Comme tout ce qu'elle me dit beaucoup plus franchement d'ailleurs : « tu devrais arrêter de fumer. Quand je pense à tout le fric que moi et ton père avons passé dans tes traitements. Ton asthme, tu penses à ton asthme ? » Je fais la moue. J'ouvre le frigo, prends le taboulet et un reste de carottes râpées, engloutis le tout et me dirige vers les escaliers qui montent à ma chambre. Je descendrai regarder le film avec elle tout à l'heure. Je m'accorde souvent un souffle dans la seule pièce de cette immense maison qui m'appartient un peu plus que les autres. Je n'y fais jamais grand chose sauf lorsque j'ai à réviser et bien souvent, c'est allongée sur mon lit que je reprends mes esprits, fait le deuil d'une journée extraordinaire ou le point sur les heures gâchées, passées à la médiathèque. Ces derniers temps, c'est d'ailleurs bien trop souvent le cas. Je ne vois plus vraiment grand monde et mes études accapare toute ma jeunesse. Mais je sais au fond que c'est pour la bonne cause et puis, s'il y a bien un héritage que je veux garder de mon père, c'est sa philosophie de la vie concernant le travail : « réussis tes études, Marie. Peu importe le salaire que tu gagnes, faut que tu sois libre de tes mouvements, que tu es le choix de faire ce qui te plaît vraiment car tu y passeras pratiquement tout ton temps. »

« Je t'ai laissé des trucs sur ton bureau ! Tu regardes, tu fais le tri. On foutra au feu ce que tu ne veux plus » me lance ma mère du salon. La télévision allumée, ses pieds dépassent du canapé que l'on ne voit que de dos d'ici. Je la devine allongée de tout son long, emmitouflée dans sa couverture polaire, et décompressant de sa journée marathon entre travail et ménage. J'ai toujours un peu de peine qu'elle se tue autant à la tâche, mais n'ai toujours pas la force au bout de ces années, de la laisser me montrer une quelconque once de tristesse ou de regret. Alors, on ne dit rien de ce fameux départ paternel et je nous laisse vivre comme on peut, elle et son combat contre la poussière et le désordre, moi, avec

mon adolescence qui frise le ridicule. C'est notre vie. Elle est sans prétention mais nous appartient pleinement et je crois qu'on est heureuses comme ça. J'espère qu'elle l'est aussi en tout cas. Faudra bien qu'on parle quand même un de ces quatre.

Malgré ma flemme légendaire, j'ai pris le pli de faire les courses depuis quelques temps. C'est ma façon à moi de la soulager. Parfois aussi, quand elle me le demande comme ce soir, je lui rends service en acceptant de ranger quelques affaires, même si ça me soule. Qu'est-ce qu'elle a bien pu encore trouver ? Je n'aime pas qu'elle fouille dans mes affaires. Je n'ai rien à cacher mais ce sont les seuls mètres carrés et je n'ai pas envie qu'on viole ce peu d'intimité. « Ok, Sylvie » et en silence, je souffle. J'aime l'appeler par son prénom. ça m'avait pris un jour de lui répondre ça du tac au tac et ça l'avait tellement surpris qu'on avait ri des minutes durant. C'est un truc entre nous. Je l'appelle souvent ainsi depuis. ça nous arrive encore de se prendre une bonne tranche de rigolade. J'aime bien la voir rire. Mais j'ai l'impression que ça fait un bail qu'elle n'a pas ri.

« - Tu te dépêches hein ? me dit-elle.

- Oui oui... »

J'entends que c'est bientôt la fin des informations à la télévision. Il me reste une vingtaine de minutes avant le film. Finalement, ça m'arrange ses pubs à outrance.

Les escaliers qui montent vers ma chambre grincent. C'est assez insupportable et je me fais souvent la réflexion que si mon lâche de père n'avait pas quitté la maison, ils les auraient réparés. Ma chambre est toujours la même depuis mon adolescence. Les posters de Boyz band n'y sont plus, fort heureusement. Mais je n'y ai rien ajouté depuis. Pas de décoration autre que quelques médailles de judo sur un vieux tableau en liège et quelques bibelots accumulés depuis l'enfance. Tout ce petit monde est d'ailleurs nickel. Sylvie me demande régulièrement de « faire la poussière ». Elle m'épuise... Je pourrais les jeter d'ailleurs parce que personne n'en voudrait. Mais je ne sais pas pourquoi je ne veux pas m'en séparer. Toutes ces petites babioles en bois ou verre sont comme des amulettes, des sortes de symboles remplis de toutes mes prières passées. J'ai toujours été très superstitieuse. C'est moche mais je garde mes idées d'aménagement moderne pour mon futur appartement. Je pense déménager à la rentrée prochaine. Mon travail à mi-temps que je fais à côté de mes études de philosophie me permet de mettre de l'argent de côté et je me sens capable de vivre seule désormais. Non, en fait ça fait longtemps que je m'en sens capable. Mais j'ai de la peine à la laisser seule, malgré tout. Une énorme boîte est posée sur mon bureau. Je souris : mes yeux observent un parfait plan de cinéma. Une symétrie des contraires. Les côtés de la boîte, probable boîte à chaussure à l'origine, sont strictement parallèles au bord du bureau. Détail flagrant qui vient casser le bordel au pied du lit. Mes sous-vêtements de la veille côtoient les fringues neufs achetés ce week-end, négligemment posés en boules. Je n'ai même pas pris la peine d'enlever les étiquettes. Il faut vraiment que je parte, ma pauvre mère va péter un câble. Cette boîte m'apparaît bien familière mais je n'arrive pas à me rappeler ce qu'elle contient. Je l'ouvre. Tout me revient. Mes lettres ! Les lettres de mes copains d'école. Mortel ! J'ai gardé toutes mes correspondances ! Je m'installe à mon bureau, impatiente de redécouvrir ces quelques secrets échangés. Je pioche la première lettre du tas.

Le 14 novembre 1994

Salut Marie,

Comment vas-tu ? Moi je vais bien. Je passe de bonnes vacances à Paris malgré le mauvais temps. Ma marraine et moi sommes allées à Versailles au château. Nous sommes allées aussi au « Musée vivant du cheval ». Il y avait une exposition sur le matériel du cheval. Elle m'a acheté la cassette d'Aladin. Je te la prêterai. Passe de bonne vacances, à la rentrée,

Claire.

1994. J'avais 11 ans. C'est dingue, tout me paraît flou et en même temps, j'ai la sensation étrange que peu de temps s'est écoulé depuis. Le souvenir me fascine. Il est là, admirablement bien caché sans qu'on ne se doute jamais de sa présence, enfoui dans une partie intime de l'immensité cérébrale. Puis un jour, il ressurgit. Comme ça, parce qu'on vient de croiser quelqu'un, parce qu'on retombe sur une photo ou un objet anodin, tout à fait inutile mais qui, d'un seul coup, prend tout son sens. Claire... C'est fou, je ne la vois plus. Je ne sais même pas ce qu'elle est devenue. Je prends une autre lettre.

Salut Marie,

Je passe de très bonnes fin de vacances. Je suis allée trois fois au cinéma : The Rock, Twister et l'Effaceur. Je ne m'ennuie pas du tout. Je suis partie trois semaines en colonie, c'était génial ! Bon je te quitte. Bonne rentrée !

Mathilde.

Mathilde ? Tiens, je ne m'en rappelle pas du tout. Pas de date. Probablement la copine d'un été. Vraiment dommage, qu'il n'y ait pas de date. Je prends l'enveloppe qui suit : une carte d'anniversaire.

Salut Marie !

Je viens, en compagnie de Gai-Luron te souhaiter un joyeux anniversaire à l'occasion de tes 15 ans. Quelle grande fille ! Je te fais plein de grosses bisex ma poule !

Camille.

Aaah Camille ! Enfin ! Elle ne vit plus ici mais j'ai l'ai souvent sur internet. On a repris contact il n'y a pas si longtemps. Si, peut-être depuis un moment d'ailleurs, je ne sais plus. 15 ans. C'est fou ! A quoi peut-on bien penser à 15 ans ? Les garçons ? Les fringues ? J'en prends une autre. Encore Camille. Je te trouve hyper méga cool. Tu me fais vachement rire. Big Kiss, Camille. Quelle horreur ! Je ris aux éclats. Du bas, ma mère m'entend :

« Bon... Tu viens ?

- J'arrive... Dans cinq minutes. »

Je ne sais pas pourquoi mais je sens que je suis en train de mentir. Je viens d'entreprendre des fouilles archéologiques qui vont dépasser le timing que je m'étais imposé tout à l'heure. Je l'entends au loin s'impatienter mais je n'écoute pas. Je lui réponds, pour prouver toute ma bonne volonté : « Oui... oui ! ». Je savoure une à une les lettres de mon enfance, me délecte des maladroites d'écritures, des tendres fautes d'orthographe, m'émeus devant l'application de chacune. Le temps n'a presque rien abîmé et les couleurs vives des dessins aux feutres fluos me rappellent les après-midis entiers afin que je passais à écrire moi aussi. Je me revois à découper, scotcher, coller, plier, tout faire pour que ma lettre soit la plus belle possible, impatiente que le destinataire la reçoive que je puisse m'imaginer les expressions de son visage. Peu à peu, une sensation étrange d'apaisement mêlée à une douce nostalgie un peu amer m'envahit. « ça passe vite... ». Je me surprends à parler à voix mi-haute, un sourire un peu niais aux lèvres. Et je me mets à penser à mes élèves du collège où je suis surveillante. Enfin, pionne comme disent les gosses. Je me demande s'il écrivent encore sur du papier. Toute cette technologie n'existait pas quand j'avais leur âge. Je les surprends de temps à autre en train de se lancer des boules de papier avec la discrétion d'un hippopotame dansant sur des biscottes. Je fais mine de ne pas m'y intéresser et patiente jusqu'à la sonnerie, après laquelle je savoure alors leur petites productions. Mais les hiéroglyphes de cette nouvelle génération me consterne et le plus souvent, je suis extrêmement déçue.

« Mais qu'est-ce que tu fous ? ? Je t'attends, le film commence !

- J'arrive Maman ! Deux secondes ! Tu m'as demandé de faire le tri. Je le fais ! »

Qu'est-ce qu'elle peut être pénible ! Il faut toujours que je sois en bas, à ses côtés, à regarder ces programmes chronophages.

Mon visage se radoucit peu à peu devant le petit amas de trésors qu'il me reste. Je reprends mon intarissable lecture, m'abreuve de ces échanges familiers, de ces confidences glissées entre les mots dessinés. Au fur et à mesure, je ralentis la cadence trop effrayée à l'idée que tout s'arrête.

« Marie ! Dépêche-toi ! Tu rates tout ! Tu fais quoi ? » Mais ma parole elle insiste ! A nouveau, je l'entends marmonner. C'est infernal. Ne peut-elle pas me laisser tranquille ?

Tout à coup, un bruit de fond aussi familier que désagréable vient perturber ma plénitude. L'aspirateur ! Je rêve, elle passe l'aspirateur ! Je jette un coup d'œil rapide à mon réveil : 21h27. D'une trombe, je me lève de ma chaise et ouvre la porte pour lui gueuler dessus avec mon impulsivité habituelle. « Maman ! Merde ! » Mais du seuil de ma chambre, elle ne m'entend pas. Ce bruit m'obsède. Sourd, il percute mes tympanes avec une violence insoutenable. Je ne supporte plus cet aspirateur. Sans aucune volonté de ma part, mes mains se sont posées seules sur mes oreilles et je lutte pour me dépasser mentalement contre ce tourbillon qui handicape mon corps et ma tête. Je ne supporte plus cet aspirateur, je ne le SUPPORTE plus ! Avec l'élan d'un dernier effort, j'avance vers le haut des marches et reprends de plus belle : « Maman, mais qu'est-ce tu fous, bordel ? ». L'aspirateur stoppe net. « Quoi ? ça te dérange ? ça va hein, tu viens pas alors moi aussi je fais mes affaires ». Un peu estomaquée d'abord, je réponds avec rage : « Mais, t'es pas croyable ! Je peux quand même passer une soirée à faire autre chose que mater des trucs débiles à la télé ! » J'entends le bruit brutal du tuyau de l'aspirateur tomber à terre sans aucune délicatesse puis, des pas rapides vers l'escalier. Je connais très bien ce pas. Je vais me prendre une avoinée ! Mais elle stoppe net sur la première marche :

« - Tu commences sérieusement à me plaire Marie ! J'en ai ras-le-bol.

- Quoi ?!

- Tu fais ce que tu veux ici. Je te rappelle que tu es chez moi ! Et si j'ai envie de passer l'aspirateur, je le passe, POINT.

- Mais enfin c'est pas une heure ! Tu peux pas rester tranquille non ? T'es pénible merde !

- Arrête ! »

Cette fois-ci, je ne réponds pas. Ce « arrête » n'est pas normal. Quelque chose de déchirant se confond dans sa colère. Il résonne comme un choc au fond de ma tête. Qu'est-ce qui justifie une intonation pareille ? Je le repasse en boucle pour discerner ce qui ne va pas. Je me remémore alors la journée. La matinée avait été normale, je m'étais levée à 6h30 pour me rendre au collège. Comme d'habitude, j'avais déjeuné seule parce que j'interdis à ma mère de manger avec moi le matin. ça me met de mauvaise humeur. Je la vois d'ici à me dire que j'en mets partout. Je préfère tenter de sortir du nuage dans lequel mon corps endolori par le réveil brutal de la radio enclenche machinalement le processus du petit déjeuner. Ma lente mastication rythme assez correctement le moindre de mes gestes que j'accomplis avec une rigueur robotisée. Après quoi, je débarrasse le squelette de mes victuailles en supprimant la moindre trace de mon passage pour éviter toute éventualité d'harcellement moral. Comme je vais directement en cours l'après midi, je ne rentre que le soir. C'est vrai que je suis rentrée un peu plus tard exceptionnellement ce soir parce que j'ai été boire un café avec Séb que je n'avais pas vu depuis pas mal de temps. Il avait d'ailleurs passé les quelques minutes de nos retrouvailles à me compter ses dernières conquêtes, sans se préoccuper de savoir comment j'allais. Mais ça me convient, c'est d'ailleurs ce que j'apprécie le plus chez lui : ne pas avoir à raconter ma vie ni à me justifier d'une quelconque humeur. Je l'ai rencontré à la fac il y a maintenant 2 ans et il en a toujours été ainsi. Je suis donc rentrée un peu plus tard que d'habitude. Mais bon, 20h, c'est assez raisonnable. Surtout à 27 ans ! J'ose répondre avec plus de calme, un peu préoccupée :

« - Mais Maman, je ne vois pas ce qu'il y a de dramatique !

- Mais tu ne vois rien ! TOUT est dramatique. Réveille-toi un peu ! T'as quel âge Marie ? Grandis un peu merde ! Tu ne veux jamais discuter, je ne te vois jamais d'ailleurs, t'es toujours dans ta chambre. »

Alors là, elle abuse ! Je passe toute les soirées ici, avec elle. Une envie irrésistible de la renvoyer bouler me prend mais, pleine de bon sens cette fois-ci, je me ravise. Ce n'est d'ailleurs peut-être que de l'instinct. Sa réponse n'est pas normale, il y a une minute, il fallait que je quitte la maison. « Je te rappelle que tu es chez moi » m'a-t-elle lancé tout à l'heure. Ma main tremblante glisse avec difficulté sur la rampe en bois et je pose un pied sur la première marche pour descendre à pas de loup. Elle reprend de plus belle :

« Je n'en peux plus Marie. Quand est-ce que tu vas ouvrir les yeux ? Notre vie est minable, on est minables, et tu ne fais rien pour m'aider... Je passe toujours derrière toi pour tout ranger. Tu en fous partout ! »

Cette fois-ci c'est sûr, elle pleure. J'ai envie de hurler, de l'insulter tellement je rage. Mais une énorme boule dans la gorge m'empêche de répondre. Mes yeux commencent à me brûler. Des larmes chaudes coulent le long de mes joues et sur mon menton, qui tremble, comme une petite fille. Je repasse ses paroles si dures dans ma tête. Elle a sans doute raison. Je m'en veux. J'ai envie de descendre les marches quatre à quatre et de la prendre dans mes bras mais ma pudeur m'en empêche. Je n'entends même pas qu'elle a repris de plus belle.

« ... depuis, hein ? Tu peux me le dire ? ça va te donner quoi au final tes putain d'études ? ça se trouve, tu me mens, tu n'y vas pas ! Tu passes tes après-midi à glander et tu reviens parce que tu n'as nulle-part où aller ! »

Mais, elle est devenue folle ! Qu'est-ce qui lui prend ?

« Tu restes là parce que t'as pitié ! Tu parles ! T'en a rien à FOUTRE, oui ! »

Sa voix s'est transformée. Mon estomac se noue violemment en même temps que des sueurs froides s'emparent de mon dos et de mon échine. Je me liquéfie. Sa voix...

Soudain, tout s'éclaire : elle est folle et je ne m'en suis jamais aperçue. Cette manie de faire le ménage dès qu'elle passe le seuil de la porte, ses habitudes ponctuelles, minutieuses, indigestes m'apparaissent pleinement différentes maintenant. Et cet aspirateur, qui berce à sa manière ses moindres mouvements. Ces mêmes phrases, prononcées chaque jour, à la même heure, feignant de savoir si j'ai passé une bonne journée mais n'attendant jamais la réponse. Ses vêtements, pliés soigneusement tous les soirs sur sa chaise, dans sa chambre vide mais impeccable, ses chaussures posées devant les marches de la buanderie, parfaitement parallèles que j'aperçois lorsque je rentre les soirs. ça n'est pas normal et je n'ai rien vu depuis tout ce temps. Depuis quand ? Le départ de mon père ? Depuis toujours ? Je ne sais plus. Tout se brouille inlassablement dans ma tête et je reste paralysée, incapable de faire le moindre mouvement. Pourquoi je ne m'en suis jamais aperçue ?

« Prends-toi en main merde ! »

Je l'entends s'éloigner vers sa chambre. Le claquement de sa porte retentit dans toute la maison. Je me sens violemment impuissante.

Je ne sais plus combien de temps je reste plantée en haut de ces marches. Machinalement je reviens dans ma chambre et m'installe à mon bureau. La tête dans les mains, je repense à mon père. Il aurait su lui parler, il aurait su m'expliquer ce que je suis en train de vivre et comment faire. Je ne sais pas si je suis en train de dramatiser la situation ou si au contraire, je ne vois pas la gravité et la tournure que la soirée et toutes ses années ont pris. Devant moi, les lettres sont éparpillées sur le bureau. Je commence à les rassembler lentement, reniflant les dernières larmes collées à mes narines. Ranger mon bureau, c'est ce que j'ai de mieux à faire pour l'instant. Après tout, je ne veux pas qu'elle monte et le voit dans cet état. Je vais aller la voir. Je dois lui parler et me rendre compte réellement de ce qui se passe. En approchant ma pile de lettre vers la boîte, j'aperçois une enveloppe blanche que je n'avais pas remarquée jusque là. Elle se confondait avec le fond que je n'avais pas pris le soin de décorer à l'époque. Je reste les yeux figés sur cette enveloppe que je viens de prendre dans ma main sans la regarder vraiment. J'hésite à l'ouvrir, ce n'est peut-être plus le moment, coincée entre les vexations de tous les reproches déballés comme une claque et la terreur d'une gamine qui se retrouve seule, abandonnée au milieu des bois en pleine nuit. J'ouvre cette enveloppe, beaucoup moins enthousiaste que la première fois et découvre deux lettres, sans aucune couleur, aucun découpage, aucune décoration. Ce sont de simples photocopies. Acte de décès : Philippe Geslin, décédé le 14 septembre 2005 à 14h32 des suites d'un cancer. Sylvie Geslin, née Sylvie Peri, décédée le 03 janvier 2006 par pendaison.

Another One Bites the Dust*

Nathalie Dufayet

* "Encore un(e) qui mort la poussière" (proverbe anglais)

16H07

CHEVILLES ET POINGS LIÉS AUX BARREAUX DU LIT, les membres ankylosés et des escarres sous chaque cuisse, Mia attendait qu'il en finisse. Elle l'espérait de toutes ses forces, du moins celles qui lui restaient. Son cuir chevelu la faisait encore souffrir. Il avait dû lui arracher plusieurs mèches pendant le supplice de la chaise. Maintenant elle avait froid, faim et encore l'envie de pisser. Curieusement donc, son corps obéissait à ses impératifs naturels comme si de rien n'était. L'horloge digitale de son radio réveil faisait de même. Si seulement il avait laissé la radio allumée, son calvaire aurait été plus facile à endurer. Les draps, maintenant trempés d'urine, de sang et de sueur, lui glaçaient l'échine. Pas étonnant que les bébés braillaient autant lorsqu'ils avaient les fesses mouillées.

Ses plaies les plus superficielles avaient toutes séché. La sève d'aloès qu'il avait soigneusement passée sur ces dernières avait bien fonctionné. Cela dit elle pouvait encore sentir les contours brûlants du fer à repasser qu'il avait appliqué contre son flanc et ses voûtes de pieds.

Elle le vit traverser la pièce en direction de la salle de bains, d'où il ressortit un objet à la main, avant d'aller dans la cuisine. Là, elle entendit différents bruits : un frigo et des tiroirs qu'on ouvre, des couverts qui tombent au sol, des cris et des jurons en anglais. Puis il apparut dans l'encadrement de la porte : un rictus aux coins des lèvres, une cannette de bière dans la main droite, un fer à lisser dans la gauche.

08H00

I will never be untrue. Do anything you want me to. Never stay out drinking no later than two, two thirty. I will never treat you mean. I won't cause no kind of scene. Tell you all the people, all the places I have seen. I will always treat you kind...

La rengaine de Morrison réveilla Mia en douceur. Encore fatiguée, elle décida de traîner encore un peu au pieu en écoutant d'une oreille la programmation de Nova. Elle repensa à sa dispute de la veille. Avait-elle raison de s'entêter de la sorte ? Franchement il était peu probable que ses sentiments eussent pu changer quoi que ce soit à la maladie dont souffrait son homme. Si tant est que cela ait été une maladie. Tout le monde n'avait eu de cesse de la mettre en garde. Son père semblait le plus inquiet à leur sujet. Peu importe, elle restait convaincue que son couple survivrait à tout. William guérirait à force d'analyses ou de neuroleptiques, ou des deux. Tout serait enfin pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme elle aimait à se le répéter depuis qu'elle avait lu Candide au lycée.

Plus de deux ans déjà. Jamais une relation avec un homme plus âgé n'avait autant duré. Cela dit à la différence de tous les autres ou presque, William, lui, n'était pas marié lorsqu'ils s'étaient rencontrés. Pourtant hier, pour la première fois, et l'espace d'un court instant, elle avait vraiment flippé : elle s'était persuadée qu'il pouvait s'en prendre à elle et la brutaliser. Ses yeux étaient exorbités, ses veines de bras et du front prêtes à péter, et il n'avait jamais employé devant elle un langage aussi châtié. Mia n'aurait pas dû lui avouer sa liaison passagère avec le voisin pakistanais. Elle aurait mieux fait de la fermer, pour le protéger. Il était déjà trop fragile pour affronter la réalité, alors la vérité... Éprouvant subitement le besoin de le voir, de lui parler, Mia décida de sortir de son lit et d'appeler son homme, mais pas avant d'avoir bu son bol de café et respecté la règle des trois C. En fond, Nova entonnait maintenant Lou Reed

et son Perfect day.

09H08

« ... Une fois votre message enregistré, vous pouvez raccrocher ou taper dièse pour le modifier...

– Will, it's me, Mia. I'm sorry, really sorry. Where are you?... I've fucked up. I didn't want to cheat on you. I mean it... Call me, please. Come here. Let's have a coffee or a beer... I do love you, honey... Call me as soon as you can... See you. »

09H51

Mia sursauta tant et si bien que son crayon khôl faillit lui crever l'oeil droit. On n'avait pas idée de tambouriner à la porte de la sorte. Elle fixa brièvement son reflet dans le miroir de la salle de bain, s'étonnant du drôle d'aspect que lui donnait son visage à moitié maquillé. Elle pensa à Orange mécanique et fit un clin d'oeil à son reflet. Cela faisait une éternité qu'ils n'avaient pas organisé de soirée ciné. Mia revint à elle : William, puisque ça ne pouvait qu'être lui, allait bientôt défoncer sa porte et encore une fois amener les voisins et les commerçants du quartier. Elle prit une profonde inspiration et alla ouvrir au forcené.

Elle faillit ne pas le reconnaître. Sur le palier trônait un type mal rasé et débrillé, qui se contenta de la bousculer avant d'entrer. Planté au milieu du salon, le regard dans le vague, l'échine courbée, William ressemblait à un vieux pantin désarticulé. Mia le prit gentiment dans ses bras et le guida lentement jusqu'au canapé, comme s'il s'était agi d'un aveugle ou d'une personne handicapée.

Avant qu'ils n'aient pu échanger un mot, le téléphone sonna. Mia alla répondre. De l'autre côté du fil une voix affolée essayait tant bien que mal d'articuler des sons français. Annie, la tante de Will. Mia la reconnut de suite à cet accent si particulier dont elle ne s'était toujours pas débarrassée après quinze années passées sur le sol français. Sans quitter son homme des yeux, elle ne prononça pas le nom de son interlocutrice, mais lui murmura de se calmer. William se leva et se dirigea machinalement vers la chambre à coucher. Heureuse initiative qui permit à Mia de parler en toute liberté.

Entre deux sanglots, Annie lui expliqua que Will avait débarqué chez elle la veille au beau milieu de la nuit, qu'il s'était comme machinalement dirigé vers la chambre de Suzy et qu'il avait essayé d'étrangler la petite avec une rallonge électrique. Les hurlements de la gosse avaient suffi à l'arrêter. Il s'était ensuite accroupi au pied du lit et avait pleuré, avant de décamper en claquant violemment la porte d'entrée. Tout s'était passé très vite. Trop vite. Elle était encore tellement choquée qu'elle n'avait pas pris le temps de contacter la police ou les services psychiatriques. Elle souhaitait d'abord s'assurer que tout allait bien de son côté, que personne d'autre n'avait été agressé.

Mia s'était assise à même le sol et essayait de digérer ce qu'Annie venait de lui dire. Elle reprit le combiné et ses esprits et avoua à Annie que Will était rentré. Certes, il avait un air étrange, désemparé, mais il paraissait calme malgré tout. Qu'elle ne s'inquiète pas outre mesure, tout allait s'arranger. Elle s'occupait de tout. Elle contacterait le docteur Rouquier sur son mobile après avoir parlé à Will. Elle raccrocha le combiné alors qu'Annie était encore en train de parler, puis le déposa sur le côté. Il y avait un an de ça qu'elle n'avait pas parlé en personne au psychiatre de Will. La dernière fois, c'était parce que ce dernier se mettait systématiquement en colère dès qu'elle s'asseyait sur le siège passager de sa caisse. Il persistait à lui dire que c'était la place de son ombre et que nul n'avait le droit de s'y installer, au risque d'écraser cette dernière.

Mia alla dans la chambre. Les portes de la baie vitrée étaient grandes ouvertes. Pas de trace de Will. Elle s'avança de quelques pas et n'eut pas le temps de se retourner que celui-ci l'assomma avec l'une des statues en bois de Bali qui trônait de part et d'autre de son lit. Il se saisit de Mia par les cheveux et la tira à travers la pièce. Sortant des câbles électriques de sa poche de treillis, il la ligota à une chaise.

13H33

William hésitait. D'un côté il regrettait d'avoir autant amoché sa belle. Pourquoi diable l'avait-il autant frappée ? Lorsqu'il la regarda à cet instant-là, il ne voyait plus qu'une jeune femme désirable, avec laquelle il aurait été facile, peut-être même agréable, de passer sa vie voire de fonder une famille. D'un autre côté, il ne pouvait s'empêcher de s'imaginer lui trancher la tête pour l'empaler sur un manche à balai. Bloody female, fucking idea. L'ensemble aurait donné un bâton magique de rêve. Cette vision lui procura une impatience jouissive, comme à chaque fois qu'il s'apprêtait à engloutir son plat favori. William avait toujours été fasciné par les têtes coupées. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles il aimait tant les contes japonais qui en comptaient bon nombre et les baptisaient Nukekuki. Will avait toujours eu un faible pour l'onomastique japonaise. Adolescent, il s'était juré qu'un jour il donnerait un nom japonais à ses enfants ou à ses animaux familiers s'il en avait.

Il marcha ensuite d'un pas alerte vers le placard de l'entrée, l'air satisfait. Son trésor, caché quelques jours auparavant, était toujours en place. Il sortit deux immenses sacs de toile contenant des branches de hêtre, un rouleau de Gaffer, un petit fer à repasser, une boîte de Mandrax entamée, un paquet de fleurs séchées, une tondeuse à cheveux, une petite pelle métallique, un sachet de dagga, un autre de tabac à rouler, un tube de gouache et un grand thermos à café.

17H55

N'osant plus hurler à l'aide, Mia vit William s'asseoir auprès d'elle. Il dissimulait quelque chose dans son dos, des deux mains. Qu'allait-il donc encore inventer ? Sans connaître la nature de l'objet, son vagin se remit instinctivement à brûler. La peau de son entrecuisse était encore à vif et ses lèvres enflées depuis le supplice du fer à lisser. William brandit alors une petite hache sous son nez. Cette fois-ci elle ne put s'empêcher de lâcher des plaintes désespérées, se tordant comme une anguille tout juste pêchée. Pour la énième fois, elle s'efforça d'abord de prendre sa voix la plus suave pour le raisonner. Puis, les portes de la baie vitrée étant toujours ouvertes, elle crut bon de réessayer d'alerter les badauds du quartier, avant de poursuivre des cris inaudibles et inarticulés. Elle ne devait ni ne voulait plus en avoir pour longtemps. William posa la petite hache sur le rebord du lit et plaqua ses mains contre la bouche de Mia. Il fulminait.

“Shut the fuck up! Don't you understand? I'm HER prophet. I'm going to kill you and, then, I won't fear anything anymore, neither females nor death itself. I'll be immortal and, finally, SHE will be pleased and proud of me...”

Il sortit son rouleau de scotch et l'appliqua autour des lèvres de Mia, faisant plusieurs fois le tour de sa tête, laissant à peine d'espace sous son nez pour respirer. Comme elle se débattait trop et essayait de le mordre, il l'assomma avec le manche en bois de sa hache. Six ou sept fois, dans la seule tempe droite. Il leva ensuite son arme et fit mine à plusieurs reprises de la décapiter. Mais la vue du sang coulant sur l'oreiller puis sur ses pieds le fit reculer. Il se ravisa. Mieux valait attendre le réveil de Mia : le rituel perdrait tout son sens si la victime n'était pas parfaitement consciente de son martyr et de l'honneur qui lui était fait. Soudain, une odeur immonde lui assaillit les narines : par réflexe, les intestins de Mia venaient de se vider. Il ne pouvait décemment pas continuer dans de telles conditions. L'urine passait encore, mais ça... Un jour il avait lu dans un bouquin sur les rites shintô du folklore japonais que les Japs avaient encore inventé un joli mot pour désigner toutes les semences corporelles impies qui constituaient pour eux une honte physique et morale – sang, sueur, merde et sperme compris. Ils appelaient ça des tsumi et parlaient d'opprobre. Par contre, William ne se rappela pas si ce nom, qu'il ne connaissait pas auparavant, était du genre féminin ou masculin. Le phénomène n'était pas nouveau. Il n'avait jamais eu de mémoire. Au lycée son professeur principal, un prof de Français, s'était même permis de dire à son propos, en plein conseil de classe, qu'il avait touché le fond mais qu'il creusait encore. Cette petite blague douteuse qui avait tant fait rire ses collègues et les délégués lui avait coûté ses pneus, son labrador et son chartreux.

William revint à lui et décida de retirer les draps souillés, qu'il jeta en boule à l'autre bout de la pièce. Après avoir lavé le corps de sa femme, il fixa ce tas. Peut-être était-il préférable de s'en débarrasser. Mia étant toujours inconsciente, il avait largement le temps d'enterrer le tout au fond du jardin avant le coucher du soleil, qui n'allait maintenant plus tarder.

Une fois le trou creusé et remblayé, William aperçut par-dessus la haie un garçon de café en train de tirer furieusement sur sa dernière clope de la journée, avant que ne commence son service de soirée. Les rues étaient relativement animées. De loin, le serveur lui fit un signe de tête. William hocha poliment la sienne, sourit, puis se rappela à quel point il était occupé. Il n'avait pas de temps à perdre en politesse sociale, chose pour laquelle il n'avait de toute façon jamais été très doué.

Cependant le serveur lui avait donné envie de fumer. Il alla chercher son tabac à rouler, son dagga et un comprimé de Mandrax. Profitant des derniers rayons de la journée, il s'assit en tailleur dans le gazon et se roula un joint qu'il fuma nerveusement. Son pote sud-africain avait raison : la Méthaqualone améliorait considérablement les effets de la marijuana. Un quart d'heure plus tard, il sentit l'euphorie le gagner, ses doigts et ses orteils s'engourdir, son rythme cardiaque se calmer. Loin d'en avoir terminé avec Mia, il se releva pour achever sa mission. Sa mère revint alors hanter ses pensées. Une femme solitaire et féroce, sa mère, mais un être formidable et juste avec ça. William se demanda comment elle aurait jugé Mia. En bien, certainement, malgré son incartade avec le Paki d'en face. Tout était de sa faute, à lui et à lui seul. Cela faisait déjà plusieurs mois que ce foutu épicier tournait autour d'elle. C'était la raison pour laquelle Mia restait encore assez pure pour mériter ce qui l'attendait.

Will revint dans la chambre. Il passa devant la psyché devant laquelle Mia aimait tant se contempler, et il eut subitement peur de son reflet. Tout à coup, sous l'effet du Mandrax peut-être, il se mit à cogner sévèrement la glace. Puis il fit de même devant tous les miroirs de l'appartement, jusqu'à ce que ses mains ne soient plus qu'une douloureuse bouillie de chair ensanglantée. Ses mains lui faisaient atrocement trop mal. Quelle buse, s'être atrophié de la sorte aussi prêt du but ! Il n'était plus question de tuer Mia à la hache maintenant. Heureusement, il y avait le plan B.

19H36

Revenue à elle, Mia fut cette fois terrorisée par les flots de sang qui semblaient s'être déversés dans la pièce. Elle entendit à nouveau son portable sonner en sourdine quelque part dans le salon. Plusieurs fois. Qui qu'elle soit, la personne s'acharnait. C'était bon signe. Elle reprit espoir.

20H11

Will déposa les branches d'arbre sur le corps de Mia puis le recouvrit de fleurs séchées. Il s'était bandé les mains jusqu'aux poignets, tondu les cheveux, rasé la barbe naissante et maquillé les yeux au khôl noir. Ses avantbras, eux, étaient peints en vert. Will marmonnait que ces branches et ces fleurs symbolisaient les rameaux qui devaient permettre à son âme de parvenir jusqu'à Yokiané. À moins qu'il ne se soit agi de Yoki Oné ou Yuki Oné. Mia n'avait pas la moindre idée de ce dont il parlait ni de qui il parlait. Peu importe sur quoi ou qui il délirait, William était en pleine transe et rien ne pouvait plus l'arrêter.

Il ressortit son couteau de cuisine et se remit à lui lacérer les membres de façon moins superficielle que la première fois. Il insista plus particulièrement sur les jambes en y dessinant des motifs plus ou moins concentriques. Il lui présenta ensuite le thermos à café. Pendant un laps de temps qui parut durer des plombes il baragouina d'autres paroles, celles-là totalement incompréhensibles. Puis il vida délicatement le contenu du thermos sur le torse de la jeune femme, n'oubliant pas d'en réserver pour le sien. De l'essence. William répartit au mieux le liquide poisseux avec ses doigts le long du torse de Mia et du sien. Il entonna juste après sa chanson d'enfance préférée : "I'm bringing home a baby bumblebee. Won't my mommy be proud of me? I'm bringing home a baby bumblebee, Ouch! It stung me!"

20H43

De l'autre côté de la porte, le père de Mia hurlait à en dégueuler sa gorge sur le paillason de l'entrée. Quelques piétons le regardaient de travers et faisaient des écarts pour éviter de passer trop près. Depuis l'appel d'Annie, il n'était pas parvenu à se calmer. Mia avait dû mal raccrocher son téléphone fixe. Elle n'avait pas non plus décroché son mobile de toute la journée. Croyant entendre une voix, il renouvela ses appels. Il décida d'enfoncer la porte. Heureusement que dans ces banlieues urbaines modernes, les appartements bon marché faisaient autant d'économies de matériaux : les gongs ne tardèrent pas à céder. L'épicier sortit voir ce qui se passait : il resta sur le trottoir d'en face et

décida d'appeler la police. Mieux valait, semble-t-il, ne pas trop approcher ce forcené.

Le brouhaha était tel que William n'arrivait plus à se concentrer. Il jeta violemment le briquet qu'il tenait à la main à l'autre bout de la pièce, se saisit de son couteau de boucher et alla voir ce qui pouvait bien se passer. Planté devant la porte d'entrée, il la vit se fendre. Une jambe d'homme passa outre et se coinça entre les planches éventrées. L'homme cria. Sans réfléchir, William paniqua. Il paniqua tant et si bien qu'il se mit à planter son couteau dans cette chair inconnue. Une fois, puis cinq, puis dix, puis vingt peut-être.

Le père de Mia, stupéfait, manqua de s'évanouir de douleur. Derrière lui la sirène des flics retentit. Une fois garés, quatre poulagas sortirent de leur bagnole et s'approchèrent du paternel, en le sommant de se retourner. Ne parvenant ni à articuler ni à libérer sa jambe ou du moins ce qu'il en restait, il sentit soudain deux seringues se planter dans son dos. Une immense impulsion électrique parcourut tout son corps. Pris de convulsion, il se paralysa puis perdit connaissance.

De l'autre côté, William était désespéré. Il se retourna et constata à quel point les murs et les meubles étaient maculés de sang. Puis il eut un moment d'égarement : il oublia où il était et ce qu'il y faisait. Il s'éloigna de la porte de quelques pas, juste avant de l'entendre voler en éclats. À peine eut-il le temps de se retourner qu'il vit surgir des policiers, lui hurlant de poser son arme. Ces types avaient un air féroce, proche de celui que prenait sa mère lorsqu'il avait fait une bêtise ou lorsqu'il ne voulait pas en faire avec elle. William ne lâcha pas son arme et leur lança un de ses "Piss off you pigs!" dont il avait le secret.

Pull your socks up, man. Pull your fucking socks up... Mais William ne parvenait pas à rassembler ses idées. Les hommes en bleu beuglèrent à nouveau et levèrent cette fois en sa direction de drôles de pistolets en plastique, noirs et jaunes. Noir et jaune : les couleurs de bumblebee. Cette image rassura Will. Sa mère lui avait expliqué qu'il n'y avait rien à craindre des bourdons. Contrairement aux guêpes, ils ne piquaient que lorsqu'ils se sentaient vraiment menacés. Et encore, à l'instar des moustiques, seules les femelles possédaient un dard à même de lui faire du mal. Will resta donc immobile, comme sa mère le lui avait conseillé. Il fixa les bourdons et leur sourit, son couteau toujours en main au cas où. Mais ces insectes devaient être différents de ceux qu'il connaissait car il vit bientôt en sortir de longs filaments argentés qui se plantèrent dans sa poitrine. Les filaments ne tardèrent alors pas à se changer en flammes. Des flammes apparues de nulle part, qui lui léchèrent les mains, les bras, le torse et le reste. En face, les flics étaient abasourdis, réduits à l'impuissance par ce spectacle pour le moins inattendu d'une torche humaine.

William, en feu maintenant, s'échappa en direction du jardin. Deux des flics le poursuivirent, en se contentant de jeter un oeil incrédule en direction de Mia. Les deux autres restèrent figés devant la jeune femme, qui pleurait.

Le premier resta auprès d'elle et la détacha de ses liens, en lui assurant que tout irait pour le mieux maintenant. Lui aussi devait avoir lu Voltaire au lycée.

L'autre s'empara d'un plaid qui jonchait le sol et courut dehors pour en recouvrir le corps de Will. Les trois seules choses que ce dernier perçut avant de défaillir furent l'odeur de Mia, le mégot du joint qu'il avait fumé trôner dans l'herbe et la sirène de l'ambulance qui arrivait.

TROIS MOIS PLUS TARD

William R. Truder fut incarcéré à la Maison d'arrêt, interrogé et immédiatement jugé après sa sortie des soins intensifs. Il fut satisfait de la sentence : cinq ans de prison, dont deux fermes. Si seulement il n'avait pas poignardé son beau-père et essayé d'immoler Mia, s'il s'était simplement contenté de la torturer toute la journée, il s'en serait sorti avec seulement deux mois d'emprisonnement et dix de sursis.

Deux ans, voire moins. Il y survivrait, d'autant que l'avocat qu'on lui avait commis d'office et l'expert psychiatrique avaient affirmé d'une même voix que son « discernement n'avait pas été aboli, juste altéré ». En somme il n'était pas fou et cette seule pensée suffisait à le rassurer. Ne pouvant plus rester dans le département, il devait par contre réfléchir

au plus vite aux différentes options qui s'offriraient à lui une fois libéré.

DEUX ANS PLUS TARD

À sa sortie de prison, William était transporté et transformé. Il venait de passer les deux années les plus passionnantes de son existence. Les différentes personnalités qu'il avait rencontrées et les innombrables histoires qu'il avait entendues de la bouche des prisonniers l'avaient toutes excité. À part peut-être celles du pédophile de l'aile ouest. Jamais il ne s'en prendrait à des gosses, lui. Mais il se souviendrait toute sa vie de l'histoire du mec qui avait dépecé sa femme, encore vivante, parce qu'elle l'avait trompé, et de celle de ce fonctionnaire Strasbourgeois qui avait carbonisé l'un de ses collègues avant de planquer son corps dans la cave d'un immeuble de cité. Et ce type dans l'Héraut qui avait réussi à tuer trois gonzesses sans se faire prendre, avant qu'un voisin trop curieux ne découvrit leurs os dans un puits ! Et tous ces crimes en série sur lesquels ses voisins de cantine étaient intarissables et dont lui-même n'avait jamais entendu parler ! Ces mecs étaient à l'origine de véritables hécatombes. Des dieux, en somme.

Malgré sa mauvaise mémoire, William avait retenu quelques noms et il avait même appris de nouveaux mots de vocabulaire, ce qui n'était pas pour lui déplaire : Ed Kemper, Californie, « anthropophage » et « nécrophile », assassin d'étudiantes prises en stop, John Wayne Gacy, Chicago, trente-trois adolescents, Gary Ridgway, quarante-huit meurtres avoués, Randy Kraft, Los Angeles, enfance sans histoire, trente-sept meurtres sur soixante et un planifiés, Henry Lucas, au moins cent cinquante et son amant Ottis Toole une bonne centaine, sans compter les noirs. En fait tous ces gars avaient réussi là où lui avait échoué. Non pas parce qu'il s'était fait prendre, mais parce que cela avait eu lieu avant même qu'il n'eût pu achever ou plutôt commencer son oeuvre. Il se promit que la prochaine fois il s'y prendrait autrement.

Primo ne s'en prendre qu'à des inconnus. Le pointeur de l'aile ouest lui avait donné plusieurs tuyaux pour bien faire, pour repérer sans se planter les meilleures victimes, c'est-à-dire les plus faibles : « tâche de n'jamais t'faire repérer. Faut t'fondre dans la masse. Dégote-toi une piaule, une bonasse, un taf peinard : chauffard de car, plongeur ou ouvrier. Ensuite tape chez les vioques, les femmes seules ou les putes. Évite les grandes gigues et les grosses. Ah oui, j'oubliai, quand tu pars en chasse, regarde bien ceux ou celles qui marchent dans la rue les yeux baissés, ceux qui n'ont pas leurs bras et leurs jambes synchronisés ». Une démarche « asynchrone » qu'il disait était l'un des meilleurs signes de faiblesse à exploiter. Deuxio, arrêter les cocktails sud-africains qui lui mettaient la tête en vac. Tertio, être moins sadique parce qu'au final il avait perdu trop de temps à jouer avec sa poupée. Or non seulement sa mère lui rabâchait que les garçons ne jouaient pas à la poupée, mais elle répétait souvent que le temps était ce qu'il y avait de plus précieux sur cette Terre. Citant Bouddha, elle ajoutait même dans son infinie sagesse que « le temps est grand maître, le problème est qu'il tue ses élèves ».

Méditant cette bonne parole, Will se roula une clope. Une phrase lui vint alors en tête : "Better luck next time".



© 2012 Damien Moërman Tous droits Réservés.

Progressif

Noël Boudou

CHAPITRE 1

Où suis-je ?

Pendant deux, trois secondes le lieu m'a très vaguement rappelé quelque chose. Pendant une seconde, peut-être un peu moins j'ai même su avec certitude où je me trouvais et ce que je pouvais bien faire ici mais très rapidement, trop rapidement, tout s'est effacé jusqu'à ce que je ne sache plus rien.

Et qui pouvait bien être ce type qui me regardait de travers avec l'air de se demander, lui aussi, ce que je foutais là ? Comme une sensation de déjà-vu, comme un rêve qui vous échappe dès le réveil, mes souvenirs et ma certitude se sont envolés. Le doute et l'inquiétude se sont installés.

Le réveil est difficile mais pas impossible, il lui semble loin, très loin et il sent qu'il y arrive mais lentement comme s'il avançait de trois pas pour reculer de deux. Ses yeux finissent par s'ouvrir sur la réalité, sur la chambre qui lui paraissait si effrayante dans ses rêves. Dans sa chambre la lumière est agréable, douce, indirecte, réfléchiée par des miroirs. La lumière est réfléchiée, pensée, pour ne jamais se réveiller dans le noir, pour ne jamais se sentir agressé par la luminosité en ouvrant les yeux le matin. Il se rend dans la cuisine et fini de préparer son petit déjeuner. Sa femme (sa petite amie en fait) a tout mis en place avant de partir travailler, vers six heures du matin. Sa tasse rouge est posée sur la table avec la petite cuillère assortie et deux sucres, le café est prêt à couler, il n'a plus qu'à appuyer sur le bouton. Lui ne doit jamais rien commencer, son petit déjeuner est toujours à moitié prêt, ses vêtements sont sortis depuis la veille prêts à être enfilés, le gel douche est ouvert, son rasoir et sa mousse à raser sont sortis du placard. Jamais, il ne commence jamais rien, cela lui est insupportable. Rien que l'idée le perturbe. Il ne doit pas commencer. Il ne doit pas commencer à y penser. Rien de brutal, de catégorique, de radical ne doit se produire dans sa vie, tout doit être progressif.

Pour ne pas commencer à être marié il n'a jamais épousé sa petite amie. Pour ne pas commencer à être diplômé il n'a jamais terminé ses études. Le pire pour elle (sa petite femme, contraction de femme et petite amie) est que pour ne jamais commencer à être père, il n'a jamais déclaré être le père de son fils de quatre ans.

Ne voulant pas commencer à être malade, il n'a jamais commencé de psychanalyse.

Les premiers temps elle avait bien essayé de le raisonner, de parler avec lui, de tenter de comprendre, de lui faire comprendre, mais ses efforts avaient été aussi vains que de donner des coups de pieds dans la muraille de Chine pour la faire tomber. L'amour avait été plus fort que la peur d'affronter toute sa vie les psychoses de l'autre. Elle s'était, bien entendu, inquiété de l'aversion de son homme pour les commencements quels qu'ils soient mais il lui avait dit un jour : « Si je ne commence pas à t'aimer, jamais je ne pourrais m'arrêter de t'aimer. Tu n'as aucun souci à te faire. » Cette phrase lui avait tourné dans la tête pendant des semaines entières, elle avait finalement pris le parti de n'en retenir que ce qui l'arrangeait. « Jamais je ne pourrais m'arrêter de t'aimer ». Depuis, elle consacrait chaque jour de sa vie à commencer chaque activité de celui qu'elle aimait. Plus que tout.

Car cet homme malgré tous ses défauts, malgré tous ses troubles plus obsessionnels que compulsifs, cet homme était un homme d'exception. En plus de son étrange beauté, cette beauté presque encombrante, il était doté d'une intelligence phénoménale et d'une culture pratiquement impossible à mettre en défaut. Chaque livre qu'il lisait, elle le commençait pour lui. Elle en lisait les premières pages, le premier chapitre si le livre en était composé et il le finissait, avidement, parfois en quelques heures. Et il comprenait tout, toutes les finesses de chaque histoire. Il retenait tout : chaque prénom, chaque lieu, chaque date, absolument tout était mémorisé, trié et compris par cet esprit qui travaillait

constamment. Trié car il savait instinctivement si tel évènement, tel détail, était fiction ou réalité. Il ne commençait pas à comprendre une histoire, il la comprenait tout simplement.

Il s'installa dans le salon et continua le livre qu'elle avait commencé la veille pour lui. Il prit la télécommande de la chaîne hi-fi sur l'accoudoir de son fauteuil et remonta le volume, ce matin elle avait lancé la lecture d'un de ses albums favoris, l'avait mis en boucle et avait baissé le son au maximum. Il n'eut plus qu'à remonter le volume pour qu'un refrain du monstrueux dernier album de Tool ne résonne dans la pièce. Il ouvrit son livre où elle s'était arrêté de lire pour lui et avait glissé le marque-page, « Chapitre 2 ».

CHAPITRE 2

Le regard du sale type ne flanche pas, il me fixe toujours de ces yeux froids. Jamais je n'ai vu des yeux d'un bleu aussi clair, profond, dérangeant.

Mes yeux à moi parcourent la pièce autour de moi et transmettent les informations à mon cerveau qui essaye de relier tout ça à des souvenirs enfouis, en vain. Je ne sais toujours pas où je suis. Chaque fois que mon regard se pose sur le sale type de l'autre côté de la pièce, il me fixe jusqu'à ce que je détourne les yeux. Il se contente de me fixer, ne m'adresse pas une parole, juste son regard. Glacial. Glacial et perdu.

Il lu quelques pages puis posa le livre sur l'accoudoir du canapé, quelque chose clochait avec ce bouquin, il s'y remettrait un plus tard, comme il avait l'habitude de le faire après sa toilette. Il était impatient que sa petite femme rentre dans l'après-midi, aujourd'hui n'était pas un bon jour. Il aurait pu l'appeler au boulot et lui parler un peu mais premièrement, il ne voulait pas qu'elle s'inquiète pour lui, deuxièmement, il n'avait jamais composé un numéro de téléphone de sa vie et n'avait pas l'intention de commencer aujourd'hui. Ne surtout pas commencer. Jamais.

Chaque matin avant de partir, sa petite femme branchait l'aspirateur, le mettait en marche et le débranchait aussitôt, de sorte qu'il n'ait plus qu'à le brancher et puisse finir de le passer dans les endroits qu'elle avait laissés pour lui, une partie de chaque pièce dans la maison.

Là aussi quelque chose clochait, la partie de la chambre de leur fils que sa petite femme était censée avoir aspirée la veille était souillée de miettes, s'il voulait nettoyer cette chambre, il n'avait d'autre choix que de commencer à la nettoyer et cela le mettait dans tout ses états. Il débrancha l'aspirateur sans l'éteindre, poussa l'appareil dans un coin de la pièce et sorti en prenant bien soin de fermer la porte derrière lui. En passant devant leur chambre à coucher il jeta un coup d'œil au réveil, 9h30, la journée ne faisait que... Dans la cuisine il se servit une nouvelle tasse de café et constata que la poubelle avait besoin d'être vidée. Vider les poubelles faisait partie des tâches qu'il pouvait accomplir, ce n'était que la fin d'un cycle qui débutait lorsqu'on mettait un sac vide et commençait à le remplir, ce qu'il ne faisait jamais bien entendu. Peut-être allait-il devoir sortir le bac bleu cet après-midi, ou bien était-ce le vert ? Mardi le bleu, jeudi le vert. Quel jour étions nous aujourd'hui ? Ce genre de trou de mémoire arrivait à tout le monde mais ne durait en général que quelques secondes, le temps de se reconnecter à la réalité. Les quelques secondes se transformèrent en quelques minutes mais rien ne lui revenait. Un coup d'œil au calendrier ne l'aida pas beaucoup, il y avait bien trop de choix, on pouvait aussi bien être le jeudi 4 mars que le lundi 18 juin, pour ce qu'il en savait... Surtout ne pas commencer à paniquer. Paniquer n'avait rien de terrible en soit, commencer à paniquer pourrait s'avérer catastrophique. Il fallait qu'elle rentre rapidement, coup d'œil à l'horloge sur le mur de la cuisine 9h45. Elle ne rentrait habituellement pas avant 14H30, jamais il ne pourrait attendre son retour. Il pourrait passer la voir, les amis de ses collègues passaient régulièrement les voir mais lui ne l'avait jamais fait et il ne pouvait commencer maintenant.

Il décida donc d'essayer de se calmer et d'attendre en buvant un nouveau café. Sa patience ayant des limites, il jeta un nouveau coup d'œil à l'horloge, 9H48. Il bondit hors de sa chaise se prit la tête dans les mains et se mit à tourner en rond. Il devait trouver un moyen de faire passer le temps plus vite.

Lire ! Mais bien sur ! Pourquoi l'idée ne lui était-elle pas venue plus tôt ? Les gens le disaient constamment, en lisant on ne voyait pas le temps passer. Il ne pouvait pas regarder la télé car celle-ci n'était pas allumée, mais un livre était commencé pour lui, il l'avait laissé dans le salon. Il sortit de la cuisine en évitant de regarder l'heure et alla récupérer

son bouquin.

CHAPITRE 3

Ce type me fout les jetons ! Je décide de braver le sort et lui adresse un sourire, il me répond aussitôt par un petit sourire en biais, un petit sourire magnifique, narquois à souhait. Un sourire à la Humphrey Bogart. Grâce à ce tout petit sourire mes souvenirs commencent à se réveiller, un réveil difficile mais pas impossible. Par bribes je me reconnecte au présent. Je jette un regard circulaire à la pièce autour de moi, baisse très légèrement les yeux et jette un regard sur moi-même. Mes mains tiennent un objet fermement, un objet épais et souple, un livre. Je lis le titre, American Psycho de Bret Easton Ellis. Sans que je sache pourquoi ce titre me dérange, ce bouquin me dérange. Un marque page est glissé dedans au chapitre 3. Je relève les yeux, la pièce n'est pas si grande que ça tout compte fait et elle m'est vaguement familière.

Et soudain il sait, il sait pourquoi ce bouquin le dérange à ce point, ce bouquin qu'il serre tellement fort entre ses doigts que ses phalanges en deviennent blanches. La raison est maintenant terriblement évidente, sa petite femme n'a pas lu le premier chapitre de ce livre. Elle a sûrement du ouvrir ce livre et en parcourir les premières pages et le sujet l'a troublé. Le sujet l'a perturbée à tel point qu'elle en a oublié de commencer à passer l'aspirateur dans la chambre de leur fils. Elle a glissé le marque page après le premier chapitre comme si de rien n'était mais elle n'a pas lu ce chapitre. Sans doute en avait-elle deviné le sujet ou bien avait-elle entendu parler de ce livre dont le thème principal ne lui était que trop familier, la schizophrénie, ce trouble terrifiant qu'elle côtoyait chaque jour, avec lui. Elle avait voulu s'en épargner la lecture car elle souffrait suffisamment de la maladie de celui qu'elle aimait.

CHAPITRE 4

Cette pièce m'est familière pour deux raisons. La première étant que je suis ici chez moi, la deuxième, que cette pièce est reconnaissable entre mille par l'immense miroir qui la décore. Cette lubie étrange de ma petite femme lorsque nous avons emménagé dans cette maison.

Mon regard se pose à nouveau sur le sale type au regard glacial, mon regard se pose à nouveau sur mon reflet et je me reconnais enfin.

Je sais où je suis et ce que je fais là. Mais pour combien de temps ?

L'inexistant

Odile Woesland

À chaque fois que je prends le bus 26, je la guette. Je sais qu'elle monte à l'arrêt Louis Blanc et qu'elle descendra à Gambetta. Je le sais. Je la suis. C'est comme un paysage connu que l'on aime traverser parce qu'on se sent chez soi. Elle ne me fait pas peur. Elle porte l'uniforme de l'ordinaire, masque ses émotions quand il le faut, a le sourire d'une hôtesse de caisse, les yeux larmoyants qui évitent la contravention. En général, elle voyage sans ticket. Elle ne composte pas. Elle tend rapidement une vieille carte orange au conducteur qui ne vérifie pas si elle est en court de validité. C'est sûr, il ne peut être qu'intrigué par son accoutrement. Elle tire derrière elle un cabas à roulettes débordant de peluches et de poupées. Elle les appelle ses enfants. *Allez, on se dépêche, allez.* Quand le conducteur la reconnaît, c'est son copain - il lui demande des nouvelles de la petite famille. Elle lui répond que ça pousse, ça grandit tranquillement, mais que bientôt, quand les enfants seront grands, faudra qu'elle en achète un autre, un autre cabas à roulettes, avec d'autres peluches, et d'autres enfants.

Souvent, je la laisse s'asseoir en face de moi comme si elle était mon reflet, comme si j'étais son hôtesse accueillante, comme si nous étions des amies, de vraies amies. J'aime bien sa manière furtive de repérer les passagers du bus, de vérifier qu'on l'a bien vue, qu'elle est encore jolie, qu'elle plaît, qu'elle pourra réciter sa leçon, que tout le monde l'entendra et qu'elle sera au centre de ce monde. Elle sort du cabas trois de ses enfants avec un geste d'attention pour chacun. Il y a Bébère, l'ours jaune, à qui il manque un œil, Happy, pierrot lunaire en porcelaine, et Ninon, la poupée qui chante *Sur le Pont d'Avignon*. Elle les assoit sur mes genoux et leur demande de se taire. Bébère, le borgne, fait la moue. Ninon dit oui avec le cœur, je veux bien t'écouter. Happy se plaint de la pluie, et *pourquoi que le bus s'arrête tout le temps ?* Attention, Maman explique, alors on tend l'oreille : « Les feux rouges, c'est pour empêcher les hommes d'avancer, comme ça, ils se racontent des histoires ». Les enfants n'ont pas l'air convaincu, mouais, ça reste à voir. Ici, c'est pas un feu rouge, c'est l'arrêt Jaurès. Tant pis ! Maman a des choses à leur dire, et même si c'est une menteuse, chut, on se tait, on écoute ! Je l'écoute, moi aussi, je me laisse emporter par son déferlement de mots qui me liquéfie, je suis comme un torrent à sa poursuite.

D'une voix forte et magistrale, elle nous conte ce qui la presse et déborde d'elle :

« - Il était une princesse qui rêvait de rencontrer l'amour. Elle l'attendait si ardemment qu'elle préférerait se l'inventer pour ne pas ternir son idéal. *Réalité, ô réalité, quand tu nous caches ton chaos !* Cet amour avait les traits d'un prince de la nuit tel un guerrier, brave et courageux, prêt à mourir en héros pour ses beaux yeux. Dans sa chambre vide, il ne penserait qu'à elle, à elle seule. Sur son grand lit blanc, il ne rêverait d'elle, que d'elle seule, et lui dessinerait des lettres enflammées. »

Sa tirade terminée, elle se penche vers ses enfants, impassibles :

« - Je peux vous le prouver ! »

Pendant qu'elle farfouille dans son cabas à roulettes, Ninon, Happy et Bébère tombent par terre. Un vieux monsieur en pardessus gris, un peu ahuri, m'aide à les ramasser. Pour elle, je le remercie vivement. Il me demande si je n'ai besoin de rien. Je lui réponds que tout va bien, qu'elle est juste émotionnée en ce moment.

« - Vous comprenez, ce matin, elle a reçu une lettre d'amour. »

D'ailleurs, je la vois cette lettre. Je brandis soudain un papier blanc cassé dont le contour a été noirci à la bougie pour lui donner un aspect parchemin. Le vieux monsieur ne cherche pas à comprendre. Arrêt Secrétan.

« - Je descends là, dit-il.

- Dommage, dis-je, vous n'entendrez pas les mots d'amour que son prince lui a écrits, à elle, pour elle seule, et que moi je connais. »

Il hausse les épaules comme si le monde devenait fou. Elle éclate d'un rire tonitruant, presque grossier :

« - L'enfer !!! »

« - Ce n'est pas mon propos, dit-il en me cherchant dans les yeux. »

Je ne sais pas qui il cherche, mais je vais lui dire que j'y suis. Arrêt Jourdain. Déjà ? Je n'ai pas eu le temps de compter les feux rouges. Mon cabas à roulettes est resté près du siège à l'avant du bus. Soudain, je me souviens de mes enfants. Je les abandonne toujours quelque part. Pourquoi je ne les entends pas pleurer dans mon dos ? *Ô réalité quand tu me caches mon chaos !* Pourquoi mon *Elle* ne me gronde-t-elle pas, ne me traite-t-elle pas de mauvaise mère ?

« - Attendez, dis-je paniquée au bon Monsieur, je reviens, j'ai laissé mes petits. »

Au passage, je jette à la vieille aux bigoudis mon regard le plus nauséux, c'est le genre de peau décatie à bouffer des poupons. S'il n'y avait personne dans le bus sauf moi, je suis sûre qu'elle me cracherait dessus et qu'elle mangerait ma Ninon.

« - Maman arrive. Maman ne vous a pas oubliés, mes chéris. »

J'entends la vieille s'écrier : « Faut appeler les flics ! »

Je retrouve la maison, la famille est plantée sur le siège. Happy, Ninon, et Bébère sont inertes. Quelques passagers descendent du bus avec un sourire moqueur. Vraiment tarée ? Ça me taraude qu'on puisse croire ça de moi. Je récupère mes affaires et profite du mouvement pour retourner au milieu de l'arène où m'attend le gentil Monsieur. Je n'avais pas remarqué sa peau chocolat, ses grands cils noirs, ses immenses dents blanches.

« - Vous êtes beau, lui dis-je toute intimidée, je vous ai déjà vu quelque part. »

Dans mon dos, la vieille dame haineuse continue de me harceler, de convaincre les autres passagers de me tenir en laisse, je sens d'ici qu'elle épie le moindre de mes gestes. Je suis prête à bondir sur cette ennemie. Mon beau Monsieur fait un signe pour tempérer mon agitation. J'ai envie de le croire. Est-ce possible de l'apaiser ?

« - On agresse mon *Elle* mon *Elle*, dis-je, mais personne ne *La* connaît, personne ne *L'*aime, hormis cet amoureux qui lui écrit des mots doux. - Qui, me demande l'homme en chocolat, c'est qui, elle ?

- Elle, la destinataire de cette lettre, elle, celle qui parle à ma place, celle qui rit très fort, qui sait tout faire, qui s'impose... Faut pas croire que je ne l'aime pas, surtout pas, elle m'en voudrait. J'aimerais juste être un peu tranquille. C'est contradictoire, hein, CONTRADICTOIRE. »

J'articule, exprès, pour qu'il sache que tout s'oppose et que les contraires s'attirent. Le Monsieur me pose une main sur l'épaule, comme un être familial. On est déjà copains ! J'ai envie de m'asseoir sur ses genoux pendant qu'il me lirait la lettre, alors je saurai que c'est lui, mon prince ténébreux.

« - Ca va, ça va vraiment, me demande-t-il avec une voix des îles. »

Oh, dans mon corps, un vent chaud se lève. Il aplanit les dunes de mon désert. J'ai envie de pleurer.

« - Oui, je crois que ça va, j'ai fait des choses qu'il ne fallait pas ? »

« - Rassurez-vous, me dit-il, vous êtes pleine d'énergie, c'est tout... »

Arrêt l'Ermitage.

« - Je dois descendre. »

Je ne veux pas qu'il parte. Je ne veux pas qu'il m'abandonne. Si vite... Si tôt dans la journée...

« - Je suis désolé, mais je ne peux pas rester.

- Je vous prépare un bon petit plat, si vous voulez, mais ne partez pas. »

Les portes du bus s'ouvrent. Je m'accroche à ses épaules. Il saute, mon léopard, déjà, il change de branche. Je hurle :

« - Ne me laissez pas toute seule. »

Les portes claquent. Des gens me poussent. Je me rue sur mes affaires et me tapis dans le coin contre la rampe. J'éclate en sanglots. Une maman vient d'arriver avec en main une petite fille qui me tire la langue. Je la gifle. Mes enfants, eux, sont toujours polis. Ninon se met à chanter seulement quand j'appuie sur le bouton. Pas comme cette peste qui braille maintenant. La Maman me crie dessus :

« - Oh, mais qu'est-ce qu'il vous prend ? On n'a pas idée de frapper un enfant ? Je vais porter plainte contre vous. »

La vieille dame est encore là, elle descend au terminus *Cours de Vincennes*, j'en suis sûre, elle veut assister au spectacle gratis :

« - Qui a un téléphone portable ? Le 17, en urgence. »

La Maman continue de tempêter. Je ne comprends RIEN de ce qu'elle dit. Je ne sais pas si elle parle ma langue ou une autre. Des passagers se plaignent, pas possible de voyager tranquilles, impossible, toujours dérangés par des abruties

de mon espèce. Je reste en boule. Dans mon ventre, j'entends que ça gargouille. Je l'entends, je sens qu'elle revient, que le vent chaud l'a réveillée, qu'elle a vaincu l'inaperçu, j'entends qu'elle est prête à sourdre de moi comme une ogresse qui avale mon dernier neurone récalcitrant. Elle me lève, comme un pantin.

« - Réveille-toi, dit-elle, allez, hue dada, hue dada... »

Elle prend Bébère, Ninon, et Happy, les secoue par les jambes. Des grands gestes qui viennent frapper la gamine et sa mère qui braille maintenant toutes les deux. Elle force le passage jusqu'à la vieille dame et lui donne un coup de boule dans le thorax, elle se déchaîne en hurlant des cris de guerre, elle pousse avec ses fesses un homme contre la vitre du bus, ça crie de partout, les passagers s'entraident pour la retenir, l'un une jambe, l'autre un bras, elle les fixe du regard, un blanc, puis ricane de plus belle. Déstabilisés, ils lâchent prise, elle en profite, un grand coup de talon, ça fait mal, le coup de sabot, allez on recommence.

« - Hue dada, sur le cheval ! »

Planète Gambetta. Des hommes en bleu et vert, agents de sécurité, grimpent dans le bus. Ils l'immobilisent immédiatement. Elle finit par s'assagir.

Je comprends qu'ils veulent quelque chose d'elle, c'est sûr, pour m'avoir ballottée comme ça dans tous les sens. Mais, je n'ai rien. RIEN. Hormis mon cabas à roulettes et mes enfants sans vie. Rien. Ils veulent quelque chose de moi. Je tends ma lettre, ça ne les intéresse pas, ça n'intéresse personne, et personne ne cherchera avec moi, mon amoureux qui s'est enfui dans la ville. Ils sont pressants, mais je ne comprends pas ce qu'ils veulent. Ils me disent plein de trucs mais je ne parle pas le playmobil. Ils me lèvent violemment, m'arrachent à mes enfants, déchirent ma lettre, et me sortent du bus, je descends sous leurs yeux à tous. Ils me plaquent à terre sous leurs yeux à tous, du sang coule de mon nez. C'est mouillé. Je reconnais que c'est mouillé, c'est comme quelque chose de brillant, des petites étoiles que j'ai déjà vues, qui me colorent les pupilles quand je ferme les yeux, je baille, fatiguée. Je voudrais ne plus être ici. Quelque part, oui, je voudrais être ailleurs, au chapiteau des lumières. Oranges et bleues, comme des lampions dans ma nuit. Il n'y a pas de bus 26 pour l'ailleurs des poètes et des amants perdus. Je le sais bien. Si tout cela n'était qu'un mauvais rêve... C'est tellement flou dans ma tête. Dis-le moi, toi, si cet ailleurs existe. S'il n'a pas disparu...

Le SONGE et L'existence

zoran clamence

L'œil flapi, absorbé par le levant, j'attends, désespérément, la représentation du jour. Il m'arrive régulièrement de contempler la rixe quotidienne qui se perpétue ici, là, partout. De coutume, je m'exalte rapidement devant ce spectacle et puis je gagne mon lit. J'admire l'obscurité qui se débat, qui s'essaie, qui se risque, qui brave vaillamment la clarté du naissant. Toutes deux, arrogantes et dédaigneuses, se toisent, se défient, se provoquent et se narguent. La joute obstinée ne semble, durant quelques instants, trouver de fin. Je divague un moment et l'image d'une estampe libertine se dessine. Comme une lithographie aux allures tendancieuses. L'élucubration d'un coït sauvage, pervers et dépravé. L'amour sauvage du jour et de la nuit. Je me plais à voyager au grès de l'illusion. Comme le gamin songeur qui crayonne dans les cumulo-nimbus. Mais finalement, la querelle entre le jour et la nuit a moins la gueule d'un accouplement salace qu'un différend politique ; À toi. À moi. Chacun son tour, on régnera. Et cætera. Je me plais à divaguer sur la moindre idée. Puis, brusquement, la réalité me rappelle.

Et une nouvelle extravagance me saisit. Et si le jour n'avait ni fin, ni commencement ? Et si un matin à l'aube, l'obscurité, tenace et entêtée, désireuse de l'emporter, venait à triompher ? Et si le soir au couchant, la clarté, sur le modèle de dévotion de son ennemie jurée, ne laissait à jamais le jour se coucher ? Mais, tout à coup, alors que la crainte m'envahit, la nuit se désiste, préférant se détourner de l'affront. Et je l'admire. Et je l'observe. Elle, qui abdique et renonce à ses positions. Elle, qui se courbe. Elle, qui se plie à la volonté du concurrent. Elle, qui s'efface en toute abnégation. Elle prendra sa revanche, c'est sûr, ce soir, au ponant, auprès de celle qui, des lieux, s'empare prestement.

Et l'autre, la victorieuse, de sa lumière bâclée, qui se voudrait des airs de couchant sur le large, ordonne au monde des vivants de se bouger, de se mouvoir, de prendre vie. Je me remets en marche, je m'actionne à nouveau, je semble en faire partie.

J'ai, une fois encore, cédé à la nuit, à son entrain. j'ai trainaillé aveuglément dans les ardeurs de la ténébreuse, je crois même pouvoir dire que je lui ai sucé le sein. J'ai battu le pavé, j'ai sillonné l'enchevêtrement. J'ai parcouru les troquets et j'ai palabré le passant. Je ne sais dire non à cette velléité pernicieuse qui m'entraîne constamment. Mais, alors que je contemple la vigueur névrosée du matin, je perçois une démarche veule dans le méandre urbain, je me fascine un instant, je m'intéresse pleinement, car ce pas gauche dans la rutilance n'est autre que le mien. Sensation inexplicable que de se voir marcher. Le Moi ne comprend pas. Le surmoi est largué. Il ne reste que le Ça pour pénétrer l'ambiguïté.

Je ne suis qu'à quelques pas derrière lui. Il déambule tel un rêveur, curieux, attentif, voyeur. Le duplicata est à s'y méprendre ; l'imitation de qualité. Et le voile se lève. Je retrouve mon frère, de quelques instants mon puiné.

J'use du temps à ses côtés, et heureux de le trouver, j'y perds la matinée. Le froid qu'on s'est jeté, qui nous a séparé, voilà quelques années ne s'est, semble-t-il, pas dissipé. Je le sens très bien derrière les apparences. Mais on s'oblige, on se contraint.

On évoque, on repense ; on retrace, on se souvient. On joue de ces fâcheuses réminiscences qui, effritées par le temps, raniment nos instants. On questionne le révolu, on jubile de ces souvenirs communs, on bataille avec les mots de ce qu'hier était. Et en définitive, on brasse beaucoup de vent.

Sans même m'en rendre compte, on a gagné ma porte. Je l'invite à entrer. Il décline poliment, une affaire semble urgente. Il m'assure d'une prochaine fois. Je souris niatement. Et il disparaît.

Je n'ai pas encore franchi le seuil, qu'elle vocifère déjà ; ma mère. Elle est si belle dans sa colère. Elle aimerait bien savoir où la nuit m'a encore entraîné. Je ne sais pas trop quoi répondre. Vaut-il encore mieux qu'elle l'ignore. Elle, qui cherche explication à ma situation. Il semblerait que je sois un irresponsable. Je ne serai, paraît-il, jamais prêt pour vivre seul. Je suis obsédé par tout ce qui n'a pas attiré avec la réalité. La moindre odeur, la moindre image, et hop je décolle.

Alors que j'ose m'extasier sur cette matinée inespérée, elle ne cesse de me répéter, qu'il me faut refouler cette idée, car depuis longtemps désormais, mon frère a trépassé.



*La complexité du dialogue- Acrylique sur papier 200g/m2, 24 x 32 cm
© 2011 Fabien Le Bihan. Tous droits Réservés.*

Gémellité

Jean-Pierre Desthuilliers

Quel est cet Autre en moi qui se cache et m'épie
Lové tel un serpent figé entre deux songes,
Attentif à mon geste, et m'observe, curieux
De connaître le sens secret de ma posture ?

Cet autre qui surprend chaque ombre du regard,
Interprète patient des désirs dénudés,
Confident du silence et des mots retenus
Des phrases assemblées jointoyant leurs fractures...

Mon autre indissociable et pourtant séparé
Autonome reflet qui me trompe et m'abuse
En se prenant pour moi et me prenant pour autre,
Mon gémeau compulsif et cependant discret,

Mon double renversant qui a chaud quand j'ai froid,
Qui semble être joyeux de mes mélancolies,
S'amuser de mes peurs et craindre mes amours,
De notre altérité qui donc tient la balance ?

Nous sommes toi et moi comme lune et soleil,
Comme clair et obscur sur le cadran des ombres,
Comme pair et impair à l'échelle des nombres,
Nous sommes je noués d'inextricables liens.

Suis-je quand ma nuit vient, et que ton jour se lève,
Cet autre au fond de toi qui se love à son tour,
L'inconnu de ton rêve, et la réminiscence
De mondes incertains peuplés d'autres désirs ?

Autre intime et muet, geôlier de tes vœux,
Aux tréfonds de toi-même épris de ta parole
Au point de m'imposer à moi-même silence
Qui suis-je, à te rester fidèle, et cependant

Jaloux de ton destin s'il traverse le mien ?
Ô mon autre dis-moi dis-nous pourquoi nous sommes
Tous deux si différents, et si proches, que nul
Ne voit que notre couple engendre nos deux moi ?

Vanille

Lyz Maddox

Et voilà ! Premier jour dans la vraie vie. Je fais le saut de l'ange pour soi-disant grandir. Et il faut être franc, je n'avais rien vu venir. Je regardais à peine défiler les années et les journées commençaient quand le soleil était à son apogée, me traînant en cours.

Les nuits rythmaient ma vie d'une musique que j'aimais par-dessus tout. Ce fut toujours un moment agréable à mes yeux : l'obscurité, les sorties nocturnes et toute cette intimité qui s'installe dès que la terre tourne le dos à l'astre de vie. J'étais un enfant de la nuit, habitué à la fraîcheur et aux étoiles. Mais tout a basculé d'un coup. Ça n'est pas arrivé tout doucement. Ça m'a claqué en pleine face et autant dire que c'est foutrement douloureux. C'est comme lorsque l'on est enfant. On est sur une balançoire, basculant rapidement en tentant de toucher le ciel avec nos pieds et alors qu'on croit voler, deux mains se plaquent dans notre dos et paf ! Le choc brutal de la réalité. À genoux face contre terre, on vient d'atterrir.

Je ne suis plus un enfant mais le choc n'est pas plus doux pour autant. Je suis arrivé ce matin devant l'immeuble où se trouve mon nouvel et premier appartement. C'est vraiment beau, il n'y a rien à redire : style ancien et typiquement français, très classe et bien entretenu. Mais quelque chose me retient dehors. Mes pieds semblent avoir fusionné avec le bitume et mes yeux sont rivés sur la fenêtre qui est à coup sûr celle de ma chambre.

J'avais ma petite vie bien à moi avant et tout commence à me sembler effrayant. Plus encore, c'est ma future solitude qui me pèse déjà. Je suis fils unique et ai toujours eu beaucoup de liberté, d'espace et d'indépendance. Cependant je savais que je n'étais pas seul.

Là, si.

Je vais entrer dans cet appartement et me retrouver face à moi-même, sans personne d'autre. Il faut bien se lancer à un moment ou un autre. Alors je remets mon sac sur mon épaule et monte les marches en bois jusqu'au deuxième étage, arrivant devant une grande porte. Je fais rouler la clef dans ma main quelques secondes avant de me décider à la glisser dans la serrure. Un dé clic se fait entendre et pour la première fois je vois mon « chez moi ». Ça fait sacrément bizarre. Les murs arborent une teinte entre le beige et crème, les meubles et le plancher sont en bois clair. C'est beau et lumineux.

Je me sens tout de suite bien ici et m'assieds sur le canapé beige foncé, m'enfonçant dans le moelleux du dossier. Un sentiment de plénitude s'enracine en moi. Et c'est venu de suite, contrairement à ce que je pensais. Je regarde les meubles d'un coup d'œil puis arpente les deux autres pièces : chambre et salle d'eau. Le lit est attirant. C'est bien la première fois que j'utilise ce mot pour parler d'un meuble ou d'un objet mais c'est mon unique ressenti. Étrange fusion entre un lit une place et deux places, coincé dans un angle. J'ai toujours aimé les lits à baldaquin même si je n'en ai jamais possédé. Je trouvais simplement ça sympa dans les films, sans avoir l'idée de m'en procurer un.

Cet appartement a été une véritable affaire pour moi. Loué avec tous les meubles, disponible de suite et à un prix plus que raisonnable malgré le quartier de la capitale où je me trouve.

À ce que j'avais compris, bien que l'agent immobilier ait tout fait pour éviter le sujet, une jeune fille avait habité ici avant moi et était partie subitement sans jamais donner de nouvelle. Laisant tout les meubles lui appartenant.

Je m'allonge sur le lit, m'enfonçant dans le matelas comme dans un bain de coton soyeux et repense à tout ça. Chaque meuble, chaque pièce a vécu avant que je n'arrive. Tout ce qui m'entoure a un passé alors que moi je me lance dans un futur présent. Jusque-là j'étais en pleine forme mais, étrangement, je sombre rapidement dans un profond sommeil. Des boucles blondes chatouillent mon visage et alors que j'ouvre les yeux, c'est pour me noyer dans deux yeux d'un vert acide. Un petit rire cristallin et envoûtant retentit et je me réveille, presque en sursaut. Le radio-réveil affiche

vingt-trois heures mais ma montre dix-neuf. Tout ne semble pas être bien réglé ici. Quoiqu'il en soit, je viens de dormir pendant plus de trois heures et il est temps que je me lève, afin de prendre possession des lieux à mon tour. Je passe encore deux heures à ranger mes affaires. Déballer mes sacs. Et malgré mon travail, je ne vois que son visage alors que son rire tinte encore à mes oreilles. Le propre des rêves est bien sûr de nous paraître vrais mais cette fois c'est différent : je l'ai sentie, je l'ai vue et si un colocataire partageait ce lieu avec moi je lui ferais passer de ma chambre au salon, afin qu'il témoigne de l'odeur de vanille qui emplissait l'air près de mon lit et qui, à coup sûr, n'était pas là quelques heures auparavant.

Demain c'est mon premier jour à la faculté, et en attendant sans impatience ce jour je m'allonge de nouveau sur le lit quand la porte d'entrée claque. Je me souviens l'avoir verrouillée et sursaute. Le courage n'est pas la qualité qui saute aux yeux quand on me voit et je n'ai pas très envie d'aller jouer les super-héros. Bien que l'idée qu'il y ait quelqu'un m'effraie d'autant plus, je pose doucement mes pieds sur le plancher et marche à pas de loup jusqu'à la salle principale. Une odeur de vanille emplit les lieux et je souris tout en réalisant que ce n'est pas normal. La porte est fermée. J'ai dû rêver.

La journée a été des plus ennuyeuses : prendre en note l'emploi du temps, mentir à mes parents en leur disant qu'ici tout va bien. Je rentre seul, soulagé que les dix-huit heures soient passées mais me stoppe de nouveau devant ma porte, elle est entrebâillée. Je pose une main mal assurée sur la poignée et pousse doucement, évitant de la faire grincer. Une jeune fille de mon âge est assise sur le sofa. Les jambes croisées, elle lit un de mes livres préférés. Je ne sais pas comment réagir, pose mon sac et referme la porte, attirant son attention.

- Excusez-moi, mais... Vous êtes chez moi, là.
- Oh! Pardon. Je ne voulais pas te faire peur. C'est toi qui as repris le bail ?
- Oui. Vous êtes la femme qui habitait ici avant ? Celle qui est partie sans plus donner de nouvelles ?
- Hum, oui. Je ne pensais pas qu'il serait loué, je venais simplement chercher le dernier carton qui se trouve à la cave, les meubles je n'y tiens pas mais les derniers effets personnels qu'ils ont emmagasiné en bas, j'aimerais les récupérer.
- Pourquoi n'aurait-il pas été loué ? Il est super. Et oui, oui bien sûr je vais vous retrouver les clefs de la cave.
- Mais hanté.
- Pardon ?
- L'histoire de l'appartement contre une tasse de café ?

Elle lève vers moi des yeux aussi bleus que le ciel, très clairs, qui vont si bien avec la pâleur de ses cheveux blonds. Je ne sais pas quoi faire. L'histoire d'appartement hanté a aiguisé ma curiosité. Ça tombe bien car je finis justement d'écrire mon premier manuscrit et toute idée est bonne à prendre. Je lui souris timidement, faisant semblant de réfléchir et lance de la façon la plus nonchalante possible :

- Tu vis tout seul ?
- Hum. Oui, malheureusement.
- Tu n'aimes pas ça, hein ?
- Non pas vraiment. Ça me file le bourdon.

Elle rigole doucement, d'un rire charmant et me tend la main pour que je la rejoigne sur le sofa. Je trouve ce geste un peu trop familier pour le peu de temps depuis lequel nous avons fait connaissance mais prends tout de même ses doigts pâles entre les miens, m'asseyant près d'elle. Je suis plutôt du genre timide et maladroit avec tout ce qui ressemble à un être humain et pourtant, je ne ressens pas cette gêne auprès d'elle.

- Tu n'auras plus le bourdon, désormais.
- Pardon ?
- Le bourdon. Tu m'as dit que tu n'aimais pas être seul.
- Oui mais... Où étiez-vous tout ce temps ? Et puis on ne se connaît même pas.
- Je m'appelle Cassandra. Et toi ?
- Euh. Camille.
- Bon et bien, voilà, on se connaît maintenant. Tu veux que je te raconte l'histoire que je t'ai promise pour te remonter

le moral ?

– Ce n'est pas de refus, Cassandra. Je lui réponds avec un petit sourire.

– Je suis partie d'ici pendant deux ans après y avoir vécu deux autres. Je ne supportais plus d'entendre toutes ces voix, ses rires et de sentir ces odeurs. À ce qu'on m'a raconté, ici serait mort un écrivain. Il y a relativement longtemps. Près d'un siècle. Tu sais, c'est un vieil immeuble chargé d'histoire ! L'écrivain aurait été de plus en plus absorbé et obsédé par son livre qu'il serait devenu fou, mourant ici, quelques jours après avoir écrit la dernière page de son roman.

– Eh bien, je n'imaginai pas que cet endroit avait tant de choses à raconter.

– Maintenant tu le sais.

Cassandra et moi avons passé la nuit sur ce sofa. Moi je l'écoutais me raconter tout ce qu'elle savait et, croyez-le ou non, ça faisait un sacré paquet de savoir. Quand je me suis réveillé elle n'était plus là. Il m'a fallu plusieurs minutes pour sortir de l'état somnolant qui me retenait. La journée d'hier n'était qu'un brouillard, un rêve. Au fond peut-être avais-je rêvé cette histoire.

Mais les semaines ont passé et, lorsqu'elle est revenue frapper à ma porte, attisant lentement mon amitié pour elle, je ne l'ai pas jetée dehors.

J'aime sa présence, sa voix, ses rires et ses idées. Grâce à elle j'ai pu doubler mon temps de travail personnel, arrivant à terme de ce que j'espère être mon premier roman. À dix-neuf ans, ce serait tout de même formidable. La fac m'intéresse de moins en moins. Ce fourmillement de vie grotesque d'étudiants hilares dès les premières heures de la journée me fatigue. Je préfère le calme de mon appartement à ces couloirs interminables de lumières artificielles.

Et puis elle est là. Cassandra et moi nous entendons mieux que je ne l'aurais imaginé. Il est près de deux heures du matin et je l'entends arriver derrière moi. Je me retourne et la regarde me sourire. Comme la toute première fois, elle me tend la main et je la prends, la suivant jusqu'au lit que nous partageons à présent. Ses cheveux blonds sur mon visage sentent la vanille, cette odeur obsédante de vanille qui embaume maintenant tout l'appartement. Ses yeux dans les miens puis mon corps dans le sien.

Lorsque je rouvre les yeux, elle s'est endormie et les premières lueurs du jour filtrent à travers les rideaux. On frappe à la porte. Il est tôt. Bien trop tôt pour que j'aille répondre et puis, je ne le veux pas.

Des pas résonnent dans l'escalier, redescendant, puis s'évanouissent chez la concierge de l'immeuble. Un jeune garçon blond aux cheveux soigneusement ébouriffés se retrouve face à une femme d'un certain âge, les yeux encore gonflés par le sommeil tout juste disparu.

– Excusez-moi de vous déranger à cette heure, madame, mais mon ami qui habite ici n'est pas venu à la fac depuis près de deux mois. Il est malade ?

– Le garçon qui a emménagé à la fin de l'été ?

– Oui, il est brun et assez grand. Un peu maigre aussi. Ça vous dit quelque chose ?

– C'est quoi son nom ? Cohen ? Camille Cohen ?

– Ouais.

– Il est sacrément bizarre votre copain. Il y a un bruit pas possible là-haut. À croire qu'ils sont une dizaine. Et pourtant je n'ai jamais vu personne d'autre que lui en descendre ni même y aller.

La femme referma sa porte avant même que le garçon blond n'ait eu le temps de lui répondre. Le dernier mail qu'il avait reçu de Camille lui indiquait qu'il avait trouvé une amie qu'il aimait beaucoup et qu'il ne devait pas s'inquiéter de ses absences. Mais si personne n'était là-haut avec lui, d'où venait tout ce bruit ?

La concierge est montée il y a une semaine, me laissant un petit mot sur la porte pour me faire savoir le passage d'un ami. Autant dire que ça ne m'a pas vraiment intéressé. Mes doigts effleurent rapidement les touches de mon clavier, noircissant les pages virtuelles de mon écran. À chaque mot écrit sur cette page c'est un trop plein de moins en moi. Cassandra m'a beaucoup aidé et ce livre, j'en suis certain, sera génial. Tout ce qu'elle sait sur les lieux, les histoires et légendes, m'a aidé comme jamais. Je dois cependant avouer que j'ai perdu l'attrait du sommeil ainsi que l'appétit. À croire que ce que je me suis moi-même mis à entendre dans cet appartement me ronge. Peut-être avait-elle raison depuis le début. Peut-être ne devrais-je pas rester trop longtemps ici. Juste assez pour finir mon livre et quitter cet endroit hanté.

– Quand penses-tu avoir fini ? Me demande-t-elle en entrant dans la chambre.

- Il ne me reste que la fin. Deux chapitres, je dirais.
- Oh, la fuite ?
- La course poursuite, en réalité.
- Tu as écrit quelque chose de nouveau ?
- Oui. Quand l'homme devient fou il tente de partir, de fuir l'appartement hanté pour échapper à ce qu'il croit être des fantômes mais qui sont en fait ses propres démons.
- Si seulement ici aussi il n'y avait pas de vrais fantômes...
- Ne t'en fais pas, nous partons bientôt.

Je passe la nuit à écrire, de plus en plus vite. De plus en plus. Les pages défilent devant mes yeux comme pour exorciser mon propre esprit. J'ai peur de cet appartement mais je ne partirai qu'une fois ce chapitre, cet ultime chapitre fini. Les rayons de la lune n'existent plus et à mesure que le temps passe, les rires sortant des murs me terrifient à un point de non retour, la lumière vacille et ma tête semble vouloir concurrencer les manèges les plus rapides. Je me sens tomber.

Alors que mon chapitre se termine, je le relis. La nuque brûlante de sueurs froides.

« Et alors qu'il ne pouvait survivre ici, il prit la décision la plus douloureuse qui soit : il quitta l'appartement dont il était devenu dépendant, cramponné à lui comme à la drogue qu'un camé attend chaque jour et martyrisé par ce dernier, comme la victime par son bourreau. Il courut, encore et encore à travers la nuit noire, mais qui peut réellement se vanter de pouvoir échapper à ses démons ? Une piqûre douloureuse lui traversa la gorge et ce fut le noir le plus complet. »

Un homme d'une quarantaine d'années accompagné de sa femme, en pleurs dans ses bras, regardent à travers à vitre d'une cellule sécurisée. Un adolescent, presque un jeune homme, semble si fragile à l'intérieur, les yeux rivés au plafond. Seule chose qu'il puisse voir, ainsi attaché au lit. Il tourne la tête vers le néant et sourit.

- Que s'est-il passé, Docteur ? Demande le père.
- C'est la concierge qui a appelé il y a deux nuits de ça. Il est en proie à de terribles délires. Vous ne le saviez pas schizophrène ?
- La mère étouffe un sanglot, comme si l'on venait de lui annoncer le pire diagnostic qui puisse exister.
- Non. Non, rien de cela. Il a toujours eu de l'imagination et un goût prononcé pour la solitude mais... non. Rien d'autre.
- Camille a perdu près de dix kilos et n'a plus aucune connexion avec la réalité. Il dit vivre avec une jeune fille qui n'a jamais existé, même pas comme ex-locataire de l'appartement ainsi qu'il semble en être convaincu. Il se dit aussi persécuté par les fantômes qui habitent l'appartement où il se trouve.
- Mon Dieu ! Que lui est-il arrivé ?
- Nous allons tout faire pour l'aider, madame. Nous n'avons retrouvé chez lui que ceci, un manuscrit sur lequel il travaillait. Vous devriez le lire...
- Merci, Docteur... répond la mère en se saisissant de la pile de feuilles noircies.
- Encore une chose, il dit sentir en continu une odeur de vanille...

Idylle massacrée

Lynn Behr T.

Par Lynn et *Ted*

Le jeune homme, *un petit avorton ridicule*, sortit de chez lui à 14h37. Il était fort en retard, car sa pause-déjeuner s'était prolongée d'une manière tout à fait désagréable suite à un énième appel revendicateur de sa mère, lui rabâchant une fois de plus son discours favori.

« Mais tu sais mon chéri, tu as trente ans maintenant, il serait temps que tu te trouves une petite femme pour s'occuper de toi. Je ne serai pas toujours là, tu sais. Je n'en ai plus pour très longtemps... »

Comme à son habitude, il avait écouté sa mère radoter, d'une oreille distraite, *en même temps, avec son cerveau troué, il pouvait pas faire autrement ce con*, tout en feuilletant un magazine dit masculin, c'est-à-dire un magazine avec des autos et, dessus, des filles à moitié nues. De temps à autre, il tentait une discrète onomatopée, choisie à peu près au hasard, pour convaincre sa mère de son attention sans faille. Il faut dire qu'il avait compris, depuis le temps, que lorsqu'elle avait une idée en tête, il n'y avait rien à faire pour l'en éloigner, de même que lorsqu'elle avait quelque chose à dire, rien ne pouvait l'arrêter. *Il faut dire que cette grosse vache avait rien foutu de sa vie à part faire chier son connard de mari qui avait quand même fini par capter et s'était jeté dans la tombe de son plein gré, lui, au moins.*

Il avait eu beau essayé de faire comprendre à sa mère que sa pause-déjeuner n'était pas télescopique, et que son chef l'attendait pour une réunion assez importante en début d'après-midi, maintenant, bien sûr, il était en retard et le chef allait encore lui tomber dessus.

Lorsqu'il parvint enfin à l'ascenseur, auréolé de sueur, le souffle court, les portes étaient sur le point de se fermer. Dans un dernier effort, il se précipita vers le bouton sur lequel il abattit la paume de sa main et les portes, obéissantes, se rouvrirent. Il pénétra, au bord de la syncope, dans l'impersonnelle cage de métal ; les portes se refermèrent, et il mit quelques secondes avant de remarquer la jeune fille, petit tailleur court et noir, *bien salope*, qui se tenait à ses côtés. Elle était plutôt jolie, *le genre de fille qui sert qu'à être tranchée dans un local-poubelles*, et lui adressa un sourire compatissant. Il y répondit tant bien que mal, tout en soufflant le plus légèrement possible.

« En retard ? », lui demanda-t-elle avec douceur. Il acquiesça en levant les yeux au ciel.

Puis le silence se réinstalla. Il aurait bien aimé lui parler davantage, *ou la sauter contre la porte*, mais, d'une part, il était fort peu doué pour les prises de contact improvisées, et d'autre part, il n'avait vraiment pas le temps. Dommage. Elle s'arrêta au onzième étage, en le saluant d'une inclinaison gracieuse de la tête, et disparut dans le couloir.

Finalement, la réunion ne s'était pas si mal passée. Le chef n'avait pas pu s'empêcher de plisser les yeux, de l'air mécontent qu'on adresse à un enfant fautif, lorsqu'il était arrivé dans la salle avec dix minutes de retard, mais, somme toute, la réunion s'était bien passée. Les clients avaient finalement signé le contrat, après des heures de négociations bien entendu, rien n'est jamais simple, et il était maintenant enfin libre, à vingt heures passées, de rentrer chez lui en toute tranquillité. *Surtout qu'à cette heure-là sa connerie de mère serait plantée devant le policier du jeudi ou une connerie du genre, donc elle lui foutrait la paix.* La lumière s'était éteinte automatiquement, comme d'habitude, et le couloir était plongé dans le noir. À tâtons sur le mur, il cherchait l'interrupteur lorsque ses mains rencontrèrent une substance douce et moelleuse, au contact humain, qui fut saisie d'un sursaut aussitôt qu'il l'effleura. Un cri s'échappa et le couloir s'alluma. Devant lui se tenait, légèrement effrayée, *la petite pute de l'ascenseur*. Elle avait toujours son petit tailleur noir bien cintré et dès qu'elle le reconnut, un sourire amusé se dessina sur ses lèvres.

« - Alors, vous n'étiez pas trop en retard ?

- Non ça va, merci. »

Il lui sourit en baissant les yeux. Puis après un silence qui lui sembla comme une éternité, il lui demanda :

« - Vous finissez toujours aussi tard ?

- Non. Et vous ?

- Non plus. »

Ils étaient tous deux face à l'ascenseur, qui n'arrivait toujours pas, et un lourd silence s'installa.

Puis, enfin, accompagné d'un bruit très désagréable, il s'ouvrit devant eux. Après quelques politesses maladroitement, ils se retrouvèrent finalement à nouveau dans la cage.

Ce fut elle qui rompit le silence.

« J'irais bien dîner quelque part, vous connaissez un endroit ? »

Il hésita un instant puis se jeta à l'eau :

« Si vous aimez la cuisine chinoise, je connais un très bon restaurant, pas très loin d'ici. »

Elle lui sourit, et les portes s'ouvrirent.

Le restaurant était plein mais, comme il connaissait bien le patron, on leur trouva une place dans un petit coin. *La pétasse* étudiait la carte avec attention, tandis que le jeune *con* admirait ses traits si doux et ses lèvres roses qui semblaient se parler à elles-mêmes.

Ils commandèrent finalement la même chose, un menu C. Puis ils se regardèrent, gênés, en silence.

Lorsque le serveur leur apporta le bouillon et la salade de choux, *il trébucha comme une merde et balança la mixture brûlante sur la tronche de l'avorton*. Mais il s'excusa aussitôt en lui tendant toutes les serviettes en papier qu'il put trouver à proximité. Il s'avéra qu'il y avait eu plus de peur que de mal ; la jeune fille fut alors saisie d'un fou rire incontrôlable, bientôt suivie par le jeune homme, ce qui laissa le serveur interloqué et penaud.

Le dîner continua donc dans la bonne humeur, le petit incident les ayant finalement détendus tous les deux ; ils parlèrent d'eux, de leur vie, de leur passions, *jusqu'à ce que la pouffiasse trouve un cadavre dégueulasse de cafard dans son plat*. Mais à son cri de dégoût, fit écho le rire hilare d'un petit garçon d'une huitaine d'années qui avait visiblement profité de l'incident du bouillon pour mettre en place sa farce, et qui semblait très content de lui.

Remis de leurs émotions, et le dîner terminé, ils décidèrent de poursuivre la soirée dans un petit bar que la jeune fille – cette fois-ci – connaissait, à quelques rues de là. Ils se levèrent en même temps, ce qui les fit sourire, et se dirigèrent vers la porte. *Mais avant d'y arriver, elle évita de justesse la feuille de salade glissante*, oubliée par un nem sur le sol.

Ils marchèrent vite dans la rue, comme pour semer l'infortune qui semblait les accompagner ce soir-là. Puis ils arrivèrent au bar. Il y avait encore plus de monde qu'au restaurant. Ils s'installèrent donc au comptoir, en attendant une table libre. Il lui céda l'unique tabouret et commanda deux coupes de champagne. Un peu pour se faire pardonner, peut-être. Une table se libéra enfin, *mais elle fut prise aussitôt par un couple de vieux complètement bourrés*. Tant pis, l'essentiel était d'être ensemble, après tout. *La pétasse se leva pour aller pisser et il en profita pour s'asseoir un peu sur le haut tabouret de velours, très confortable. Panne d'électricité générale. toutes les lumières s'éteignent, on ne voit plus rien. Panique générale, bousculade, il manqua de tomber de son siège et, aussitôt, les lumières se rallumèrent. Tout allait mieux, sauf qu'on lui avait tapé son portefeuille au passage, plus un rond*. Il chercha partout, sur le sol, autour de lui, *mais impossible de retrouver ce putain de larfeuille*. Après tout ce n'est qu'une perte matérielle, se dit-il, et il n'avait que très peu d'argent dedans, pas la peine de s'énerver. Et puis, au moins, il avait déjà payé le champagne, il n'aurait donc pas le déshonneur de devoir demander à la jeune fille de l'inviter. D'ailleurs elle était en train de revenir vers le bar, *en boitant comme une vieille clocharde*.

« - Que s'est-il passé ? Tu boites ?

- Non, ce n'est rien. »

En fait, elle était au milieu des escaliers quand les lumières s'étaient éteintes, et elle s'était cassé la gueule en se faisant bien mal. Bien fait.

« - Je suis fatiguée, ça t'embête si on remet ça à une autre fois ?

- Non, pas de problème, je comprends. *Surtout que j'ai plus un rond, je viens de me faire piquer mon larfeuille !* »

Ils sortirent donc, déçus de cette soirée qui avait pourtant si bien commencé, mais qui semblait décidément tourner de plus en plus au cauchemar.

« - Je te raccompagne ?

- Non, c'est inutile, j'habite juste à côté.

- Tu es sûre ?

- Oui, merci pour... cette soirée. »

Lorsqu'il se retourna pour la regarder une dernière fois, *un groupe de bonnes petites racailles bien de chez nous venait de surgir au milieu de la ruelle déserte.*

« Hé mad'moiselle ! Mad'moiselle ! »

Elle ralentit en les voyant, et lui accéléra pour la rejoindre.

« - Hé mad'moiselle ! Vas-y, viens, fais pas ta pute !

- Laissez-la tranquille, elle est avec moi.

- Ah ouais ? Elle est avec toi ? C'est vrai ça, mad'moiselle ? »

Ils étaient maintenant encerclés par une dizaine de gros bras, tatoués bien comme il faut, des mecs, des vrais. Pas comme cette lavette d'avorton !

« - Oui, elle est avec moi, laissez-nous passer, on a déjà eu une soirée assez pénible, s'il-vous-plaît.

- Oooooohh, ils ont eu une soirée pénible, pauvres chéris, il a pas été gentil avec toi le monsieur ?

- Si... si... laissez-nous, s'il-vous-plaît... »

La ruelle était bien sombre, bien déserte et ils étaient seuls au monde.

« Bah justement, si vous avez eu une soirée pourrie, faut s'amuser un peu, non ? Surtout qu'elle est plutôt bonne, ta pétasse. Hein, qu'est-ce que vous en pensez, les mecs ? »

Il y eut un grognement effrayant de la part de l'assemblée ; la situation n'augurait rien de bon, mais, soudain, au bord du désespoir, le jeune homme aperçut un policier au bout de la ruelle, pas très loin d'eux. Il l'appela. *L'autre ne réagit pas et il l'appela encore.* Cette fois, le policier l'entendit et se dirigea vers le petit groupe.

« - Qu'est-ce qu'il se passe ici ?

- Rien, monsieur l'agent, messieurs-dames ont passé une mauvaise soirée, alors on voulait juste qu'ils s'amuse un peu...

- Haha, très bien, mes enfants, très bien... et on dit que la jeunesse n'est plus serviable... hahaha. »

Et il se tira. La jeune fille était à moitié évanouie de terreur et le jeune homme tellement effaré par ce qui venait de se produire qu'il était complètement figé dans l'incompréhension la plus totale.

« Bah alors, on veut pas s'amuser, on est obligé d'aller déranger les flics ? C'est pas bien ça, ça fera un mauvais point. »

Et il sortit un flingue, tout brillant, tout beau, et lui tira une balle dans le genou droit. La lavette s'effondra de douleur, hahaha. Mais, soudain, rien du tout. Plus rien pouvait les sauver maintenant, terminé.

« Bon allez, papi, puisque toi tu veux pas t'amuser, on va s'amuser avec ta copine, alors. Mais on est sympa, on te laisse regarder. »

Ils se saisirent de la petite salope, qui demandait que ça d'ailleurs, ça se voyait dans ses yeux tout mouillés ; ils la retournèrent sur le capot d'une vieille caisse qui trainait là et ils la prirent, chacun leur tour, ou à plusieurs, selon les fois. Avec violence, elle aimait ça, la garce, elle faisait semblant de s'être évanouie, mais eux, ils savaient bien qu'elle aimait ça. Hahahaha.

Et puis, à un moment, ils butèrent l'avorton, il faisait que gueuler, avec sa balle dans le genou, affalé par terre comme une merde à pas pouvoir se relever, soi disant qu'ils lui faisaient mal, à la pétasse, qu'ils avaient pas le droit de faire ça, je sais pas quoi. Hahaha. N'importe quoi. Ils s'amusèrent bien, ce soir-là, avec la fille. Ils essayèrent toutes les positions auxquelles ils purent penser, toutes les façons de faire, toutes les combinaisons possibles, c'était marrant d'en trouver des nouvelles, enfin certains avaient plus d'imagination que d'autres, c'était clair. Faut dire aussi que plusieurs d'entre eux avaient jamais couché avant, alors c'était l'occasion, ça tombait bien.

Et quand tout le monde y fut passé au moins une fois, quand même, l'égalité c'est important, faut pas déconner, faut bien que tout le monde s'amuse, y a pas de raison, ils décidèrent d'aller bouffer. Ils commençaient à être à cours d'imagination en plus – et puis ça devenait lassant à la fin – et à avoir sacrément la dalle, le sport ça creuse.

Alors ils laissèrent la meuf sur la voiture, baignant dans un mélange liquide assez dégueulasse ; elle pouvait plus servir à grand-chose, de toute façon, la pauvre. Et puis elle avait eu sa dose d'amusement pour la soirée, c'était leur avis. Ils se tirèrent en vitesse : il fallait quand même pas se faire choper par le flicard de tout à l'heure, il les aurait engueulés de pas l'avoir appelé pour lui en laisser un bout. Ça se fait pas quand même, c'est vrai.

Mais ce qu'ils ignoraient, fort heureusement, c'est que la jeune fille n'avait finalement pas eu à endurer toutes ces violations, car, dès le début, à force de la secouer, sa tête avait heurté le pare-brise si violemment qu'elle était morte sans douleur, aussitôt, sans souvenir et sans humiliation. Et le sang qu'ils avaient pris pour leur virilité, n'était que sa vie, qui s'écoulait, doucement, sur son malheur.

Et dans la nuit, bien avancée maintenant, sous les flocons de neige qui commençaient à tomber délicatement sur le pavé, les corps sans vie de deux jeunes amoureux, au tout début de leur amour, restaient le seul témoignage d'une nouvelle manifestation de cette cruauté humaine incroyable, infinie, inguérissable et éternelle.

Petit complément d'information

L'idée était donc ici d'illustrer la schizophrénie par celle de l'auteur lui-même (ce n'est donc pas une histoire *sur* la schizophrénie, mais bien une illustration par voie d'écriture). En effet, l'auteur est en fait affublée de deux personnalités bien contrastées : sa personnalité « normale », habituelle, de femme de tous les jours, qui tente d'écrire une nouvelle un peu simplette sur une idylle naissante ; et sa personnalité misanthrope, névrosée, sociopathe, Ted - pour rappeler Ted Bundy, le tristement célèbre « tueur de femmes » - qui s'immisce dans l'écriture de Lynn, d'abord via des commentaires acerbes, puis des incidents sans grande importance, mais finit par prendre le contrôle total de l'histoire, et, comme le dit le titre, massacre cette idylle.

Les auteurs

Marc Legrand

Mar Legrand a rédigé sa première intrigue, une nouvelle de genre fantastique intitulée *Aube, au coeur des ténèbres* en 2002. Passionné d'histoire, il écrit un essai historique, *Le troisième siège de Vienne* (2004); un premier roman, une uchronie mêlée de mythologie et de magie, *La revanche du Temple* (2006) et, naturellement, une thèse de doctorat, *La Résistance en Hérault, 1940-1944* (achevée en 2007) dont la soutenance est en suspens. Depuis trois ans, il réside donc en Belgique où il a le plaisir, tout en travaillant à côté afin de subsister, de continuer à écrire. Il est aussi l'auteur d'un thriller ésotérique, *Le message de Nostradamus* (2008), et d'une oeuvre plus noire, au confluent du thriller du polar, *Les aurores marginales* (2009). Actuellement, il travaille sur un quatrième roman, un polar provisoirement intitulé *Les corsaires* qui mettra en scène un duo d'enquêteurs dont il aimerait faire plusieurs suites.

Aube, au coeur des ténèbres (nouvelle fantastique, 2002)

Le troisième siège de Vienne (essai historique, 2004)

La revanche du Temple (uchronie, 2006)

La Résistance en Hérault, 1940-1944 (thèse, 2007)

Le message de Nostradamus (thriller ésotérique, 2008)

Les aurores marginales (thriller noir / polar, 2009)

Les corsaires (polar, prévu pour 2010)

Mathieu Croizet

Mathieu Croizet est né le 24 mars 1974 à Marseille. Pour son travail, son père doit déménager régulièrement à travers la France et à l'étranger. C'est ainsi que Mathieu va vivre 6 ans aux États-Unis. Il revient en France pour intégrer la Faculté de Droit (plus par dépit que par vocation - il voulait être réalisateur). Après des débuts difficiles, il finit par apprécier la matière et devient avocat.

Artistiquement frustré, il commence à écrire ce qui va devenir son premier roman : *POLKA*, publié et gagnant du Premier Prix du Festival du Roman Policier de SERRE CHEVALIER en 2010, la fameuse PLUME DE GLACE.

Depuis, il continue à écrire. L'une de ses nouvelles a été éditée dans un recueil intitulé *DES NOUVELLES DU ROCK* (ed.CAMION BLANC).

Polka, Éditions L'Ecailler, 2010.

Random, Éditions L'Ecailler, 2011.

Gipsy Paladini

Née dans l'est de la France en 1976, Gipsy Paladini rêve très tôt de partir pour les États-Unis. Elle commence dès seize ans à découvrir le monde et voyage de l'Autriche à l'Italie en passant par la Turquie ou encore l'ex-Yougoslavie. Enfin, elle se rend à San Francisco où elle séjourne pendant plusieurs mois dans une auberge de jeunesse miteuse, au milieu de dealers et de toxicomanes. Elle s'installe ensuite à Los Angeles où elle restera deux ans, avant de se marier et de continuer de voyager entre la France et le Brésil avec son mari, un ex-membre des forces de l'ordre brésiliennes.

Sang pour Sang, Transitediteur, 2009.

Thierry Jandrok

Thierry Jandrok est psychologue clinicien, docteur en psychologie, psychopathologie et études psychanalytiques et psychanalyste. Il est l'auteur de plus de 70 conférences et a déjà publié une bonne trentaine d'articles dans des revues et des ouvrages collectifs. Il est également l'auteur d'une thèse de psychanalyse qui fut couronnée par un prix pour son excellence scientifique et de Tueurs en Série : *Les labyrinthes de la chair*, publié aux éditions Rouge Profond, en mai 2009.

- *Tueurs en Série : Les Labyrinthes de la Chair*, Editions Rouge Profond, Collection Débords, Pertuis, 84120, 220 p. mai 2009.

- *Le Temps est-il une Déformation de l'Inconscient ? dans L'Imaginaire du Temps dans le Fantastique et la Science-Fiction*, Présenté par Natacha Vas-Deyres et Lauric Guillaud,

Eidôlon, n°91, Presses Universitaires de Bordeaux, 2011, pp.87-101, 294 p.
- *Psychologie du Tueur en Série* (Chronique Fictionnelle), dans *L'Intermède*, avril 2011, <http://www.lintermede.com/chroniques-les-tueurs-en-serie-analyse-interview-franck-lundy-meurtriers-cinema-serie-tv.php>
- *L'hôpital, Art du Soins ou Terreur Instituée ?* in *L'Imaginaire Médical dans le Fantastique et la Science-Fiction*, Présenté par Jérôme Gofette et Lauric Guillaud, Bragelonne, Collection Essais, Paris, 2011, pp. 239-270, 378 p.
- *Sur l'Essence du Lien dans les Communautés Virtuelles : Une Lecture Psychanalytique*, dans *La Société terminale 1 : Communautés Virtuelles*, de Patrick Schmoll et al., Neothèque, Strasbourg, octobre 2011, pp. 137-158, 366 p.
Percer le Réel : Pour une Érotique de la Conquête Spatiale, dans *L'Irruption de l'Espace*, Observatoire de l'Espace, CNES, pp. 117-122, mai 2010, 143 p.

Johann Moulin

Johann Moulin est né 1974.

Expatrié en Île de France, il garde un coin de son esprit dirigé vers la Picardie. Nourri de thriller depuis son plus jeune âge, il se met à l'écriture. Il publiera un premier roman en 2008, *Psukhê Pathos* aux Éditions du Polar, mettant en scène des personnages en plein cœur de Paris...

Mais la Picardie se rappelle trop souvent à son bon souvenir.

Le tueur de la Somme est un hommage un peu spécial à sa région... une errance dans les rues de la métropole, un voyage dans les souvenirs. Une cavalcade vers la vérité.

Tandis que *l'Irlandais de Brighton* est une réflexion sur le processus de création et sur l'enfermement que peuvent vivre certains écrivains aux prises avec une histoire trop prenante...

Amiens sous les balles, Éditions Ravet-Anceau, dans la collection Polars en Nord, sortie prévue le 26 mars 2012

Psukhê Pathos, Éditions du Polar

Le Tueur de la Somme, Éditions Ravet-Anceau

l'Irlandais de Brighton, Éditions Ravet-Anceau

Lice Dobrach

Lice s'est lancé le pari de finir, pour une fois dans sa vie, quelque chose commencé comme à son habitude, avec excessivité et impulsivité. Et c'est avec un plaisir tout à fait incroyable que, patiemment, mot après mot les quelques lignes de A la lettre dessinent deux personnages dont les caractères au final, ressemblent beaucoup au sien. Sinon récemment, Lice a arrêté de fumer.

Nathalie Dufayet

Docteur ès Lettres de l'université de Poitiers. Qualifiée Maître de conférence en littératures comparées.

Ses thèmes de recherches sont les poétiques de l'évasion et « mondes imaginaires », les représentations du temps en fiction, les réécritures mythiques et métaphysiques, les fictions jeunesse, les fictions criminelles et l'oeuvre d'Albert Camus.

Elle entre en 2005 au Comité de lecture et de rédaction de la revue « Otrante. Art et Littérature fantastiques » (Éditions Kimé) et prend la direction éditoriale du 24e numéro, sur le thème des « Mondes imaginaires », en 2008.

- *Le Temps recommencé. Fictions du mythe et écritures fantastiques dans les œuvres de Gautier, Kafka, Ray, Lovecraft, Tolkien et Borges*, Éditions Universitaires Européennes, 2011, 376p., ISBN 978-613-1-55681-4

Noël Boudou

Né à Toulouse le 28 Novembre 1974, Noël Boudou en vient à l'écriture par le biais de la musique. Chanteur d'un groupe de Hard Rock depuis l'âge de quinze ans, il écrit ses textes de chansons. Sa passion pour des auteurs comme Graham Masterton, John Connolly,

David Peace, ou encore Joe R. Lansdale lui donne envie de composer ses propres textes. il écrit aujourd'hui des nouvelles noires : « Noir », « Sauvetage en Mère » ou « Il y a toujours un con pour chanter l'amour ». En 2009 il propose son premier roman nommé « Ultra-Fastoché » pour lequel il est à la recherche d'un éditeur. Une suite est prévue ayant pour titre de travail : « Qui sème le vent récolte les emmerdes » et il continue à travailler sur diverses nouvelles : « Zorg » (texte de science fiction comique), « Epris de Panic » (texte noir).

Noir (nouvelle)

Il y a toujours un con pour chanter l'amour (nouvelle)

Sauvetage en mère (nouvelle)

À gauche de l'écran (nouvelle)

Ultra Fastoché (roman - 2009, disponible sur le site The Book Edition)

Zorg (nouvelle)

Odile Woesland

Odile Woesland travaille dans l'administration culturelle.

Rédactrice pour les pages culture du magazine en ligne www.luxsure.fr, elle est en recherche d'éditeur pour son premier roman *Je suis né un 29 août comme Michael Jackson*. En 2009, elle a remporté le troisième prix au concours de nouvelles organisé par Escales des Lettres.

<http://lpaszkwiaik.free.fr/escalesdeslettres/index.php?2010/01/07/101-troisieme-prix-du-concours-de-nouvelles>

zoran clamence

Pour zoran clamence, auteur amateur, l'écriture est un exutoire. Pas de vocation à changer le monde (quoi que ?), tout comme son nom, sans majuscule, ces écrits sont sans importance... ou bien si, peut-être, c'est son monde à lui qu'il sculpte, modèle, comme dans la pierre, du bout des doigts.

Jean-Pierre Desthuilliers

Né en 1939, bachelier en 1956, Ingénieur ENSICA en 1962.

Il commence à écrire en 1954, encouragé par le poète Jehan Despert qui le publie dans ses *Cahiers de l'Île de France*. Adhérent actif, de 1978 à 1983 de l'ACILECE, créée autour de Maurice Fombeure, puis depuis 1983 de La Jointée, association éditrice de la revue Jointure, dont il fut co-créateur avec, en particulier, Jacques Arnold et Georges Friedenkraft. Aujourd'hui directeur de publication de Jointure, et responsable de la collection Les Œuvres Jointes. Animateur d'ateliers d'écriture poétique, organisateur de spectacles autour de poètes vivants, sociétaire aux poètes français.

Le cristal opaque (1974), crayons originaux de Tardivo, éditions Saint-Germain-des-Prés, collection Miroir oblique.

L'arbre parole (1979), dessins au trait d'Odile Damon-Leclerc, éditions José Millas-Martin, collection Grand Fond.

Le sculpteur d'eaux, (1987), préface de Jacques Arnold, postface de Michel Martin de Villemer, suivi de *Travaux d'un sculpteur d'eaux* ; Prix Jacques Normand de la Société des gens de lettres

La vigne adamantine (1999)

Site personnel : www.adamantane.net

Blog : www.adamantane.org

Lyz Maddox

Lyz Maddox, étudiante de 23 ans, participe pour la deuxième fois - avec cette nouvelle - à un projet collective. Ayant déjà écrit pour *L'Exquise Nouvelle* (2010) avec plus de quatre vingt autres auteurs, elle se penche sur le sujet de la schizophrénie qui l'intéresse énormément, comme tout ce qui touche la psychologie. Après avoir passé un

baccalauréat littéraire elle continue ses études par correspondance en vue d'entrer dans le milieu hospitalier, alternant avec les petits boulots afin de se consacrer le plus possible à l'écriture.

Actuellement, elle finalise son premier manuscrit : une observation de trois personnages névrosés qui vivent d'une manière bien distincte et pourtant liée, une descente aux Enfers.

Lynn Behr T.

Lynn Behr T. s'approche dangereusement de la trentaine et, après des études scientifiques qui l'ont conduite à s'intégrer avec dépit dans une société trop étriquée, elle a finalement décidé que la Vie était bien trop courte, et précieuse, pour la gâcher en s'enchaînant dans des routines conventionnelles. Elle a donc décidé de tout plaquer - salaire et rang social - pour se consacrer corps et âme à son rêve de toujours. Créer, montrer, faire vivre avec des mots.

Alors si vous avez aimé cette courte nouvelle, n'hésitez pas à faire un tour sur son site web (sites.google.com/site/lynnbehr/), et si vous appréciez la poésie, sachez que son premier recueil, *Espoir*, paraîtra courant 2012.